



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Les confessions” (1765-1770)

autobiographie de Jean-Jacques ROUSSEAU

(le titre exact est : "Les confessions de Jean-Jacques Rousseau, contenant le détail des événements de sa vie et de ses sentiments secrets dans toutes les situations où il s'est trouvé")

Dans cette première partie de l'étude, on trouve :

un résumé

puis successivement l'examen de :

- la genèse (page 27)
- l'intérêt de l'action (page 30)
- l'intérêt littéraire (page 46).

Bonne lecture !

Résumé

Dans un texte de présentation, Rousseau affirme : « *Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité* », le qualifie d'« *ouvrage unique* », et demande l'indulgence du lecteur.

Première partie

“*Livre premier
1712-1728*”

Dans une déclaration liminaire, Rousseau définit son objectif qu'il juge exceptionnel parce qu'il est lui-même exceptionnel : « *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de sa nature ; et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.* »

Puis il évoque ses parents : son père, Isaac Rousseau, qui fut « *horloger du séraï* » à Constantinople ; sa mère, Suzanne Bernard, qui était la nièce d'un pasteur, une femme intelligente et cultivée.

Ensuite, il rapporte des événements dont il eut connaissance par les récits qu'il a pu entendre dans son enfance : les amours de ses parents, les circonstances de leur mariage, celles de sa naissance à Genève en 1712, qui provoqua la mort de sa mère, emportée par une fièvre puerpérale. Son père en demeura inconsolable, tandis que, pour sa part, il naquit « *infirme et malade [...] presque mourant* », en portant « *le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée* », une cystite, maladie de la vessie. Mais sa tante Suzon l'entoura de son affection, et le fit revenir à la vie.

Son enfance fut marquée par le souvenir de cette mère qu'il n'avait pas connue, mais qu'il découvrit indirectement, par la collection de romans qu'elle avait laissés, et qu'il lut avec son père, s'imprégnant alors des rêveries sentimentales propres aux romans précieux du XVII^e siècle. Puis, comme à la bibliothèque de sa mère succéda celle de son grand-père maternel, il se passionna pour les grands faits héroïques racontés par Plutarque, qui allaient avoir une grande influence sur lui. Ces premières lectures firent naître chez lui une prédilection dangereuse pour l'imaginaire.

Il avait un frère aîné, François, que son père détestait, qu'il frappait, mettait au cachot, et qu'il fit placer dans une maison de correction parce qu'il s'était livré au libertinage ; aussi allait-il s'enfuir à l'âge de dix-sept ans, ne jamais donner de ses nouvelles, personne ne sachant ce qu'il était devenu.

Au contraire, Jean-Jacques, qui prenait sa défense, ne put devenir « *méchant* » parce qu'il n'eut que des « *exemples de douceur* ». Sa tante Suzon, qui « *savait une quantité prodigieuse d'airs et de chansons* » (il se souvient encore de certaines), lui donna « *le goût ou plutôt la passion pour la musique qui ne s'est bien développée en [lui] que longtemps après* ». Il se définit alors par « *ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé, mais pourtant indomptable* » qui allait le mettre « *en contradiction avec [lui]-même* ».

Son père, qui était fantasque, trop tendre pour être autoritaire, à la suite d'une mésentente avec les autorités genevoises et d'une violente querelle, préféra à l'emprisonnement l'exil à Nyon. Ce départ mit fin au bonheur de son fils qui fut alors confié à son oncle maternel, Gabriel Bernard, qui le mit en pension, avec son propre fils, Abraham, chez « *le ministre* » [« *pasteur protestant* »] Jean-Jacques Lamercier, à Bossey. C'était à la campagne, et, ainsi, il prit le goût de la vie champêtre. De dix à douze ans, il y vécut dans un très grand bonheur fait d'innocence, de communication confiante avec ses proches, d'amitié avec son cousin (ils devinrent vite inséparables). De nouveau, il définit son caractère : « *sentiments tendres* », absence de « *vanité* », sensibilité à « *la honte* ».

Un jour, la sœur du pasteur, Mlle Gabrielle Lamercier, lui infligea « *la punition des enfants* », une fessée « *qui [lui] laissa plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef [de nouveau] par la même main* », car « *s'y mêlait, sans doute quelque instinct précoce du sexe* ». Or « *ce châtiment d'enfant, reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, décida de [ses] goûts, de [ses] désirs, de*

[ses] passions, de [lui], pour le reste de [sa] vie», car, s'il avait «un sang brûlant de sensualité», le dégoût de l'amour physique le priva de désir jusqu'au-delà de la puberté, et il resta «très peu entretenant auprès des femmes», confessant : «*Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances. [...] J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination.*» Après cet aveu, il n'y avait rien qui pouvait le retenir dans la rédaction de ses «confessions». Après une seconde fessée, Mlle Lambercier le traita «en grand garçon».

Les dents d'un peigne ayant été cassées, il fut accusé injustement, subit un châtiment, mais ne reconnut rien, affirmant encore, cinquante ans après, son innocence, disant avoir été victime d'une «injustice». Il data de cette mésaventure la fin du bonheur pur, «le terme de la sérénité de [sa] vie enfantine». Il constate que, pour lui et pour son cousin, «tous les vices de [leur] âge corrompaient [leur] innocence». Étant tous deux dégoûtés de la campagne, ils furent ramenés en ville. Toutefois, deux autres événements compensèrent, sans la remettre fondamentalement en question, la dégradation irrémédiable du paradis de l'enfance : d'une part, une culbute fit apparaître le «derrière de Mlle Lambercier» ; d'autre part, l'eau avec laquelle le pasteur irriguait un noyer qu'il avait planté fut détournée par les deux garnements en faveur d'un saule qu'ils avaient eux-mêmes planté ; le pasteur s'en aperçut et détruisit tout, mais ne leur fit aucun reproche, et Rousseau avoue : «Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée.»

À Genève, il passa deux ou trois ans chez son oncle Bernard. Il voulait alors devenir pasteur, mais on n'avait pas d'argent pour lui faire faire des études. Son cousin et lui, jouissant d'une grande liberté, se livrèrent à de nombreuses activités, fabriquant des marionnettes avec lesquelles ils firent du théâtre, composant des sermons. Il prenait la défense de son cousin contre d'autres garnements. Il devint le galant d'une jeune fille, Mlle de Vulson, qu'il aimait froidement, avouant : «J'étais tourmenté, mais j'aimais ce tourment». Mais il se lia aussi avec une petite fille, Mlle Goton, qui jouait à la maîtresse d'école, et qui bouleversait ses sens ; aussi les sépara-t-on. Quant à Mlle de Vulson, elle se maria.

À l'âge de quinze ans, on lui fit apprendre le «métier de grapignan» car il fut placé chez un «greffier», qui le renvoya à cause de son «engourdissement», de sa «bêtise», de son «ineptie». Puis il fut mis en apprentissage chez un graveur, où il souffrit de mœurs brutales, d'une «tyrannie» («il fallait sortir de table au tiers du repas» car les apprentis n'avaient pas droit au dessert !), qui le rebutèrent, le rendirent craintif et sournois, lui donnèrent le goût de «dissimuler, mentir, dérober» ; ainsi, il vola des asperges (pour obéir à un camarade de travail), une pomme (dans un jardin, en déployant beaucoup d'adresse), déclarant : «Mes tours ne me semblaient que des espiègleries.»

Dans une digression, il signale son «impétuosité», pourtant jointe à une incapacité d'agir ; son «mépris pour l'argent» (tout en avouant le vol de «sept livres dix sols» commis par mégarde quinze ans auparavant) accompagné pourtant d'une «avarice presque sordide» ; sa timidité qui l'empêche de jouir de ce qui le tente (il raconte qu'il n'osa entrer dans «la boutique d'un pâtissier» à cause «des femmes au comptoir») ; son amour de la liberté.

Alors qu'il aurait dû travailler, il se mit à lire compulsivement des livres qui lui étaient fournis par une prêteuse appelée «la Tribu».

Il se lance dans une nouvelle digression sur son caractère, sur sa versatilité.

Il devint taciturne, et d'autant plus qu'il avait lu tous les livres de «la Tribu». Sa «naissante sensualité» fut calmée par l'imagination de situations à partir de celles présentées dans ses lectures.

Comme il faisait des promenades hors de Genève au cours desquelles il oubliait l'heure, il lui arrivait de trouver les portes de la ville fermées. À la troisième fois, le soir du 14 mars 1728, alors qu'il était dans sa seizième année, il décida de ne pas rentrer. Son cousin lui fit passer plusieurs objets, dont une petite épée.

Il termine par une réflexion où il constate qu'il aurait pu être «bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose.»

“Livre deuxième
1728”

La fuite lui parut le moyen d’obtenir «*l’indépendance*», de se lancer dans «*le vaste espace du monde*», de connaître «*une société charmante*». Il erra quelques jours autour de la ville, puis, s’éloignant de deux «*lieues*», se rendit à Confignon, dans le pays voisin, la Savoie ; alla chez le curé, qui l’accueillit et le traita bien, heureux qu’il était de gagner cette âme au catholicisme. Il l’envoya à Annecy chez une nouvelle convertie, Mme de Warens, qu’il lui dépeignit comme une bonne dame bien charitable, que «*les bienfaits du roi mettaient en état de retirer d’autres âmes de l’erreur dont elle était sortie elle-même*». Il s’y rendit, tout en chantant sous les fenêtres des châteaux devant lesquels il passait, dans l’espoir d’attirer dames ou demoiselles. Il fait le portrait du garçon qu’il était : «*Sans être ce qu’on appelle un beau garçon, j’étais bien pris dans ma petite taille ; j’avais un joli pied, la jambe fine, l’air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé.*»

«*Le jour des Rameaux de l’année 1728*», il vit, au lieu de «*la vieille dévote bien rechignée*» qu’il se figurait, «*un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d’une gorge enchanteresse*». Mme de Warens était une aristocrate du pays de Vaud dont l’éducation avait été «*fort mêlée*» mais dont l’esprit avait une «*justesse naturelle*» ; qui avait vingt-huit ans, avait quitté son mari, avait abjuré le protestantisme, était passée par un couvent, avait été ruinée par des charlatans car elle se lançait dans des «*entreprises*» hasardeuses. Elle lui inspira, «*du premier mot, du premier regard [...] non seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite*», sans qu’il eut «*un moment d’embarras, de timidité, de gêne*». Son «*ravissement*» était tel qu’au premier repas, il manqua d’appétit. Il lui conta son histoire, qui l’émut.

Elle lui proposa d’aller à Turin, dans «*un hospice établi pour l’instruction des catéchumènes*». Il accepta, d’autant plus que cela satisfaisait sa «*manie ambulante*». Il partit avec un «*gros manant*», M. de Sabran, un homme bourru qui intriguaient avec les prêtres, et avec son épouse. Le lendemain de son départ, son père arriva à Annecy, mais n’alla pas à sa poursuite, même s’il était à cheval. C’est qu’il s’était remarié à Nyon, et avait d’autres intérêts.

Rousseau fait alors une digression sur la «*grande maxime de morale*» qu’il s’est donnée, qui est «*d’éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts*», de refuser de montrer «*un intérêt contraire à l’intérêt d’un autre homme*», et qui fait qu’on voit en lui un «*original*».

En cheminant, il était très heureux, car il se considérait «*comme l’ouvrage, l’élève, l’ami et presque l’amant de Mme de Warens*». La traversée des Alpes lui donna «*le goût le plus vif pour les montagnes et pour les voyages pédestres*» au sujet desquels il fait d’ailleurs une digression.

S’il fut dépouillé par les Sabran, il arriva avec plaisir à Turin où il fut mené à «*l’Hospice des catéchumènes*», endroit sinistre comme une prison où il rencontra d’affreux camarades, tant garçons que filles. Or il avait «*reçu une éducation raisonnable et saine*» qui l’avait toujours fait penser «*en homme*», qui lui avait fait aimer le protestantisme, et détester le catholicisme. L’idée d’y «*entrer solennellement*» l’effraya. D’ailleurs, il manqua de «*force d’âme*», et subit l’instruction, tout en cherchant à embarrasser ceux qui la lui donnaient, car, signale-t-il, le protestant est formé à la discussion, le catholique à la soumission. À un vieux prêtre peu habile succéda un jeune «*docteur*» avec lequel il «*disputa*», faisant de «*petites ergoteries*».

Il lui arriva «*une petite vilaine aventure assez dégoûtante*» : un de ses camarades, un «*Maure*» [«*Maghrébin à la peau noire*»], le «*prit en affection*», et, «*enflammé de la plus brutale concupiscence*», se livra avec lui «*aux privautés les plus malpropres*» au point que, dit-il, «*je vis partir vers la cheminée et tomber à terre je ne sais quoi de gluant et de blanchâtre*», qui le dégoûta. Comme il raconta aux administrateurs ce qui venait de lui arriver, il fut réprimandé, ce qui lui rendit «*le séjour de l’hospice désagréable*». Il allait toute sa vie se méfier des «*chevaliers de la manchette*», les homosexuels.

Son agresseur «*fut baptisé en grande cérémonie*». Un mois après, il fit lui-même «*une abjuration solennelle*» ; puis l’Inquisition lui donna «*l’absolution du crime d’hérésie*». On le mit alors à la porte, «*avec un peu plus de vingt francs*», et il regretta «*d’avoir été apostat et dupe tout à la fois*».

Alors qu'il était «*dans la plus complète misère*», il put tout de même faire, «*chez une marchande de laitage*», un repas simple mais inoubliable, et trouver un gîte. Se livrant «*au plaisir de l'indépendance et de la curiosité*», il assista «*tous les matins à la messe du roi*» de Sardaigne, car il «*avait alors la meilleure symphonie [«orchestre»] de l'Europe*» ; ce fut ainsi qu'il vit naître sa «*passion pour la musique*».

Mais, même s'il fut économie (ayant toujours montré «*une simplicité de goût*»), il voyait la fin de son argent. Il offrit ses services de graveur, sans succès. Puis il fut accueilli par une jeune, jolie et douce marchande, Mme Basile, qui conserva une grande réserve, tandis qu'il était lui-même trop timide. Cependant, il la rejoignit un jour dans sa chambre où elle l'invita à se tenir à ses pieds, dans un «*état ridicule et délicieux*», ni l'un ni l'autre n'entretenant rien. Il indique : ce souvenir fut «*embelli à mesure que j'ai mieux connu le monde et les femmes.*» Dans une digression, il constate qu'il fut toujours trop amoureux «*pour pouvoir aisément être heureux*».

Mme Basile avait un commis jaloux qui le dénonça au mari quand celui-ci fut de retour. Aussi fut-il chassé.

Il devint le laquais de la comtesse de Vercellis. Étant une de ces «*femmes qui se piquent d'esprit*» et ne laissent «*point paraître leur sentiment*», elle demeura indifférente à son égard. Comme, ayant été atteinte d'*«un cancer au sein»*, elle mourut sans rien lui laisser, il éprouva «*ce jeu malin des intérêts cachés qui [le] traversa [«s'imposa à lui»] toute sa vie*» car les domestiques de cette dame veillèrent à ne rien laisser échapper de leur portion d'héritage. Cependant, le neveu de la comtesse lui «*fit donner trente livres*».

Chez Mme de Vercillis, il avait volé «*un petit ruban couleur de rose et argent*». Mentant effrontément, il en accusa Marion, une jeune et innocente cuisinière qui, «*victime de [sa] calomnie*», pleura beaucoup. Ils furent tous deux renvoyés. Il est toujours troublé par le «*souvenir cruel*» de cette «*action atroce*», qui l'a «*garanti pour le reste de [sa] vie de tout acte tendant au crime*», qui l'a poussé à écrire ses «*confessions*», à l'expiation que constituent les malheurs de sa vieillesse, à ses «*quarante ans de droiture et d'honneur dans des situations difficiles*».

*“Livre troisième
1728-1730”*

Il retourna chez son «*ancienne hôtesse*» où il goûta, pendant «*cinq ou six semaines*», une «*plénitude de vie, à la fois tourmentante et délicieuse, dans l'ivresse du désir*», ce qui l'amena à chercher des endroits où s'*«exposer de loin aux personnes du sexe»*, pour leur offrir «*un spectacle plus risible que séducteur*». Mais, quand on se fut saisi de lui, il prétendit être «*un jeune étranger de grande naissance, dont le cerveau s'était dérangé*», et on le relâcha.

Il alla voir «*un abbé savoyard appelé Gaime*», qui lui donna «*les leçons de la saine morale et les maximes de la droite raison*». Il signale qu'il «*est, du moins en grande partie, l'original du Vicaire savoyard*».

On lui trouva une place de laquais chez le comte de Gouvion. Il y fut séduit par sa belle-fille, la marquise de Breil, sans être amoureux d'elle, car il était «*nul*» pour elle, avant qu'il ne brille à ses yeux en expliquant, lors d'*«un grand dîner»*, le sens de la devise de la famille. Mais il se ridiculisa aussitôt, car il trembla si fort en lui versant de l'eau qu'il en répandit sur elle. Il s'attacha plutôt au fils du comte, l'abbé de Gouvion, qui entreprit de lui enseigner le latin, et fit de lui son secrétaire. Il apprit l'italien, et prit du goût pour la littérature. Il devint «*une espèce de favori dans la maison*», et on pensait à faire de lui le secrétaire d'un diplomate. Mais se produisirent «*des mouvements à la cour*» qui provoquèrent dans la famille tant d'*«agitation»* qu'on l'oublia.

Il rencontra un Genevois tout à fait insouciant appelé Bâcle, dont il s'engoua au point de négliger son service, et d'être réprimandé. Il décida alors de retourner avec lui chez Mme de Warens ; et, comme on lui fit cadeau d'*«une fontaine de Héron»*, ils pensèrent pouvoir subsister en présentant cette curiosité tout au long de leur route vagabonde à travers les Alpes. Mais l'instrument se cassa. À l'approche d'Annecy, il se sépara de Bâcle, et craignit les reproches de Mme de Warens.

Or elle lui fit bon accueil, le fit coucher dans une chambre d'où il voyait la campagne, ce qui «*augmenta beaucoup [ses] dispositions à l'attendrissement*». Lui, qu'elle appelait «*Petit*», et elle, qu'il

appelait «Maman», vivaient dans «la familiarité la plus douce», dans une tendresse débordante et mutuelle. Disposant de «deux mille livres de rente», elle avait un train de maison modeste mais agréable. Il se livrait «au doux sentiment du bien-être», et souhaitait passer toute sa vie avec elle. Lui, qui avait connu en Italie la «première éruption, très involontaire», de sa sexualité, qui avait appris «ce dangereux supplément qui trompe la nature» [il se masturbait], en avait «rapporté non sa virginité mais son pucelage», se conduisait comme «l'amant le plus passionné» tout en voyant «toujours en elle une tendre mère, une sœur chérie, une délicieuse amie, et rien de plus», «n'ayant ni transports ni désirs auprès d'elle». S'il s'occupait à des choses qui ne lui plaisaient pas, il lisait aussi, et faisait la lecture à «Maman», qui avait de l'esprit car elle avait été «élevée dans des sociétés choisies».

Alors qu'elle faisait des projets pour son avenir, un de ses parents, l'observant à son insu, conclut qu'en dépit de sa «physionomie animée» il était «sinon tout à fait inepte, au moins un garçon de peu d'esprit, sans idées, presque sans acquis, très borné en un mot à tous égards», qui n'était bon qu'à devenir un «curé de village», ce que Rousseau justifie dans une digression où il s'étend sur «la singularité de [son] caractère», sur sa «lenteur de penser, jointe à une vivacité de sentir», d'où «l'extrême difficulté qu'[il] trouve à écrire» (en particulier les lettres) et à converser, ce qu'il prouve en racontant une de ses «balourdises».

Mme de Warens le fit «instruire au séminaire». Mais ce fut pour lui «un supplice», et il ne trouva de réconfort que dans la musique. Il eut, pour lui enseigner le latin, d'abord «un maudit lazaris», puis «un jeune abbé faucignier» [originaire du Faucigny, région de Savoie], le bon M. Gâtier (dont il fit aussi «l'original du vicaire savoyard»). Cependant, il n'apprit guère de latin, n'ayant jamais pu «rien apprendre avec des maîtres, excepté son père et M. Lamercier». Il envisagea d'écrire une comédie, ce qu'il allait faire plus tard avec «Narcisse ou L'amant de lui-même». Il crut, lors d'un incendie, assister à un miracle de l'évêque. Au séminaire, on déclara qu'il «n'était pas même bon pour être prêtre». Mais il y avait gagné l'amour de la musique qu'il étudia un hiver dans la «maîtrise» de M. Le Maître, sans toutefois vraiment l'apprendre.

Fut accueilli à la maîtrise un musicien français qui se révéla avoir une belle voix. Rousseau s'engoua de ce jeune débauché plein d'aisance et de talent, nommé Venture de Villeneuve, qui ne plut pas à Mme de Warens qui mit en garde contre lui son protégé.

M. Le Maître, qui était «ombrageux», trouva que les chanoines d'Annecy le traitaient mal, et les quitta pour retourner en France. Mme de Warens demanda à Rousseau de l'accompagner. À Seyssel, ils se rendirent chez le curé. Puis ils allèrent à Belley «passer les fêtes de Pâques». À Lyon, où Le Maître eut un accès d'épilepsie dans la rue, Rousseau s'esquiva (ce qui est son «troisième aveu pénible»).

Il annonce que, dans le livre suivant, il allait rapporter «les plus grandes extravagances de [sa] vie».

Revenu à Annecy auprès de «Maman», il ne la trouva pas : «elle était partie pour Paris» sans qu'il ait jamais su pour quelle raison ; voulut-elle, à la suite de «la révolution causée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne», obtenir une pension à la Cour de France, ou avait-elle été «chargée de quelque commission secrète»?

“Livre quatrième
1730-1731”

Rousseau éprouva «le regret d'avoir lâchement abandonné M. Le Maître» à qui avait été enlevée sa «caisse de musique qui contenait toute sa fortune». Il devait attendre des nouvelles de Mme de Warens. Il revit Venture, dont il enviait la vie, et vint même loger avec lui chez un cordonnier. Mlle Giraud, une Genevoise, âgée et laide, lui faisait «toutes sortes d'agaceries», alors qu'il lui «fallait des demoiselles». Or, «un beau jour d'été», alors qu'il se promenait dans la campagne, deux cavalières lui demandèrent de les aider à faire franchir un ruisseau à leurs chevaux. Pour le remercier, elles l'invitèrent à monter en croupe, et à venir avec elles au château de la mère de l'une d'elles. La conversation fut vive, comme la préparation du repas. Après le dîner, «la journée se passa à folâtrer avec la plus grande liberté». Mais sa «modestie» ne lui permit que «de baisser une seule fois la main de Mlle Galley». Il conserve le souvenir «d'un si beau jour».

Comme son «petit pécule» s'épuisait, Venture lui proposa de composer un «couplet» pour un «juge-mage» chez lequel ils dînèrent. C'était, par son corps et sa voix, un homme assez ridicule, qui n'avait

qu'une belle tête, au point qu'on pouvait le prendre pour une femme ; mais «ce petit nain [sic], si disgracié dans son corps par la nature, en avait été dédommagé du côté de l'esprit».

Pour faire parvenir une lettre à Mlle Galley, Rousseau recourut à l'entremise de Mlle Giraud.

«La Merceret», la jeune femme de chambre de Mme de Warens, retournant à Fribourg, il fut invité à l'accompagner. Pourtant, au cours de ce voyage «à pied, à petites journées» [«en faisant de courtes étapes»], «une affaire de huit jours», s'ils eurent la même chambre, il ne songea pas à coucher avec elle. À Nyon, il vit son père avec émotion. À Fribourg, il quitta «la Merceret», constatant : «Elle avait un vrai goût pour moi : j'aurais pu l'épouser sans peine, et suivre le métier de son père.»

Au retour, comme il était sans argent, il voulut, dans une auberge, payer sa nuit en laissant sa veste ; mais l'aubergiste ne voulut pas le dépouiller.

Il alla à Lausanne pour admirer le lac de Genève qui «eut toujours à [ses] yeux un attrait particulier», ce qui l'autorise à une digression sur son goût des «petits plaisirs», des «jouissances pures». Il eut l'idée de s'établir dans cette ville pour y enseigner la musique. Sous le pseudonyme de Vaussore de Villeneuve, il s'improvisa compositeur et chef d'orchestre, jouant, chez M. de Treytorens, un morceau qui fut accueilli par un «charivari». Heureusement, il fit jouer aussi un menuet qui, lui, eut du succès. Cependant, il n'eut pour élèves que «deux ou trois gros Teutschés» [«Suisse alémaniques»] et «un petit serpent de fille». Il n'oubliait pas sa «Maman» qui avait vécu dans le pays de Vaud, même s'il tombait amoureux d'autres femmes. Il se rendit à «Vevay» [sic] où, note-t-il, il allait faire vivre les héros de «La nouvelle Héloïse». Il passa l'hiver à Neuchâtel où il eut des écolières, et où il apprit «insensiblement la musique en l'enseignant».

Il fit alors la connaissance d'un «prélat grec et archimandrite de Jérusalem» qui faisait «une quête en Europe pour le rétablissement du Saint Sépulcre» [sa reprise par les chrétiens], qui lui «proposa de l'accompagner pour lui servir de secrétaire et d'interprète» car il parlait italien. Ils passèrent par Fribourg, Berne où il dut, devant le sénat, faire à sa place un discours en français, seule fois dans sa vie où il parla en public «hardiment». Ils allèrent à Soleure, où ils furent reçus séparément par l'ambassadeur de France, qui l'incita à quitter le prélat qui, selon lui, n'était qu'un escroc, et, attendri, l'accueillit dans sa famille. Comme on lui parla du poète Jean-Baptiste Rousseau, il s'essaya à la poésie pour laquelle il crut «avoir du goût». On lui proposa d'aller à Paris, pour se mettre au service du neveu d'un colonel, et devenir militaire lui-même.

Après «une quinzaine de jours» de voyage à pied, il arriva à Paris. Il fut dégoûté par l'aspect de la ville, comme par l'Opéra, car on lui avait trop «annoncé» ses spectacles. Ayant été «beaucoup flatté et peu servi», il juge les Français «légers et volages». S'il fut bien reçu par une Mme de Merveilleux, il fut déçu par l'emploi proposé qui n'aurait été que celui de laquais. Aussi, apprenant que Mme de Warens avait quitté Paris, il partit la rejoindre, après avoir envoyé au colonel un poème, «le seul écrit satirique qui soit sorti de [sa] plume».

Dans une longue digression, il regrette de n'avoir pas gardé de «journaux de [ses] voyages», et il fait de nouveau l'éloge de la marche. Au cours de cette autre pérégrination à pied, se trouvant un jour «mourant de soif et de faim», il entra chez un paysan qui, parce qu'il le prenait pour un commis de l'impôt, ne lui donna d'abord qu'une nourriture très simple, avant de lui offrir des mets plus riches, et, indique-t-il, «ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans [son] cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs». Il aurait voulu, en souvenir de «L'Astrée», voir le Forez et surtout la rivière du Lignon ; mais il en fut dissuadé quand il apprit que c'était un pays de forges. À Lyon, il apprit que Mme de Warens y était passée. Il se rappelle alors un autre passage dans la ville où il connut deux mésaventures d'ordre sexuel : d'une part, il avait rencontré un ouvrier qui aurait voulu qu'ils se masturbent chacun de son côté, ce qui le fit fuir ; d'autre part, un abbé, se disant ému par sa misère, l'hébergea, mais ce fut pour tenter d'abuser de lui, avant qu'il lui raconte ce qu'il avait subi à Turin, ce qui l'avait calmé. Le lendemain, il fut traité rudement par les tenancières de l'auberge. Il passa à la belle étoile, dans la campagne, une «nuit délicieuse». Et, au matin, il fut abordé par un moine antonin qui lui offrit de copier de la musique ; il le fit, mais ses copies rendirent la musique inexécutable !

Une Mme du Châtelet lui apprit que Mme de Warens s'était installée à Chambéry, et lui fit lire «Gil Blas» alors qu'il préférait «des romans à grands sentiments». Même si Mme de Warens lui avait envoyé de l'argent, il voulut avoir le plaisir de faire son «dernier voyage pédestre», mentionnant

encore son goût de «*la vie ambulante*». S'il n'eut pas cette fois «ces rêveries délicieuses» qu'il avait habituellement, il apprécia, en approchant de Chambéry, les paysages montagneux, en particulier le gouffre du Pas-de-l'Échelle et une belle cascade.

Il revit enfin Mme de Warens, qui était en compagnie de «*l'intendant général*» qui lui fit avoir un emploi de secrétaire du cadastre du roi de Sardaigne, occasion de «commencer pour la première fois de gagner [son] pain avec honneur».

Il répète : «*J'ai promis de me peindre tel que je suis*», de «rendre mon âme transparente aux yeux du lecteur» ; il craint «de ne pas tout dire et de taire des vérités.»

“Livre cinquième
1732-1736”

En 1732, Rousseau, qui était âgé de près de vingt et un ans, qui manquait de jugement car il n'était pas encore «guéri radicalement de ses visions romanesques» et encore ignorant du monde, se fixa durablement auprès de Mme de Warens qui avait loué une laide maison. S'y trouvait aussi «le fidèle Claude Anet», laquais et herboriste. Comme il était aussi son amant, sur «un mot outrageant» d'elle, il s'empoisonna, mais fut sauvé à temps. C'était un jeune homme de grand mérite qui, plus encore que par ses talents de régisseur et son savoir de botaniste, par ses qualités morales, sa maturité, son jugement et son dévouement sans faille envers sa maîtresse, impressionnait Rousseau qui devint «en quelque façon son élève». Il indique : «Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendait tous heureux». Il ajoute que ce fut «un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel [il aurait] peu d'événements à dire», cette «vie aussi simple que douce» lui ayant permis d'«achever de former [son] caractère», d'étudier l'«arithmétique» qui lui était nécessaire pour le travail au cadastre. Il prit aussi le goût du dessin. Il regrette de ne pas être allé herboriser avec Anet, et de n'avoir pas appris la botanique. Mais il pouvait faire de la musique avec «Maman». Et ils avaient un jardin et une «guinguette» [«petite maison de campagne»].

Cependant, l'Europe connaissait alors la guerre de Succession de Pologne, et lui, qui ne «s'était pas encore avisé de songer aux affaires publiques, se mit à lire les gazettes», avec une «partialité» pour la France dont, dans une longue digression, il fait savoir qu'il l'a toujours, et qu'elle est due à son «goût croissant» pour sa littérature. Il s'intéressait à la guerre car la Savoie risquait de revenir à la France.

«Tombé malade», il se consacra à la lecture du "Traité de l'harmonie" de Rameau, à l'exécution de cantates. Il put organiser et diriger des concerts pour Mme de Warens, ce qui intéressa un vrai musicien, le père Caton, qui les «rendit brillants», tandis que lui-même «n'était qu'un barbouillon». Cela fit «murmurer la séquelle [«clique】] dévote», et ce cordelier, victime «de la crapule monastique», mourut de douleur. «Absorbé tout entier par la musique», Rousseau en vint à vouloir quitter son emploi pour s'y consacrer totalement, ce à quoi finalement Mme de Warens consentit. Il eut assez d'«écolières», et se trouva ainsi «jeté parmi le beau monde». Il dit alors sa considération pour les Savoyards et pour Chambéry où les jeunes filles sont toutes «charmantes». S'il a oublié le nom d'«une petite demoiselle française», il se rappelle ces aristocrates : Mlle de Mellarede, Mlle de Menthon, Mlle de Challes, la fille de Mme de Charly, ainsi que de la bourgeoise Mlle Lard dont la mère lui faisait des «agaceries» auxquelles il se prêtait «avec sa balourdise ordinaire». Il en parla à Mme de Warens qui en éprouva de la jalousie. Elle s'était fait une ennemie de la comtesse de Menthon qui «fit quelque attention à lui, non pas pour [sa] figure [...] mais pour l'esprit qu'on [lui] supposait» ; elle voulait qu'il l'aide «à faire des chansons et des vers sur les gens qui lui déplaisaient», mais elle trouva qu'il n'était «qu'un sot».

Il révèle : «Maman vit que, pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il était temps de me traiter en homme», de le «déniaiser» avant que ses écolières ne le fassent, de faire donc de lui son amant. Il s'étend sur les «discours» qu'elle lui tint, où, si elle lui exposa «ses conditions», il se dépêcha «de consentir à tout». Cependant, elle lui «donna pour y penser huit jours» où il fut «plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce qu'il désira[t]» car il était «altéré de la soif des femmes, n'ayant encore approché d'aucune». Pourtant, il eut «peu d'empressement pour la première jouissance», et ne fut pas «heureux», n'ayant que «goûté le plaisir», se sentant comme s'il avait

«commis uninceste» ; c'est qu'«à force de l'appeler Maman», il l'aimait «trop pour la convoiter». Elle, étant «peu sensuelle», n'ayant «point recherché la volupté, n'en eut pas les délices». Quant au «lecteur», il devrait être «révolté» parce qu'elle était «possédée par un autre homme», que «s'établit entre eux trois une société sans autre exemple peut-être sur la Terre». Si ce «partage» lui «faisait une cruelle peine», il n'avait pas de «désir de la posséder», était «bien aise qu'elle lui ôtât le désir d'en posséder d'autres».

Puis «elle jugea que, malgré [son] air gauche, [il valait] la peine d'être cultivé pour le monde», «lui donna des maîtres pour la danse et pour les armes». Mais il ne put «apprendre à danser» et «ce fut encore pis à la salle d'armes» car, s'il se moque du «pédant», il ne comprend pas «qu'on pût être fier de l'art de tuer un homme». Il préféra «un art plus utile, celui d'être content de [son] sort et de n'en pas désirer un plus brillant».

Dans une longue digression, il condamne le désœuvrement et le bavardage.

Mme de Warens, n'ayant «point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises et de systèmes», voulut «faire établir à Chambéry un Jardin royal de plantes», et demanda à un certain Grossi, un homme brutal qu'elle parvint à apprivoiser, de soutenir la candidature de Claude Anet au poste de «démonstrateur royal des plantes». Mais ce projet «manqua» du fait de la mort de Grossi, et Rousseau ne put se consacrer à «la botanique pour laquelle il [lui] semble que [il était] né», tandis que ce fut le début de la «décadence» des «affaires» de Mme de Warens. Il remplaça Anet dans la surveillance de ses dépenses, mais il n'avait «pas la même autorité». Il date de cette époque son «penchant à l'avarice» à laquelle il se voua alors, mais en vain.

Il voulut se perfectionner en musique en apprenant la composition à Besançon. Il s'y rendit à cheval, mais sa «malle fut saisie et confisquée aux Rousses» [la frontière avec la France] parce qu'était resté dans la poche d'un habit un papier fourni par un ami de Chambéry qui était «une parodie janséniste, assez plate, de la belle scène du "Mithridate" de Racine».

Il revint à Chambéry pour s'occuper de Mme de Warens, tout en continuant à étudier la musique. Membre d'un groupe, il y fit jouer «une cantate» dont on mit en doute qu'il ait pu l'avoir composée. Un officier français de passage, qui lui demanda de jouer avec lui la musique d'un opéra, se rendit compte de son manque d'aisance, mais aussi de sa réelle connaissance de la musique.

Il se lia alors avec M. de Gauffecourt, un Français qui obtint «la fourniture des sels du Valais», et allait rester son ami. Un M. de Conzié vint étudier la musique ; mais ils parlèrent surtout de littérature, en particulier de Voltaire.

Il s'affligeait toujours des dépenses que faisait Mme de Warens, qui était trop généreuse. Pour elle, il faisait de petits voyages à Nyon, à Genève, à Lyon, qui lui permirent de se faire des amis. À Genève, il logeait chez sa tante, et s'intéressait aux affaires politiques de la République, à un texte décrivant ses fortifications.

Il voulut «faire de l'encre de sympathie», mais le mélange explosa, et il faillit mourir, restant aveugle plus de six semaines.

«À la fleur de l'âge», il voyait sa santé décliner, et, dans une longue digression, il s'étend sur ses passions qui sont «des riens», sur son incapacité à jouir, son besoin d'«amour sans objet», sa «cruelle imagination», son inconstance.

Un M. Bagueret lui ayant appris à jouer, il devint «forcené des échecs», s'entraîna seul, mais fut toujours battu par lui.

Il tomba dans la dépression, «sentant la vie [lui] échapper sans l'avoir goûtee». Puis il fut «tout à fait malade», étant soigné par Mme de Warens, et souhaitant mourir dans ce bonheur. Mais elle le sauva, et cela accrut un «attachement mutuel» qui était «une possession plus essentielle» que l'amour. Il lui proposa «une retraite champêtre» ; ils se fixèrent «aux Charmettes», maison située «à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieues» ; ils en prirent «possession vers la fin de l'été de 1736».

"Livre sixième
1737-1740"

Au souvenir des "Charmettes", Rousseau s'exalte : «*Ici commence le court bonheur de ma vie*», bonheur dont il prétend ne rien pouvoir dire. Mais il se le «rappelle tout entier comme s'il durait encore». Le jour de leur arrivée, Mme de Warens lui montra «*de la pervenche encore en fleur*» et, depuis, il se souvient de cette fleur, rapportant une occasion qui survint en 1764.

Alors qu'il demeurait «*languissant*», il lui arriva «*un accident singulier*» : comme il buvait de «*l'eau des montagnes*», «*une espèce de tempête s'éleva dans [son] sang*», qui le laissa «*non tout à fait sourd, mais dur d'oreille*», privé du sommeil, avec «*une courte haleine*». Cela «*tua [ses] passions*», et il se soucia de la religion dont il reconnaît qu'il l'avait «*souvent travestie à [sa] mode*».

Dans une longue digression, il expose alors la conception qu'avait de la religion Mme de Warens : elle était inspirée par sa bonté naturelle, et pleine de contradictions ; mais il ne la combattait pas, car elle lui donnait «*toutes les maximes dont [il avait] besoin pour garantir [son] âme des terreurs de la mort et de ses suites*», d'où le «*redoublement d'attachement*» qu'il éprouvait pour elle.

Ils appréciaient «*la vie rustique*». Mais l'hiver les fit revenir en ville où il ne vit que M. Salomon, un médecin qui lui donna le goût de lire des livres de sciences. Il se passionna pour l'étude, alors qu'il se sentait près de la mort.

Au printemps, ils retournèrent aux "Charmettes". Ne pouvant travailler la terre, il s'occupa des pigeons. Il lisait, mais en voulant tout apprendre d'un coup, car il était incapable d'*"une longue application"*, était pris d'*"éblouissements"*. Il «*tâta la pente de [son] esprit*» pour savoir comment «*distribuer [son] temps*» afin d'y trouver «*autant d'agrément et d'utilité qu'il était possible*».

Il décrivit son «*train de vie*» aux "Charmettes". Au matin, il faisait sa prière à Dieu dans la nature. Puis, comme Mme de Warens lui ouvrait sa bibliothèque, il pouvait satisfaire son «*ardeur d'apprendre*», en se donnant, avec méthode et passion à la fois, une culture encyclopédique, étudiant la philosophie, la religion («*les écrits de Port-Royal et de l'Oratoire*» qui le poussèrent vers un jansénisme tempéré par la fréquentation de deux jésuites !), l'histoire de la musique et les «*recherches théoriques sur ce «bel art»*», la géométrie, l'algèbre, le latin, la prosodie. Ensuite, il rendait visite «*à [ses] amis, les pigeons*» et les abeilles. Dans l'après-midi, il faisait des lectures divertissantes, en histoire et géographie, en astronomie (sa façon d'observer les astres le faisait passer pour «*un vrai sorcier*»). Surtout, avaient sa préférence «*les soins champêtres*», pour lesquels il «*travailla[t] comme un paysan*». Il évoque sa puérile «*peur de l'enfer*» qui l'amena à un «*exercice*» ridicule : lançant une pierre contre un arbre, il s'était dit qu'il serait sauvé s'il le touchait, damné s'il le manquait ! Mais, «*communément, [il était] assez tranquille*», n'ayant alors «*jamais été si près de la sagesse*». Il se souvient d'une promenade où il put dire à Mme de Warens : «*Mon bonheur, grâce à vous, est à son comble*». Et ce bonheur, il le voyait durer jusqu'à la fin de sa vie. Mme de Warens devenait «*une grosse fermière*», et il envisageait d'être le «*piqueur*» [«*contremaître*»] de ses ouvriers.

Au printemps, il alla à Genève pour obtenir la part de l'héritage de sa mère qui lui revenait, acheta des livres, et vola «*porter le reste aux pieds de Maman*».

Ce fut alors que, «*à la fleur de [son] âge et dans le sein du plus vrai bonheur*», son état de santé s'aggrava sans qu'on sût pourquoi. Il était d'autant plus malade qu'il lisait «*des livres de médecine*». Croyant avoir «*un polype au cœur*», il partit chercher un diagnostic à la faculté de Montpellier.

En chemin, malgré «*la timidité qu'on [lui] connaît*», il ne voulut pas «*passer pour un loup-garou*», et se présenta à des voyageuses en prétendant être Mr Dudding, un Anglais jacobite [«partisan du roi Jacques II, qui avait été détrôné par un coup d'État»], d'où une série de malentendus. Il constata que l'une d'elles, Mme de Larnage, lui faisait de nettes avances, et «*se prit d'amour tout de bon*». Mais il crut que, de connivence avec un autre voyageur, M. de Torignan, elle cherchait à le «*persifler*», jusqu'à ce que, à Valence, elle se soit arrangée pour faire une promenade avec lui en tête-à-tête, et lui donner un baiser, alors qu'il avait failli ne pas se rendre aimable. Si, n'étant «*ni belle ni jeune*», elle «*avait ses raisons pour être facile*», il passa auprès d'elle un «*temps court mais délicieux*» qui le guérit de «*la fièvre, des vapeurs du polype*», mais lui laissa «*certaines palpitations*». Si M. de Torignan, qui avait des vues sur Mme de Larnage, et s'était rendu compte de leur «*intelligence*», opposa des obstacles, il raconte : «*Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je*

me gorgeai, je m'enivrai des plus douces voluptés ; il assouvit «une sensualité brûlante dans le plaisir», connut «tout le charme de la passion sans en avoir le délire», «se livra à [ses] sens avec joie, avec confiance», la «posséda cent fois mieux» que Mme de Warens. Comme M. de Tornignan dut les quitter, ils furent seuls trois jours à Montélimar, avant de se séparer en prévoyant de se retrouver chez elle, après cinq ou six semaines, le temps pour elle de «prévenir les caquets».

Seul, il alla voir le pont du Gard, où il «resta plusieurs heures dans une contemplation ravissante», les arènes de Nîmes ; il prit un repas au "Pont de Lunel", «le cabaret le plus réputé de l'Europe». À Montpellier, il alla «consulter les praticiens les plus illustres», qui le «regardaient comme un malade imaginaire», et ne cherchaient qu'à lui «faire manger de [son] argent».

Comme Mme de Larnage le pressait de la rejoindre à Bourg-Saint-Andéol, il «quitt[a] Montpellier dans cette sage intention». Mais, en chemin, il se rendit compte que cette aventure était hasardée du fait de sa fausse identité, du risque de tomber amoureux de la fille de Mme de Larnage, et, surtout, il se rappela ce qu'il devait à Mme de Warens ; aussi décida-t-il de brûler l'étape de Bourg-Saint-Andéol, avec «cette satisfaction intérieure qu' [il goûta] pour la première fois de [sa] vie de [se] dire : "Je mérite ma propre estime, je sais préférer mon devoir à mon plaisir"», pour ressentir cependant aussitôt «la honte d'être si peu conséquent à [lui]-même» et avoir «la bonne intention d'expier [sa] faute».

Pourtant, il «touchai[t] au moment funeste qui devait traîner à sa suite la longue chaîne de [ses] malheurs». En effet, chez Mme de Warens, il trouva sa place prise par un certain Vintzenried, un «garçon perruquier» allant de bonne fortune en bonne fortune. Mais il excuse la faiblesse de Mme de Warens dont «le coeur fut toujours pur». Le nouveau venu était beaucoup plus actif que lui, travaillait beaucoup plus, «tout ce tintamarre en imposant à [sa] pauvre Maman». Rousseau «vi[t] s'évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité qu'[il s'était] peint», et se trouva «seul pour la première fois». Il se reproche : «J'étais si bête et ma confiance était si pleine». Mais Mme de Warens, qui ne voyait là rien que de normal, lui disait qu'elle était toujours son amie, lui proposait même un partage, qu'il refusa. Et il resta chez elle, avec «l'ardent désir de la voir heureuse» et en écartant «tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui [l'avait] supplanté», se conduisant avec Vintzenried comme Anet s'était conduit avec lui. Cet homme rustre, qui méprisait la lecture de livres, ne voyait en lui qu'*«un pédant importun qui n'avait que du babil»* ; de plus, il se fit d'une vieille femme de chambre une autre maîtresse, ce qui attrista Mme de Warens qui reprochait aussi à Rousseau sa vertueuse abstinence (il y voit un comportement propre à toutes les femmes). «Insensiblement, [il se sentit] isolé», s'enferma avec ses livres, «allait soupirer et pleurer à [son] aise au milieu des bois».

Comme on lui proposa de s'occuper de l'éducation des deux enfants du grand-prévôt de Lyon, Jean Bonnot de Mably, il s'y rendit. Il allait y passer un an, pour découvrir que, s'il avait «à peu près les connaissances nécessaires pour un précepteur», il n'en avait pas «le talent». Si l'aîné, un garçon «de huit à neuf ans, appelé Sainte-Marie, était d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie», «le cadet, appelé Condillac, paraissait presque stupide, musard, tête comme une mule, et ne pouvait rien apprendre.» Aussi son enseignement fut-il un échec. D'autre part, il était si «gauche, honteux et sot», que Mme de Mably renonça à «former [ses] manières» et à lui «donner le ton du monde» [*«la bonne société»*]. Mais cela ne l'*«empêcha [pas] de devenir, selon [sa] coutume, amoureux d'elle»* sans toutefois se déclarer. Il vola des bouteilles de vin ; mais il ne pouvait les boire qu'en mangeant, d'où le problème de la nourriture à acheter. Ses «petits vols» furent découverts. Comme M. de Mably ne sévit pas, il prolongea son séjour jusqu'au moment où il ne put résister au désir de revoir Mme de Warens, pour, cependant, sentir son «ancien bonheur mort pour toujours». S'il fut «livré à la plus noire mélancolie», il souffrit aussi de voir la mauvaise administration de Vintzenried, qui était d'ailleurs devenu M. de Courtilles.

Ne se sentant «pas assez savant» et ne se croyant «pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres et faire une fortune par cette voie», il pensa la trouver plutôt en inventant une nouvelle façon de noter la musique (par des chiffres), et il décida de se rendre à Paris pour la faire connaître.

Deuxième partie

Dans un texte de présentation, Rousseau souhaite que «ces cahiers pleins de fautes de toute espèce [...] échappent à la vigilance de [ses] ennemis», et implore le «Ciel, protecteur de l'innocence».

“*Livre septième*”
1741-1747”

Rousseau, indiquant : «*On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale, assez douce, sans de grandes traverses ni de grandes prospérités*», annonce : «*Le sort, qui durant trente ans, favorisa mes penchants, les contraria durant les trente autres.*»

Cependant, le Ciel lui avait accordé la «*facilité d'oublier les maux*». Il répète que «*l'objet propre de [ses] confessions est de faire connaître exactement [son] intérieur dans toutes les situations de [sa] vie*». Il déclare qu'il écrit en étant obligé de se cacher.

Revenant à son récit, il raconte que, parti pour Paris, il s'arrêta à Lyon où il rencontra des gens importants qui l'aidèrent mais auxquels il allait ne pas rester fidèle. Il revit aussi Mlle Serre, une jeune femme qu'il aurait pu aimer, mais qu'il fut heureux de voir courtisée par un autre.

Il «arriva à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent, [sa] comédie de "Narcisse" et [son] projet de musique pour toute ressource». Il «se pressa de faire valoir [ses] recommandations», et put donner quelques leçons de composition, dont une à un M. de Boze avec l'épouse duquel il eut «*l'air le plus gauche et le plus sot*», d'où le mépris qu'elle eut pour ce «*campagnard*». Grâce à M. de Réaumur, il put présenter son «*système de musique*» à l'Académie des sciences, où il fut bien accueilli, bien qu'on prétendit qu'il «*n'était pas neuf*» et guère utile ; une meilleure objection fut faite par Rameau. Il travailla le texte de son mémoire, qu'il fit éditer sans en tirer jamais «*un liard*».

Il se «*livra à une vie indolente et solitaire*», jusqu'à ce qu'il lui faille donner des leçons de musique mal payées et irrégulières. Mais il obtint un succès en enseignant son système à une Américaine qui, en trois mois, fut capable de déchiffrer la musique. Il se «*faufila*», et ainsi «*fit connaissance avec tout ce qu'il y avait à Paris de plus distingué dans la littérature*», dont Marivaux, qui apprécia sa «*comédie de "Narcisse"*». Il «*exerça [son] heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur*». Il «*fit connaissance avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là*».

Heureusement, le jésuite Castel l'«arracha de [sa] léthargie», et, lui apprenant qu'«*on ne fait rien dans Paris que par les femmes*», lui conseilla de voir une Mme de Besenval. Elle l'invita à un dîner où il se sentit dépassé par «*ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines*» ; il se lamenta : «*Il n'y avait pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jacques.*» Une Mme de Broglie, qui le protégeait, lui donna un livre, «*Les confessions du comte de * * **», qui devait lui servir de guide dans la bonne société, et il voulut connaître l'auteur, Charles Pinot Duclos, «*le seul ami vrai qu'il ait eu parmi les gens de lettres*».

Il fut reçu chez Mme Dupin, la femme d'un «*fermier général*» [«financier qui, sous l'Ancien Régime, prenait à ferme le recouvrement des impôts»] qui fit de lui son secrétaire. Comme elle recevait «*l'élite dans tous les genres*», des aristocrates et des écrivains, il se plaint encore : «*Le pauvre Jean-Jacques n'avait pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu*» de ces gens. Il s'éprit d'elle sans oser le lui avouer, ne le faisant que par écrit, et ne récoltant que sa froideur, avant que son beau-fils, M. de Francueil, lui apprenne qu'elle trouvait ses «*visites trop fréquentes*». Pourtant, elle lui demanda de «*veiller pendant huit ou dix jours à son fils*», ce qui lui fit souffrir «*un supplice*».

Lui qui avait eu souvent des «*maladies inflammatoires*», «*par la suite d'un rhume négligé, gagna une fluxion de poitrine dont [il faillit] mourir*». Sa convalescence lui donna «*le temps de réfléchir sur [son] état, et de déplorer [sa] timidité, [sa] faiblesse et [son] indolence qui, malgré le feu dont [il se sentait] embrasé, [le] laissaient languir dans l'oisiveté d'esprit toujours à la porte de la misère.*»

Il songea à composer «*un opéra paroles et musique*» qu'il intitula «*Les muses galantes*», comprenant trois actes : le premier consacré au Tasse, le deuxième, à Ovide, le troisième, à Anacréon.

On lui proposa de devenir le secrétaire de l'ambassadeur de France à Venise. Il s'embarqua à Toulon. Mais, à cause de la peste, il fut contraint, à Gênes, à «*une quarantaine*» pour laquelle on lui donna le choix de rester sur le navire, en compagnie de ses camarades, ou de passer ce délai dans

le lazaret désert, où il serait seul avec lui-même, ce qu'il préféra, se voyant «comme un nouveau Robinson», indiquant : «Je passai de la sorte quatorze jours; et j'aurais passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment».

À Venise, il sut très vite déchiffrer les dépêches, étant donc très utile à l'ambassadeur, M. de Montaigu, obtenant même «la primauté dans sa maison». Il supprima la taxe des passeports pour les Français, que Montaigu aurait voulu partager avec lui, ce qu'il refusa. Comme l'ambassadeur ne remplissait pas son rôle, ce fut lui qui, agissant comme toujours, dit-il, «avec le plus parfait désintéressement», «irréprochable dans un poste assez en vue», restant «jusqu'à la fin du plus grand ordre et de la plus grande exactitude», régla plusieurs petites affaires, s'employa surtout à convaincre les Vénitiens de rester neutres dans la guerre de Succession d'Espagne. Comme il ne fuyait «pas l'occasion de [se] faire connaître sans la chercher hors de propos», rédigeant les dépêches en les tournant à sa «mode», il prit sur lui d'en signer une, et fut félicité en haut lieu ; mais cela déplut à l'ambassadeur car cela révélait sa négligence. De plus, celui-ci s'entourait d'une «canaille» dont un certain Vitali qui avait fait de l'ambassade «un lieu de crapule et de licence» auquel s'opposait l'honnête Rousseau. Aussi l'ambassadeur le «prit en grippe, uniquement sur ce qu'il le servait fidèlement». Comme Rousseau prétendit avoir sa place lors d'un dîner donné au duc de Modène, l'ambassadeur «dès lors ne cessa de [lui] donner des désagréments», «voulut [le] mortifier» sans toutefois «se défaire de [lui]». Aussi, «tenant [son] parti», il lui «demanda [son] congé» ; l'ambassadeur «fit mine d'appeler ses gens pour [le] faire jeter par la fenêtre» ; «à cette menace, la colère et l'indignation transportèrent» Rousseau qui «sortit du palais pour n'y plus rentrer». Il reçut l'appui des Français et du sénat, et il quitta Venise.

Il prétend que «les célèbres amusements» de la ville ne l'avaient guère intéressé car il avait préféré des «récréations simples» comme «la société des gens de mérite». Mais il se passionna pour la musique italienne dont les accents exaltaient sa sensibilité : les «barcarolles», les «opéras», les concerts des «scuole» donnés par des petites filles qu'il croyait être des «anges de beauté» qui, quand il se prépara à les rencontrer, lui firent «sentir un frémissement d'amour qu'il n'avait jamais éprouvé» ; or «presque pas une n'était sans quelque notable défaut», ce qui ne l'empêcha pas de «sortir presque amoureux de tous ces laiderons». Il joua de la musique, fit même «essayer quelques symphonies de [ses] "Muses galantes"».

Quant aux femmes, comme il n'avait «pas perdu la funeste habitude de donner le change à [ses] besoins» [«il continuait de se masturber»], il se tint éloigné d'elles. Pourtant, il connut deux «aventures» : d'une part, ayant été incité à apprécier «la gentillesse des courtisanes vénitiennes», lui, qui n'aimait pas «les filles publiques» se laissa toutefois mener par Vitali chez l'une d'elles, la Padoana, et eut peur d'avoir été «poivré» [«atteint par la syphilis»] ; d'autre part, invité sur un bateau, il vit «une jeune personne éblouissante» appelée Zulietta «se jeter» sur lui, prendre «possession de [lui] comme d'un homme à elle», l'amener à de grandes dépenses à Murano, lui faire connaître de grandes «voluptés» sans qu'il parvienne à la jouissance, du fait de son éjaculation précoce, ce qui le fit pleurer «comme un enfant», avant qu'il se rende compte que cette beauté avait «un téton borgne», et qu'il voie en elle «une espèce de monstre» ; cela la fâcha, lui fit refuser tout autre rendez-vous, et partir pour Florence. Il rapporte encore qu'un ami lui proposa de partager avec lui «une petite fille d'onze à douze ans» ; mais ils eurent plutôt pour elle un sentiment paternel.

Revenant à Paris, au passage, il vit son père à Noyon.

Il décida d'aller «à la cour [...] y rendre compte de [sa] conduite». Mais il n'obtint «ni satisfaction ni réparation», et ne fut aidé ni par Mme de Besenval, ni par le jésuite Castel. Cependant, il reçut de l'argent de M. de Montaigu, ce qui lui permit de payer ses dettes.

À Venise, il avait fait la connaissance d'Ignatio Emanuel de Altuna, un Biscaïen avec lequel il était très ami, même s'ils se disputaient en dépit des vertus parfaites de ce «sage de cœur ainsi que de tête» ; s'ils avaient fait «le projet de passer [leurs] jours ensemble», il ne put vivre avec lui comme convenu, et décida de «rester dans l'indépendance».

Il reprit son travail sur "Les muses galantes".

Il rencontra une jolie lingère, Thérèse Le Vasseur, et devint «hautement son champion» ; si elle lui confessa qu'elle n'était plus vierge, il voulait une «compagne» qui suppléerait à Mme de Warens ; cependant, il ne put la former car, si elle avait du bon sens, elle était simplette, ignorante et presque

illettrée. Il se mit en ménage avec elle, union qui étonna son entourage auquel il la présentait comme sa gouvernante, sa tante (on trouve le mot en I, 379), et même sa sœur.

L'«opéra fait», il fallait «en tirer parti», le faire entendre à Rameau, qui était réticent. Mais M. de Richelieu [le duc de Richelieu, mécène, ami de Voltaire] désira le faire jouer à la Cour, à condition que soit supprimé «l'acte du Tasse», que Rousseau remplaça donc par un autre, consacré à Hésiode.

Cependant, M. de Richelieu voulut plutôt faire jouer un drame de Voltaire, "Les fêtes de Ramire", dont «Rameau avait fait la musique». Mais il fallait quelqu'un capable d'y apporter «plusieurs changements [...] tant dans les vers que dans la musique», ce que Rousseau accepta de faire. L'œuvre eut du succès, mais on ne reconnut pas qu'il en était l'auteur, d'où une nouvelle déception. Il considérait que c'était dû à l'aversion que lui portait Mme de la Poplinière, l'épouse d'un «fermier général» qui était «le Mécène de Rameau», son «péché originel» étant «d'être Genevois».

Il essaya de faire jouer son opéra à Paris. Mais il fut critiqué, et il le retira. Découragé, il fit de la chimie avec M. de Francueil.

À la mort de son père, il obtint le reste de l'héritage de sa mère, et envoya à Mme de Warens de l'argent qui, cependant, «fut la proie des fripons» qui l'entouraient.

Pour lui, «par une fatalité qui [le] poursuivait», il devait entretenir la famille de Thérèse.

En 1747, il passa l'automne à Chenonceau, chez les Dupin où «on fit beaucoup de musique» ; où il composa «plusieurs trios à chanter», une comédie «en trois actes, intitulée "L'Engagement téméraire"» et des poèmes, dont "L'allée de Sylvie".

Thérèse étant enceinte, on lui indiqua le moyen de s'«en tirer», d'éviter tout «embarras de marmaille» : il suffisait de confier son enfant à l'hospice des "Enfants-Trouvés", ce qu'il fit donc en 1746 ; et, dès l'année suivante, «même inconvenient et même expédition».

M. de Francueil l'introduisit chez sa maîtresse, Mme d'Épinay. Comme il connaissait Mme de Francueil, il «consolai[t] de [son] mieux cette pauvre femme», et manœuvrait dans les «relations orageuses» entre ces trois personnes. Il se trouva avec eux à "La chevrette", le château de M. d'Épinay, où on le fit jouer dans une pièce pour laquelle il ne parvint pas à savoir son rôle. Il rencontra aussi la sœur de Mme d'Épinay (la jeune comtesse Sophie d'Houdetot), Condillac, Diderot, d'Alembert. Avec ces deux derniers il dînait une fois par semaine, et, comme ils commençaient l'"Encyclopédie", il y écrivit la partie consacrée à la musique.

Mais Diderot fut emprisonné au donjon de Vincennes, et Rousseau écrivit à Mme de Pompadour «pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on [l']enfermât avec lui.»

"Livre huitième
1748-1755"

Rousseau signale que «commence, dans sa première origine, la longue chaîne de [ses] malheurs». Pourtant, il raconte qu'il fut reçu «dans deux des plus brillantes maisons de Paris». Chez le prince de Saxe-Gotha, il prit la défense de Diderot avec ardeur, et s'y lia avec les Allemands Klupfell, le chapelain du prince, et Grimm, son lecteur (il annonce que son «amitié» allait lui être funeste). Ils firent de la musique. Comme Diderot avait été sorti du donjon de Vincennes, il put lui rendre visite dans le château, fondit alors d'émotion, et le trouva «très affecté de sa prison».

Alors que, un jour de l'été 1749, il allait le voir, il tomba sur un article du "Mercure de France" où était retranscrite la question posée, pour un concours, par l'académie de Dijon : «Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs». Il se souvient : «À l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme. [...] En arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause, et je lui lus la "Prosopopée de Fabricius" [déclaration qu'il avait attribuée à ce consul romain du IIIe siècle avant Jésus-Christ rendu célèbre pour son incorruptibilité, pour sa vertu], écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.» Il travailla son «discours», dictant à «Mme Le Vasseur» [la mère de Thérèse] le matin ce qu'il avait

«médié» pendant la nuit. Diderot en fut «content», mais lui-même trouve qu'il «manque absolument de logique et d'ordre». qu'il est «faible de raisonnement».

Il joua encore de la musique, passionnément, avec Grimm, un ami «tellement inséparable».

Grâce à des meubles donnés par Mme Dupin, il s'installa avec Thérèse, connaissant avec elle un bonheur simple, mais ne pouvant se faire aimer de sa mère (il les appelle «les Gouverneuses»!).

Son amitié avec Klupfell et Grimm l'amena à partager avec eux les faveurs d'une «petite fille, qui ne laissait pas d'être à tout le monde» et qu'ils appelaient «la papesse Jeanne» ; il en fut «honteux» et s'en confessa à Thérèse qui lui pardonna.

En 1750, il remporta le prix de l'académie de Dijon. Son *“Discours sur les sciences et les arts, dissertation philosophique et morale”* eut un immense succès.

Exalté, il examina alors sa vie. Or, comme «Thérèse devint grosse pour la troisième fois», cédant à «son amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste», il eut l'«horreur du mal en tout genre». Mais, se disant que «livrer ses enfants à l'éducation publique» était «un acte de citoyen et de père», il laissa celui-ci aussi aux "Enfants-Trouvés". S'il ne mit aucun mystère à sa conduite», il fut mécontent que Mme Le Vasseur en fasse la confidence à Mme Dupin, car ainsi le secret fut rendu public.

Du fait de «cette pente naturelle qui [l']attire vers les malheureux», il fut séduit par la jeune «Mme de Chenonceaux», bru de Mme Dupin, sans cependant lui dire un seul mot galant alors qu'il lui enseignait l'arithmétique. M. de Francueil, qui était «receveur général des finances», lui proposa de devenir caissier ; il le fut quelque temps puis renonça à ce «maussade travail».

En effet, lui, qui était «né mourant», qui souffrait d'«une rétention d'urine presque continue», qui avait subi, en 1749, une violente colique néphrétique, retomba malade, dut souffrir de sondes dans la vessie. Un médecin le déclara condamné à mourir sous peu. Aussi décida-t-il de vivre sans tenir compte des avis des autres, d'autant plus que, s'il était né pour l'amitié, il se sentait trahi par ses prétendus amis. Comme il lui fallait «subsister», il décida de procéder à une «réforme personnelle» consistant à s'habiller plus simplement («Je quittai la dorure et les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre en me disant avec une joie incroyable : “Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est.”») et à «copier de la musique», bien qu'il était détourné de son travail par sa «mauvaise santé», par «les occupations littéraires». En effet, il répondit aux détracteurs de son discours qui avait suscité une «polémique». Mais il signale qu'il faisait «deux métiers», et que «c'était le moyen de faire mal l'un et l'autre». Il trouvait qu'étant «à la mode», il lui était difficile «d'être pauvre et indépendant». Il recevait des dons qu'il refusait, tandis que les acceptait Mme Le Vasseur qui, pourtant, disait du mal de lui.

Préférant «se promener seul», se faisant «cynique et caustique par honte», il acquit une «réputation de misanthrope», bien que «ses amis et connaissances menaient cet ours farouche comme un agneau». En fait, si ses connaissances étaient nombreuses, ses vrais amis n'étaient que deux : Diderot et Grimm (qui, cependant, ne lui faisait pas connaître les siens). Comme la «belle passion» de Grimm pour «une fille d'Opéra», une cantatrice, qui le rendit malade, le mit lui aussi «à la mode», il s'éloigna de lui. Mais il devint encore l'ami du baron d'Holbach, de Duclos, de la marquise de Créqui qui tenait un salon, des dramaturges Saurin et Procope, du banquier genevois Lenieps, de l'abbé Prévôt, le romancier, de l'ingénieur Boulanger, de Mme Denis, «la nièce de Voltaire».

Il était tant en vogue que, pour «se tirer un peu de l'urbaine cohue», il se réfugia à la campagne : à Marcoussis, chez le vicaire, avec lequel il fit de la musique ; ou à Passy, chez M. Mussard qui était un amateur de coquillages, et «jouait du violoncelle».

Là, en mars 1752, dans la fièvre de l'inspiration, il jeta sur le papier quelques airs d'une pastorale dans le style italien ; sur les encouragements de son hôte, il reprit ces morceaux, et esquissa, «en six jours», les paroles et la musique d'un opéra-comique, «Le devin du village». Il finit le récitatif et «le remplissage» en trois semaines à Paris. Son désir d'entendre l'œuvre l'incita à la faire répéter à l'Opéra : Duclos servit d'intermédiaire, et ces répétitions eurent un grand succès, sans qu'on connût le nom de l'auteur. L'intendant des «Menus plaisirs du roi» la demanda pour la Cour qui était à Fontainebleau, le récitatif devant cependant être modifié car il était d'une trop grande nouveauté. Rousseau se rendit à l'Opéra pour la dernière répétition ; il y sentit «la honte et l'embarras d'un coupable», d'autant plus qu'il entendit un auditeur en faire un récit tout à fait faux. Le 18 octobre

1752, jour de la représentation, il fut mal à l'aise à cause du «*défaut de décence*» de son «*équipage*» [«la façon dont il était habillé»], mais essaya de se conforter dans cette indépendance d'esprit. Pendant qu'était joué, devant le roi, le premier opéra-comique français, à la fois dévoré d'orgueil et de timidité, il connut un des moments les plus délicieux de son existence, quand «*un murmure de surprise et d'applaudissement*», puis une ivresse aussi «*pleine*» que «*douce*», envahirent la salle ; il s'abandonna «*au plaisir de savourer [sa] gloire*», car il obtint un triomphe. Le lendemain, le roi, avec la voix la plus fausse du royaume, en chantait les grands airs, et fit inviter le musicien à se présenter à son audience. Mais il connut «*une nuit d'angoisse et de perplexité*» à cause de son «*fréquent besoin de sortir*» [«son énurésie»] et de sa «*maudite timidité*». Aussi décida-t-il de ne pas y aller, et donc de renoncer à une pension dont il se dit qu'elle aliènerait sa «*liberté*». Cette décision ne fut pas comprise par son entourage, fut l'occasion de sa première brouille avec Diderot, qui lui reprocha son de priver de sa pension Thérèse et sa mère. En 1753, l'opéra fut joué à Paris ; comme il y avait placé une musique de D'Holbach, on l'accusa de n'être pas l'auteur de l'ensemble.

L'arrivée de «*bouffons italiens*», jouant une musique à «*l'accent vif et marqué*», déprécia «*la traînerie*» de l'opéra français, «*le seul "Devin du village" soutenant la comparaison*». De ce fait, «*tout Paris se divisa en deux partis*», et lui, partisan de la musique italienne, écrivit une «*Lettre sur la musique française*», ce qui souleva tout un émoi contre lui : insultes, menaces à sa vie, suppression de son droit d'entrée gratuite à l'Opéra (il envoya, au surveillant des théâtres, une lettre qui resta sans réponse). Cependant, son opéra allait lui permettre de «*subsister plusieurs années*». Mais ses amis, ne pouvant lui «*pardonner d'avoir fait un opéra*», s'éloignèrent de lui.

Sa pièce, '*Narcisse*', fut «*jouée anonyme*» à la Comédie-Française «*avec applaudissement*», et eut même droit à «*une seconde représentation*». Si, auprès de ses amis du «*café de Procope*», il reconnut qu'elle était mauvaise, il la fit pourtant imprimer, et, dans la préface, exposa ses «*principes*». En 1753, l'Académie de Dijon proposa une réflexion sur «*l'origine de l'inégalité parmi les hommes*». Pour écrire à son aise, il séjourna «*sept ou huit jours*» à Saint-Germain-en-Laye, et, de ce fait, «*enfoncé dans la forêt*», il trouva «*l'image des premiers temps*», et en traça «*fièrement l'histoire*». Il composa ainsi son «*Discours sur l'inégalité*» qui «*fut plus du goût de Diderot*» qui lui avait donné des conseils (il indique en note qu'il ne savait pas encore qu'il «*abusait de [sa] confiance*»).

À son retour à Paris, il «*se sentit beaucoup mieux*», même s'il était toujours «*tourmenté par [sa] rétention*», et il décida de vivre «*sans médecins et sans remèdes*», le plus possible à la campagne.

En juin 1754, il fit, avec Gauffecourt, et Thérèse, un voyage à Genève dans «*un carrosse bourgeois*» ; parfois, il allait à pied, et Thérèse voulut le faire aussi car elle craignait les «*tentatives et les manœuvres dignes d'un satyre et d'un bouc*» de Gauffecourt qui était pourtant «*âgé de plus soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances*» ; de ce fait, sa confiance dans l'amitié fut déçue. Il alla voir Mme de Warens, qui était très diminuée ; il se dit : «*Il fallait tout quitter pour la suivre*» ; mais il n'en fit rien, avouant : «*Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle [...] Je gémis sur elle et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent.*» Pour ne pas le faire en France ou à Genève, ce fut à Chambéry qu'il data le «*Discours sur l'inégalité*». À Genève, il fut bien accueilli ; aussi regretta-t-il «*d'être exclu de [ses] droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de [ses] pères*» ; «*voulant être citoyen*», il décida de redevenir protestant, même s'il pensait que «*l'Évangile est le même pour tous les chrétiens*», sa foi s'étant «*affermie*» en fréquentant les Encyclopédistes. Il envisagea même de s'établir à Genève avec Thérèse. Pour la cérémonie de réintégration, il prépara, «*pendant trois semaines, un petit discours*» ; mais, au moment de le «*réciter*», il se troubla «*au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot*», tenant «*dans cette conférence le rôle du plus sot écolier*». Il fit un voyage de sept jours en bateau autour du lac, et en «*garda le vif souvenir de sites [...] dont [il allait faire] la description, quelques années après, dans "La Nouvelle Héloïse"*». Il noua des liaisons avec plusieurs personnes qui allaient par la suite lui «*tourner le dos*». Il gardait le goût des «*promenades solitaires*». Il envisageait une «*tragédie en prose dont le sujet, qui n'était pas moins que Lucrèce, ne [lui ôtait] pas l'espoir d'atterrir les rieurs*».

De retour à Paris en octobre, il s'employa à faire imprimer le «*Discours sur l'inégalité*» en Hollande. Il le dédicaça à la République de Genève, à laquelle cela ne plut pas. Comme il renonça à s'établir à Genève parce que Voltaire l'avait fait non loin et qu'il ne voulut pas lui «*faire tête*» ; comme il

cherchait à échapper aux mondanités de Paris, il accepta l'hospitalité de Mme d'Épinay qui lui offrait, à l'orée de «*la forêt de Montmorency*», «*une petite loge fort délabrée qu'on appelait l'Hermitage*», qui dépendait du domaine de "La chevrette". On se moqua de son désir de retraite. Avant de quitter Paris, il fit se rencontrer le médecin genevois Tronchin et l'encyclopédiste Jaucourt qui allaient plus tard s'unir contre lui ; il renoua avec D'Holbach et avec Venture ; il intercéda auprès de Stanislas, l'ex-roi de Pologne devenu duc de Lorraine, en faveur de l'académicien de Nancy Palissot dont une pièce de théâtre lui avait déplu.

Ayant toujours présent à ses yeux «*le grand objet de [son] entreprise*», il réaffirme que "*Les confessions*" («*qui ne sont point faites pour paraître de [son] vivant, ni de celui des personnes intéressées*») répondent au souci de la vérité, doivent transmettre «*le souvenir de l'homme infortuné qu' [il fut] réellement et non celui que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à peindre.*»

*"Livre neuvième
1756-1757"*

Rousseau était pressé d'habiter l'Hermitage pour échapper aux «*grandes huées de la coterie holbachique*» [«réunion de personnes autour du philosophe D'Holbach»] ; pour y retrouver son élément, la nature, dont il avait été éloigné depuis quinze ans, car il affirmait son «*goût des plaisirs rustiques*» qu'il pourrait satisfaire dans cet «*asile agréable et solitaire*», où il aurait «*une vie heureuse et durable*», où il donnerait libre cours à sa simplicité de mœurs, où il subviendrait à ses besoins par la copie de partitions et par l'écriture de ses œuvres à laquelle il se livrerait sans vénalité, seulement «*pour le bien commun*».

Le 9 avril 1756, il entra à l'Hermitage avec Thérèse et la mère de celle-ci. Au matin suivant, il fut charmé par le chant du rossignol. Il décida de consacrer «[ses] matinées à la copie et [ses] après-dînées à la promenade», pour se livrer à son «*délire champêtre*». Il avait «*plusieurs écrits commencés*», dont "*Les institutions politiques*", qui était en cours depuis cinq ou six ans et gardé secret, car il y posait «*cette grande question du meilleur gouvernement possible*», se sentant plus libre de l'écrire en France qu'à Genève ; un «*extrait des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre*» où il se proposait de faire passer ses idées à lui ; un traité qui aurait été intitulé "*La morale sensitive, ou Le matérialisme des sages*" ; son "*Dictionnaire de musique*". De plus, «*il méditait un système d'éducation*».

Mais son travail était souvent interrompu par Mme d'Épinay, d'autant plus qu'*«elle s'était fourré dans la tête de faire bon gré mal gré des romans, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaises»*. S'il lui rendait «*de petits soins*», s'il lui donnait «*de petits baisers bien fraternels*», il n'éprouvait pas de sentiment amoureux pour elle car elle n'avait pas de «*tétons*».

Quant à Thérèse, il lui était attaché, appréciait «*le doux caractère de cette bonne fille*». Mais il n'avait «*jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle*» qui ne satisfaisait que ses besoins de «*sexé*» et de compagnie féminine. De ce fait, «*le vide de [son] cœur n'avait jamais été bien rempli*». Comme les «*sens*» de Thérèse étaient «*tranquilles*», il était sûr d'être le seul homme «*qu'elle ait véritablement aimé*». Mais elle avait une famille qui profitait de lui, et qui contrecarrait «*l'effet des bonnes maximes qu'[il] s'efforça[t] de lui inspirer*». C'avait été une autre raison pour mettre ses enfants aux "Enfants-Trouvés".

Ne voyant «*qu'erreur et folie dans la doctrine des sages, qu'oppression et misère dans l'ordre social*», il voulut «*mettre sa conduite d'accord avec ses principes*», «*devint vertueux*» dans une «*effervescence*» qui dura «*quatre ans*», et où «*naquit [sa] subite éloquence*». Dès qu'il avait quitté Paris, il avait été «*transformé*», était devenu «*audacieux, fier, intrépide*». Cependant, ne voyant plus les humains, il «*cessa de les mépriser*», et, par une «*seconde révolution*», «*redévoit craintif, complaisant, timide en un mot*».

Thérèse lui révéla l'avidité de sa mère qui, femme dissimulée, était l'alliée de Diderot et de Grimm, lui était hostile alors qu'il faisait le bien de la famille ; lui montrant une «*monstrueuse ingratitudo*», elle «*avait fait à [son] insu plusieurs dettes*» ; elle tentait de lui «*aliéner*» Thérèse ; elle laissait venir à l'Hermitage, pendant son absence, des membres de la famille ; il aurait dû voir qu'il «*nourrissa[t] un*

serpent dans [son] sein». S'il était attaché à Thérèse depuis douze ans, leur intimité manquait d'intérêt intellectuel, et il se sentait «presque isolé».

Il fut déçu par la pauvreté des manuscrits de l'abbé de Saint-Pierre car celui-ci s'était enfermé dans «*l'idée fausse*» que les humains «*se conduisent par leurs lumières plutôt que par leurs passions*», que «*la raison perfectionnée est la base de tous les établissements*». Aussi décida-t-il d'exposer cette idée dans une partie, et de la réfuter dans une autre, avant de tout «*abandonner*» car il pensait qu'il y avait, pour lui, du danger dans cette entreprise du fait qu'il n'était pas français.

Désœuvré, il sentit de l'insatisfaction à l'égard de Thérèse. Cela l'amène à évoquer ses amis, qui étaient «*des deux sexes*». Cependant, leur amitié lui «*était plus tourmentante que douce*» car lui pesaient l'attention qu'ils avaient pour lui comme leur «*obstination de [le] contrôler en tout*». Si, à l'Hermitage, il pouvait «*vivre à [sa] mode*», il y dépendait de Mme d'Épinay et des «*survenants*». De plus, il se voyait «*déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux*», se plaignait que lui, qui avait «*une âme naturellement expansive, pour qui vivre, c'était aimer*», qui était «*dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien faire*», qui avait des «*sens si combustibles*», devait «*se replier sur [lui]-même*». Mais, ne voulant pas trahir Thérèse, il se réfugiait dans «*le pays des chimères*», se voyait «*entouré d'un sérial de houris*». Comme il les préférait aux êtres réels, «*cela ne fit qu'augmenter [sa] réputation de misanthropie*». Dans ses «*continuelles extases, il s'enivrait à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme*.»

Ayant reçu «*un exemplaire du poème sur la ruine de Lisbonne*», le tremblement de terre de 1755, il s'étonna du pessimisme de Voltaire, «*un homme comblé de biens*», «*cherchant à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt*» ; et il «*forma l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout était bien*». Voltaire lui répondit avec "Candide", qu'il prétend n'avoir pas lu.

Il raconte être revenu ensuite aux créations de son imagination : «*Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images [...] J'imaginai deux amies*», dont l'une avait un amant auquel il s'identifia ; il choisit des lieux réels : le lac «*autour duquel [son] cœur n'a jamais cessé d'errer*», le lac de Genève, Vevey, pour y situer l'action d'un roman par lettres. Mais il «*se borna longtemps à un plan vague*», d'où la présence de «*deux parties*» «*pleines d'un remplissage verbeux*».

Il reçut la visite de Mme d'Houdetot qui lui montra «*de la bienveillance*».

En automne, prenant «*la direction du jardin*» de Mme d'Épinay, il se rendit compte que son jardinier volait des fruits, le fit chasser, mais dut se protéger de lui. La «*coterie holbachique*» et Diderot furent inquiets de le voir passer l'hiver à l'Hermitage. Il voulait travailler «*à la concorde et à la paix publique*» au moment où «*l'orage excité par "L'Encyclopédie" [...] était dans sa plus grande force*», où s'était déclenchée une polémique entre «*deux partis*» qui, cependant, s'unirent pour l'accabler.

«*Après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiraient l'amour et la mollesse*», il se plut à rester obsédé par les deux amies de son roman, en concevant «*les deux premières parties*» qu'il lisait à Thérèse et à sa mère.

Mme d'Épinay lui envoya «*un petit jupon de dessous, de flanelle*» pour qu'il en fasse «*un gilet*», afin de se préserver du froid de cet hiver qui fut «*la saison que depuis [sa] demeure en France, [il avait] passée avec le plus de douceur et de tranquillité*», y ayant été heureux d'échapper «*au trouble et à l'agitation*» créés à Paris par l'attentat de Damiens.

Au printemps recommencèrent les «*tracasseries*» avec Diderot. Mais Rousseau fut ravi par la composition des «*dernières parties de la "Julie"*» [le titre qu'il donnait alors à 'La nouvelle Héloïse" dont l'héroïne est Julie d'Étange] : «*celles de l'Élysée et de la promenade sur le lac*».

Il reçut «*une seconde visite imprévue*» de Mme d'Houdetot qui «*était à cheval et en homme*» ; il trouvait qu'elle n'était «*point belle*», mais qu'elle «*avait l'air jeune*» et «*un caractère angélique*» ; qu'elle montrait «*la pureté et la sincérité de son excellent naturel*». Si, «*en amante passionnée*», elle lui parla de Saint-Lambert, qui était aux armées, lui, qui «*était ivre d'amour sans objet*», tomba amoureux d'elle en qui il retrouvait sa Julie, la désignant d'ailleurs par «*ma Sophie*». Il en vint à «*cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour*». Elle eut pitié de sa «*folie*», le raisonna, prit avec lui «*le ton de l'amitié la plus tendre*». Il revint à lui, pour finalement consentir à cette folie, tout en ayant l'impression qu'elle et

Saint-Lambert «s'entendirent pour [lui] faire tourner la tête et [le] persifler». Il fit avec elle de «longues promenades», au cours desquelles «elle ne [lui] refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvait accorder mais ne [lui] accorda rien qui pût la rendre infidèle», et il prétend qu'il l'aimait «trop pour vouloir la posséder». Ils passèrent une soirée à Eaubonne, où il put lui décrire «les mouvements de [son] cœur» dans «un langage vraiment digne d'eux» ; mais ils n'échangèrent qu'un baiser. Il connaissait un tel désordre mental et physique qu'il en eut une hernie permanente. Il ne lui fut pas «possible de cacher longtemps [son] amour» car leur intimité était évidente pour les autres, même si Mme d'Houdetot lui avait «rien tant recommandé que de rester tranquille». Mme d'Épinay fit venir le baron d'Holbach pour qu'il put s'amuser «de voir le Citoyen amoureux». Mme d'Houdetot, qui, jusque-là, n'avait pas révélé à Saint-Lambert son «amour insensé», ne voulut «plus rien avoir à lui cacher». Mme d'Épinay demanda à Thérèse de lui montrer les lettres que Rousseau avait échangées avec Mme d'Houdetot, et l'incita à se montrer jalouse ; aussi en vint-elle à tout lui dire, et, se mettant en colère, il «se livra sans mesure à l'impétuosité de [son] naturel». Or Mme d'Épinay lui envoya des billets où, l'assurant de sa constante amitié, elle se plaignait de son silence, tandis que lui, d'abord, se dit en proie à l'inquiétude sans vouloir lui en indiquer la raison ; puis il l'accusa d'avoir voulu séparer deux amants, mais sans les nommer ; enfin, il lui promit de lui révéler ce qu'on pensait d'elle dans le monde, bien qu'il pouvait craindre «la vengeance d'une femme implacable et intrigante». Il alla la voir, et elle lui «sauta au cou en fondant en larmes» ; il n'y eut pas d'explication mais un «raccommodement».

Il se voyait toujours en butte aux attaques de Diderot et des «holbachiens» qui «avaient travesti l'ermite en galant berger». Diderot ayant joint au texte de sa pièce, "Le fils naturel", «une espèce de poétique en dialogue» où se trouve une attaque «contre les solitaires» («Il n'y a que le méchant qui soit seul») par laquelle Rousseau se sentit visé. Étant «excédé de son infatigable obstination à [le] contrarier [...] à [le] gouverner comme un enfant», il lui écrivit pour s'«en plaindre». Diderot lui envoya une réponse sèche et accusatrice, lui reprochant de garder à l'Hermitage Mme Le Vasseur, qui était âgée de quatre-vingts ans et en proie à des diarrhées. Rousseau demanda à celle-ci d'écrire une lettre à Mme d'Épinay, et l'y incita en lui montrant une lettre qu'il lui avait lui-même écrite, et où il se plaignait de la conduite de Diderot. Il répondit au reproche que celui-ci lui faisait de ne pas se soucier des pauvres. Il se demandait comment «un homme d'esprit avait l'imbécillité de [lui] faire sérieusement un crime de [son] éloignement de Paris». Invité à un «raccommodement», il se rendit chez lui, et ils se réconcilièrent sans explication. Mais, si Rousseau l'encouragea à écrire "Le père de famille", l'autre lui déclara trouver la "Julie" «chargée de paroles et redondante». Il le fit venir «souper chez M. d'Holbach» alors que Rousseau voulait rompre un «accord» sur un ouvrage de chimie que celui-ci avait traduit et qu'il devait réviser.

Voyant Saint-Lambert et Mme d'Houdetot heureux, il se réjouit de n'avoir pas compromis leur entente. Mais il en arriva à considérer qu'ils avaient causé ce qui était arrivé. D'ailleurs, Saint-Lambert le traita cavalièrement, l'humilia même, tout en étant toujours son ami. Mme d'Houdetot, «fort changée à [son] égard», lui demanda de lui rendre ses lettres, disant qu'elle avait brûlé celles qu'il lui avait envoyées. Cependant, comme il fit de la musique, il brilla à ses yeux. Il se plaint du fait que, «en dépit de tant d'œuvres composées», on doutait encore qu'il sache la musique. Or il avait composé un «motet» pour la chapelle de Mme d'Épinay.

Grimm, arrivant à "La chevrette", le supplanta et lui montra beaucoup de mépris, en particulier en prenant sa place au cours d'un repas avec Mme d'Épinay. Il souffrit de «cette morgue insultante» et de son ingratitudine car il lui avait apporté son aide, lui avait fait connaître tous ses amis alors que lui ne l'avait fait pour aucun des siens, avait même fini par lui ôter les siens. En fait, Grimm était «arrogant avec tout le monde», traitait mal son laquais, affichant «la suffisance d'un parvenu», de «la forfanterie», ayant «des prétentions près des femmes» car, se voulant séducteur, il faisait «le beau», mais «était faux» et «jouait le sentiment», pensant que «l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchants de son cœur». Rousseau croyait que Grimm et Diderot avaient dû trahir le secret au sujet de ses enfants ; qu'ils essayaient de lui «ôter les Gouverneuses», qu'ils avaient retourné Mme Le Vasseur contre lui. Et Grimm le décrivait «comme un mauvais copiste». Aussi était-il résolu à ne plus le voir. Mais Mme d'Épinay voulut les «raccommoder» ; aussi Rousseau vint-il faire à Grimm «excuse des offenses qu'il [lui] avait faites». Grimm le reçut avec «une morgue qu'il n'avait jamais

vue à personne», en prétendant, avant de lui «accorder le baiser de paix», qu'*«on lui voyait toujours conserver les mêmes amis»*, conduite qui est aussi celle de celui qui, ayant fait «de l'amitié l'idole de [son] cœur», se rendait compte qu'il avait «employé [sa] vie à sacrifier à des chimères». Il n'avait pour véritables amis que Duclos et Saint-Lambert. Il voulut à celui-ci «faire pleinement [ses] confessions», mais apprit qu'il avait subi «une attaque de paralysie».

Un jour, Mme d'Épinay lui annonça devoir aller à Genève consulter Tronchin, et l'invita à y venir avec elle. Mais il comprit qu'*«il y avait à ce voyage un motif secret»* : on voulait qu'il soit son «chaperon», comme le prouva un billet que lui envoya Diderot auquel, en colère, il répondit par un autre billet où il déclarait savoir qui l'avait incité à agir ainsi. Lisant ces lettres à Mme d'Épinay et à Grimm, il comprit qu'ils avaient décidé sa perte.

Il décida de quitter l'Hermitage. Il alla voir Mme d'Houdetot avec la lettre de Saint-Lambert qui était pleine de témoignages d'estime et d'amitié ; en tête-à-tête avec elle, il constata que «son amitié pour [lui] n'était point éteinte», et, d'ailleurs ils formèrent «le projet charmant d'une étroite société entre eux trois». Elle l'incita à faire le voyage à Genève. En le quittant, «elle [l']embrassa devant ses gens» [*ses domestiques*].

Il refusa de faire le voyage. Mais Mme d'Houdetot lui demanda de s'excuser. Il décida de le faire «avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui [l'] avaient réduit à cette extrémité». Il écrivit donc «une longue lettre» à Grimm, qu'il termina par «un acte de confiance», en indiquant qu'il se conformerait à son avis. Or Grimm lui apprit que M. d'Épinay allait «se faire le conducteur de sa femme dans ce voyage». Rousseau y vit de la malveillance. Il reçut une autre lettre de Grimm où il lui faisait savoir que «Mme d'Épinay était partie». Rousseau y vit «une rupture» dictée par «la plus infernale haine». Il lui renvoya sa lettre en lui permettant de «montrer [la sienne] à toute la terre», et Grimm la fit courir «dans tout Paris». Rousseau vit «s'éloigner de [lui] tous [ses] amis», alors qu'il ne savait où aller s'il quittait l'Hermitage. Il écrivit à Mme d'Épinay une lettre de rupture, affirmant : «J'ai pour moi ma conscience», tout en déclarant vouloir rester à l'Hermitage jusqu'au printemps. Il reçut la visite de Diderot, son «plus ancien ami et presque le seul qui [lui] restait», et il put lui faire part de ses malheurs tout en reconnaissant ses torts. Thérèse confirma ses dires, mais sa mère le «démentit en face».

Il reçut une réponse de Mme d'Épinay où elle l'invitait à quitter l'Hermitage. Il se trouva alors «dans le plus terrible embarras où [il ait] été de [ses] jours». Cependant, le prince de Condé lui offrit une petite maison à Montmorency. Il fit partir à Paris Mme Le Vasseur, en s'engageant à subvenir à ses besoins. Enfin, il annonça à Mme d'Épinay qu'il avait quitté l'Hermitage.

*“Livre dixième
1758-1759”*

Subissant de nouveau «de vives et fréquentes attaques de [ses] rétentions», très malade toute l'année 1758, Rousseau se crut proche de la mort, à laquelle, en fait, il aspirait. Déconcertés par sa «retraite à Montmorency», Grimm voulut «achever de [le] perdre», tandis que Mme d'Épinay se «raccommoda» avec lui, comme le prouve une lettre où elle disait vouloir le rembourser de «gages» qu'il avait payés au jardinier, lettre à laquelle il ne répondit pas. Aussi fit-elle désormais partie de ses ennemis, s'employant à le «couler à fond» à Genève. Ses ennemis lui reprochaient : «1.[sa] retraite à la campagne ; 2.[son] amour pour Mme d'Houdetot ; 3.[son] refus d'accompagner à Genève Mme d'Épinay ; 4.[sa] sortie de l'Hermitage». Il dit être victime de leurs attaques parce qu'il est «libre, indépendant», droit dans sa conduite. Il était éloigné de Paris tandis que Grimm, Diderot, d'Holbach étaient «au centre du tourbillon, vivaient répandus dans le plus grand monde». Grimm «forma le projet de renverser [sa] réputation de fond en comble», ce à quoi, en fait, il s'employait depuis douze ans, «ourdissant la trame» du complot contre lui, «sa grande adresse étant de paraître [le] ménager en [le] diffamant». Il sentait «les sourdes accusations de la coterie holbachique», «le refroidissement graduel dans les lettres de Mme d'Houdetot». Mais Saint-Lambert lui gardait toute son amitié.

Il trouva «une diversion salutaire» dans une réponse qu'il voulut faire à l'article "Genève" de l'"Encyclopédie" ; ce fut, inspirée par «l'indignation de la vertu», sa 'Lettre à d'Alembert sur les

spectacles" où, obéissant à la logique de son système, il critiqua les raffinements de la civilisation, et aussi «décrivit [sa] situation actuelle».

Il reçut une lettre de Mme d'Houdetot qui, constatant que sa «passion pour elle était connue dans tout Paris», rompit toute relation avec lui, mais allait continuer à s'intéresser à lui. Saint-Lambert lui apprit qu'on considérait qu'il avait été aussi l'amant de Mme d'Épinay. Il comprit que la révélation de son amour pour Mme d'Houdetot n'avait pu être faite que par Diderot, et décida de rompre avec lui par le moyen d'une note à son ouvrage qui était «un passage du livre de l'*"Ecclésiastique"*» traitant du respect dû à l'amitié. Mais cela «ne [lui] attira que blâme et reproche», en particulier de la part de Saint-Lambert qui, prenant la défense de Diderot, rompit avec lui. De ce fait, il renonça à «continuer les copies [de partitions de musique] de Mme d'Houdetot». Saint-Lambert aurait regretté son acte, car Rousseau reçut une lettre de M. d'Épinay où il l'invitait à dîner avec lui, et Saint-Lambert, Francueil, Mme d'Houdetot et Mme de Blainville. D'abord effrayé, il s'y rendit, et «jamais ne reçut d'accueil plus caressant». S'il subit «les malins sarcasmes de Mme de Blainville», il conversa agréablement avec Saint-Lambert et Mme d'Houdetot, estimant que leur conduite à tous trois pouvait «servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent quand il ne leur convient plus de se voir.» «Sûr de n'être pas un objet de mépris» pour ces gens qu'il estimait, il put «travailler sur [son] propre cœur avec plus de courage et de succès». Et, comme on en parla dans Paris, ce dîner prouva qu'il n'était pas mortellement brouillé avec eux.

Selon lui, «la "Lettre à d'Alembert sur les spectacles" eut un grand succès», car «elle respirait une douceur d'âme qu'on sentit n'être point jouée». Mais elle fut attaquée par Marmontel qui «faisait alors "Le Mercure de France"» ; c'est que, comme Rousseau lui avait fait un compliment qu'il avait jugé «équivoque», il était devenu son «irréconciliable ennemi».

Il acheva la *"Julie"*.

Il fut indigné qu'on ait repris *"Le devin du village"* sans lui demander son avis.

«Depuis qu'[il avait] secoué le joug de [ses] tyrans», il «menait une vie assez égale et paisible», et «était résolu de [s'] en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance» ; ainsi avec Loyseau de Mauléon, futur grand avocat, les libraires Guérin et Néaulme, le curé Maltor, les oratoriens de Montmorency dont le Père Berthier (il lui apprit que Grimm voulait se charger de l'entretien de Mme Le Vasseur, et lui fit connaître deux jansénistes qui cherchaient à le voir tandis que lui ne voulait que jouer aux échecs avec eux), Duclos, Roguin, Lenieps, le jeune Genevois Coindet (qui allait lui être «utile pour les estampes de la "Julie"»), Dupin, Mme de Créqui, Carrio, Le Blond (à l'égard duquel il fut négligent, ce qu'il se reproche), Dupont, M. de Jonville (qui, cependant, un jour, lui fit «un froid accueil» à cause d'un repas qu'ils avaient pris chez des «filles» ; si Rousseau avait «mérité assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures», il n'avait pas payé son «écot» ; mais «cette affaire avait plus l'air d'une bouderie que d'une rupture»). Surtout, il correspondait avec M. de Malesherbes qui, «chargé de la Librairie», c'est-à-dire était responsable de la censure royale sur les imprimés, lui donna des «preuves de ses bontés au sujet de l'impression de la "Julie"» ; mais cet «homme d'une droiture à toute épreuve» y fit tout de même «retrancher plus de cent pages» et, dans l'exemplaire qu'il envoya à Mme de Pompadour, une phrase qui dit que «la femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un prince». M. de Malesherbes lui fit avoir une place dans le *"Journal des savants"*, ce qui l'aurait fait entrer dans une société de gens de lettres ; mais il refusa cette place, pensant qu'il ne pouvait «écrire que par passion», animé de «l'amour du grand, du vrai, du beau».

Il voulait d'ailleurs quitter «le métier d'auteur» et la fréquentation des «gens du monde». D'ailleurs, «les femmes de Paris», qui croyaient lui épargner des dépenses en l'invitant chez elles, en réalité l'obligeaient à en faire ; et il constatait que leurs domestiques le servaient avec réticence.

«Le produit de la "Lettre à d'Alembert" et de "La nouvelle Héloïse" avait un peu remonté [ses] finances». Et il avait «deux ouvrages sur le chantier» : *"Les institutions politiques"*, dont il allait faire *"Du contrat social"*, et le *"Dictionnaire de musique"*. Il envisageait d'écrire ses Mémoires, d'en faire des «confessions» d'une grande «franchise», au contraire de ce qu'avait fait Montaigne.

Il voulait s'éloigner de Paris, «où l'affluence des survenants rendait [sa] subsistance coûteuse». Mais ce «projet de retraite absolue» fut troublé par le maréchal de Luxembourg qui «envoya un valet de chambre [l']inviter à souper» ; or, craignant qu'on le reléguât «à l'office», il refusa ; aussi le maréchal

vint-il le voir, et, «sous peine d'être un arrogant et un malappris», il dut lui rendre visite. Il redoutait la maréchale, qui «passait pour méchante» ; mais il la trouva d'«une délicatesse exquise». Il reste que sa belle-fille, la duchesse de Montmorency, «jeune folle assez maligne», lui fit de «feintes agaceries». Le maréchal le traita d'égal à égal. La maréchale «parut désirer qu'il veuille entrer à l'Académie française» ; mais, devant son refus, elle n'insista pas. Il apprécia «cette simplicité de commerce [«relation avec une personne»] avec de si grands seigneurs». Voyant l'état de son logis, ils lui offrirent «un édifice isolé, qui était au milieu du parc, et qu'on appelait le petit Château», qui avait été bâti par Le Brun, et qui, environné d'eau, semblait «une île enchantée», «le Paradis terrestre».

Il y «composa dans une continue extase le cinquième livre de l'"Émile"». Manquant d'aisance dans la conversation, il préféra lire à la maréchale la "Julie", dont elle s'engoua ; mais elle lui en demanda «une copie» ; or, comme, sur la question de l'argent, ils divergèrent, chacun voulant payer l'autre, cela provoqua en lui de «l'inquiétude», et il se reproche sa «stupidité». De plus, dans cette copie, il plaça «les aventures de mylord Édouard» qu'il avait «retranchées» de l'édition parce qu'il s'y trouvait «une marquise romaine d'un caractère très odieux» dans laquelle elle pouvait se reconnaître ! Il déclare que, de ce «projet insensé, on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui l'entraînait à [sa] perte !» Il se reproche encore cette «imbécillité» qui fit qu'il ne douta «pas qu'elle fut enchantée de [son] procédé» ; mais elle ne lui en parla jamais. Comme il voulut que le manuscrit soit illustré des estampes de Coindet, celui-ci les présenta lui-même, et ainsi s'introduisit auprès des Luxembourg. Sans renoncer à son appartement du «petit Château», Rousseau retourna à «la petite maison de Montlouis», put disposer aussi, «malgré [son] aversion pour Paris», d'un troisième logement à l'hôtel de Luxembourg, et s'estima «peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé». S'il y reçut des grands seigneurs, il conserva son goût de la simplicité, qui était le bonheur pour lui, et il aimait «revenir le soir souper avec le bonhomme Pilleu», le maçon qui était son voisin.

Mais il annonce que, «au sein de cette prospérité passagère, se préparait de loin la catastrophe qui devait en marquer la fin.» Elle fut causée par la marquise de Verdelin qui voulut avoir avec lui une liaison qui commença par être orageuse car elle s'introduisit chez lui, qui, «à force de la voir, fin[t] par s'attacher à elle». Coindet, «en son nom», s'introduisit aussi chez les Verdelin, et y fut «bientôt, à [son] insu, plus familier que [lui]». Le peintre La Tour lui ayant apporté le portrait qu'il avait fait de lui, il l'offrit aux Luxembourg qui lui donnèrent les leurs.

Admirant la politique de M. de Silhouette [le contrôleur général des finances], il lui écrivit une lettre où il vilipendait les «gagneurs d'argent». Mme de Luxembourg lui en demanda une copie. Or elle était elle-même une de ces «gagneurs d'argent». Il craignit donc la fin de son engouement pour lui. Aussi lui écrivit-il une lettre où, en «ami de l'égalité», il disait haïr les titres, et l'accusait de le rendre «malheureux». S'il était sûr de l'attachement de son époux, il voulut, pour se «soutenir» auprès d'elle, lui lire "Émile", et elle voulut le faire imprimer. M. de Malesherbes lui écrivit que «la "Profession de foi du vicaire savoyard" était précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre humain et celle de la cour» ; mais Rousseau exigea que le livre soit imprimé en Hollande.

Après s'être, du fait de sa «maussaderie ordinaire», montré maladroit avec Amélie, la petite-fille de Mme de Luxembourg, qui était âgée de onze ans, il lui donna un baiser alors qu'ils étaient seul à seule, même s'il avait, dans "Émile", condamné un tel acte.

Dans sa comédie "Les philosophes", Palissot le «tourna en ridicule» ; de plus, il «maltrata» Diderot pour lequel Rousseau «avait conservé de l'attachement, même de l'estime et du respect». Or Palissot fut attaqué par l'abbé Morellet qui, lui, fut mis à la Bastille. D'Alembert demanda à Rousseau de «prier Mme de Luxembourg de solliciter sa liberté», ce qu'elle fit, obtenant qu'on le sorte de sa prison, et qu'on ne l'exile pas à Nancy.

En 1760, on avisa Rousseau qu'on avait imprimé sa «lettre à M. de Voltaire sur le désastre de Lisbonne», ce dont il s'excusa dans une lettre où, toutefois, il lui déclara sa haine d'admirateur déçu, lettre à laquelle Voltaire ne répondit pas, faisant «semblant d'être irrité jusqu'à la fureur».

Rousseau fut consolé de «ces petites tracasseries littéraires» par les visites du prince de Conti, avec lequel il joua deux fois aux échecs, le battant chaque fois. Cela n'empêcha pas celui-ci de lui envoyer deux paniers de gibier, après quoi, avec «la rusticité d'un malappris», Rousseau refusa d'en recevoir

d'autres. Il fut attiré par la maîtresse du prince, Mme de Boufflers ; mais, «pour le coup, [il fut] sage». Et il «fit [ses] adieux à l'amour pour le reste de [sa] vie».

“*Livre onzième*”
1760-1762”

Rousseau signale que la "Julie" était attendue avec impatience ; puis qu'elle parut, et connut un grand succès, plus en France qu'ailleurs, et surtout auprès des femmes car chacune crut y lire son histoire. Il raconte que la princesse de Talmont qui, en attendant d'aller au bal de l'Opéra, commença à lire le roman, renonça à y aller. Il indique qu'il l'avait écrit «dans les plus brûlantes extases», et que «les finesse de cœur dont cet ouvrage est rempli» lui permettent de mettre «sans crainte sa quatrième partie à côté de "La Princesse de Clèves"».

Son ouvrage, "La paix perpétuelle", parut dans le «journal appelé "Le monde"».

Cependant, «au milieu de [ses] succès dans le public», il «se sentit déchoir» auprès de la maréchale de Luxembourg, tandis qu'il prit l'habitude de souper avec le maréchal. Or «ce bon seigneur» perdit plusieurs membres de sa famille, en particulier son fils, victime du régime que lui avaient imposé les «charlatans» qu'étaient ses médecins, et son grand-père. Comme le maréchal vieillissait et était fatigué par la Cour, Rousseau lui conseilla la retraite ; mais la maréchale lui opposa que ce serait, pour lui, un exil. Rousseau se compromit encore auprès d'elle en faisant, «comme un sot», l'éloge du portrait «horrible» qu'avait peint d'elle l'abbé de Boufflers.

Il se vante alors de n'avoir jamais su louer, raconte qu'ayant «de l'antipathie» pour Mme de Pompadour, il avait refusé «de faire quelque chose à sa louange». Mais il fait celle du ministre Choiseul en qui il voit «un homme d'Etat du premier ordre», qui, d'ailleurs, s'était proposé de le réintégrer dans la carrière diplomatique. Comme la comtesse de Boufflers avait écrit une tragédie en prose, elle lui demanda son avis, et il lui signala qu'elle avait plagié une pièce anglaise. Il s'intéressa à Mme du Deffand, mais, rebuté par son excessivité, il «aima mieux s'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié». S'il fut apprécié du duc de Villeroy, le fils de celui-ci, le jeune marquis de Villeroy, se moqua de lui parce qu'il avait appelé son chien «Duc» puis «Turc». Il ne trouvait d'appui que dans le chevalier de Lorenzy. Surtout, il avait l'amitié de Mme de Luxembourg à qui il s'était confessé de sa conduite à l'égard de ses enfants ; elle prodiguit «ses bontés» à Thérèse, et entreprit de retirer des "Enfants Trouvés" un des leurs ; mais ses recherches furent vaines ; à ce sujet, il pense que «jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux.» Ce ne fut qu'avec réticence qu'il parla de Grimm avec la maréchale.

Il signa un contrat pour l'impression d'"Émile". Tout en ne renonçant pas à son «projet de retraite», il «mit la dernière main au "Contrat social"». Il continuait aussi à travailler à son "Dictionnaire de musique" et à un "Essai sur l'origine des langues". Il espérait gagner ainsi «un capital de huit à dix mille francs». De plus, son libraire, Rey, un ami véritable, fit une rente viagère à Thérèse, qui, d'ailleurs, disposait de son propre argent (même si celui de Rousseau était à tous les deux), mais qui, comme Mme de Warens, n'avait pas le sens de l'économie, uniquement par négligence.

Tandis que «"Le contrat social" s'imprimait assez rapidement», ce n'était pas le cas pour les deux éditions, en France et en Hollande, d'"Émile". Pourtant, il était persuadé d'avoir l'assentiment de M. de Malesherbes. Mais Duclos s'étonna qu'on pût imprimer la "Profession de foi du vicaire savoyard".

Alors qu'il souffrait depuis quatre ans, et que, à la fin de l'automne 1762, il tomba tout à fait malade, il était troublé de «sourds et tristes pressentiments», répondait «avec dureté» à des lettres qui «pouvaient être des pièges de ses ennemis», en particulier celle d'*«un conseiller au parlement de Paris»* qui lui signalait tous les problèmes qui «abîmaient le royaume», menaçaient «la France d'un prochain délabrement», ce avec quoi il était pourtant bien d'accord.

Il fut en proie à l'inquiétude quand l'impression d'"Émile" fut «suspendue». Il imagina que c'était dû aux jésuites qui lui auraient reproché d'être un «Encyclopédiste». Il ne voulut «jamais croire que les jésuites fussent en danger», «ne doutant pas qu'ils écrasent dans peu le jansénisme, et le Parlement, et les Encyclopédistes». M. de Malesherbes le rassura, et l'impression reprit. Il lui écrivit quatre lettres qu'il considère comme «le sommaire de ce qu'il expose ici en détail».

Lui, qui se sentait «mourant», trouva dans le jeune Suisse Moulto «un homme lettré de confiance entre les mains duquel déposer ses papiers».

Au sujet d'"*Émile*", il eut peur, ensuite, «des jansénistes et des philosophes». Or il constata que, dans son «donjon», des papiers avaient été dérangés, et même qu'un volume disparut un jour ou deux. Aussi cessa-t-il ses relations avec ses voisins, des jansénistes.

"*Le contrat social*" parut, mais fut, à Rouen, retenu et renvoyé à Amsterdam. Rousseau avait pourtant confiance dans le ministre Choiseul car il y avait fait son éloge.

M. de Luxembourg le fit ausculter par le frère Côme, un médecin spécialiste des maladies de la vessie qui, se servant d'une sonde, trouva que «la prostate était squirreuse» [«affectée d'une tumeur»], qu'il avait une «maladie incurable sans être mortelle».

Comme il voulait se retirer en Touraine, M. de Luxembourg lui proposa de s'établir au château de Merlou. Mais il ne put y aller.

"*Émile*" parut. Mais, si on lui déclara que «c'était là le meilleur de [ses] écrits, ainsi que le plus important», «jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu d'approbation publique». Alors que les grondements du scandale se faisaient entendre, il ne craignait guère que les conséquences de la critique, qu'il avait faite dans son livre, de l'indifférence que les aristocrates avaient, au cours de leurs chasses, pour les terres des paysans. À ce moment parut un plagiat du premier volume. Alors que Rousseau se sentait «si parfaitement irréprochable», on parlait de brûler le livre, et de l'emprisonner. M. de Luxembourg, lui ayant demandé s'il avait dit du mal de Choiseul dans "*Le contrat social*", il affirma avoir, au contraire, fait «le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu» ; mais son protecteur lui déclara qu'il aurait dû faire de même dans "*Émile*". Se sentant toujours protégé par Mme de Luxembourg, il continua à afficher une insouciance provocatrice, qui embarrassa ses amis attachés à le défendre. Tandis que Mme de Boufflers et le prince de Conti s'employaient à parer le coup qui le menaçait, Mme de Luxembourg lui conseillait d'aller se réfugier en Angleterre chez des amis tels que Hume, ou, pour échapper à la juridiction du Parlement, de passer quelques semaines à la Bastille. Or il apprit que le Parlement, qui ne voulait pas se laisser accuser d'indifférence par les jésuites, voulait l'arrêter ; qu'un réquisitoire contre "*Émile*" et son auteur avait été dressé par le procureur général. Mais il ne croyait pas à ces avertissements : «Sur les absurdités dont on [me] rebattait les oreilles, [j'étais] tenté de croire que tout le monde était devenu fou». «[Se] reposant sur [sa] droiture et [son] innocence», il continuait à faire sa «promenade ordinaire», à lire le soir la Bible. Cependant, le prince de Conti l'avisa que, «malgré tous ses efforts, on était déterminé à procéder contre [lui] à toute rigueur», qu'il allait être «décrété [«condamné par la justice»] de prise de corps». Aussi, «sacrifiant [sa] gloire à [la] tranquillité» de Mme de Luxembourg, il déclara être prêt à se «rétracter». Il songea à se «retirer» à Genève, mais se dit que «le ministre de France» [«l'ambassadeur»] y était «puissant», et qu'il y avait trop d'ennemis animés par «une secrète jalouse».

Averti de son arrestation quelques heures à l'avance, par ses protecteurs, il essaya de trier tous ses papiers, et d'en brûler. Il convainquit Thérèse de rester en France «pour veiller à ce qui se passerait, et tirer de tout le meilleur parti possible». Il fit ses adieux. En partant, il croisa les huissiers qui venaient mettre les scellés sur ses affaires. Il monta dans une «chaise», dont les postillons allaient le traiter de moins en moins bien.

Dans une digression, il médite sur sa faculté d'oublier le mal passé, sur son absence de rancune.

En route, il composa facilement un petit poème où il traita «le sujet du "Lévite d'Éphraïm"» qui lui avait été inspiré par sa dernière lecture de la Bible. À son entrée «sur le territoire de Berne», il bâsa cette «terre de liberté».

"Livre douzième
1762-1765"

Rousseau déclare : «Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel [sic] depuis huit ans je me trouve enseveli». Il se dit «submergé» dans un «abîme de maux», sans savoir quelle est «la main motrice».

«Durant [son] séjour à Yverdun», il fit la connaissance de la famille Roguin. Il apprit que son livre avait été brûlé à Genève, que lui-même y avait été «décrété». «Un cri de malédiction s'éleva contre

[lui] dans toute l'Europe» ; il fut insulté surtout en France, dans les journaux du moins, car il reçut «les éloges» du public. Il envisagea de rester à Yverdun, mais apprit qu'«il s'élevait à Berne un orage contre [lui]».

Il accepta de s'établir au «village de Motiers, dans le Val-de-Travers, comté de Neuchâtel», même si ce territoire relevait du roi de Prusse à l'égard duquel il avait de «l'aversion». Il y fit venir Thérèse, même s'il savait qu'«étant désormais fugitif sur la terre», il ne pouvait que lui apporter le malheur ; même si elle avait «ses torts» car il avait constaté un «attérissement» de son affection pour lui : «elle avait le même attachement par devoir, mais plus par amour». Il se reprochait d'avoir, à l'égard des enfants, «négligé des devoirs dont rien ne pouvait [le] dispenser». Il était décidé à «l'abstinence», d'autant plus que les rapports sexuels empriraient «sensiblement [son] état».

Il se lia d'un «vif attachement» à «milord Keith», «maréchal d'Écosse» que le roi de Prusse, Frédéric II, auquel il avait rendu de «grands services», avait nommé gouverneur de Neuchâtel dont les habitants n'appréciaient pas ses manières simples, ses «petites bizarries». Mais ses ennemis, des «barbares», détachèrent Rousseau de lui, dont lui «viennent [ses] derniers souvenirs heureux» car «tout le reste de [sa] vie n'a plus été qu'afflictions et serrements de cœur». Quand, à la demande de celui qu'il surnommait «Milord Maréchal», Frédéric II eut accepté qu'il séjourne sur son territoire, il regarda le roi «comme [son] bienfaiteur et [son] protecteur» ; admirant sa politique de pacification qui faisait de lui «l'arbitre de l'Europe après en avoir été la terreur», il lui envoya une lettre qui fut toutefois mal reçue.

À cette époque, il porta enfin «l'habit arménien» («veste», «cafetan», «bonnet fourré», «ceinture»), qu'il avait fait faire à Montmorency. De «nouvelles attaques» de sa maladie l'obligèrent «de recourir aux sondes». «Ayant quitté tout à fait la littérature, [il] ne songea[t] plus qu'à mener une vie tranquille et douce». Il apprit à faire des lacets. Il se lia à une voisine, Isabelle d'Ivernois, au colonel Pury, à M. du Peyrou, que, cependant, il voyait peu car il renonça à se rendre à Neuchâtel. Comme s'y dessina un mouvement contre lui, comme on voulait exercer sur lui un contrôle étroit, il fut, reconnaît-il, «assez bête pour [se] piquer, et [eut] l'ineptie de ne vouloir point aller à Neuchâtel, résolution qu'il tint près de deux ans». Étant rentré dans «l'Église réformée», il assistait au culte, et le pasteur de Motiers, M. Montmollin, lui permit de communier, ce qu'il fit avec «une émotion de cœur [quelle autre?] et des larmes d'attendrissement» car «toujours vivre isolé sur la terre [lui] paraissa[t] un destin bien triste surtout dans l'adversité» ; ce que Mme de Boufflers lui reprocha. Il apprit que la Sorbonne l'avait condamné, et que l'archevêque de Paris avait lancé un «mandement» contre lui.

S'il trouvait «le séjour de Motiers fort agréable», il avait le souci d'y assurer sa «subsistance» car «on y vit assez chèrement». Il reprit donc la rédaction de son "Dictionnaire de Musique", et entreprit ses "Mémoires", tout en constatant qu'il y avait dans ses papiers «une lacune» allant «depuis octobre 1756 jusqu'au mois de mars suivant», et que manquaient aussi les brouillons de "La morale sensitive" et des "Aventures de milord Édouard", vol qu'il imputa à d'Alembert.

On l'invita à venir à Genève prendre la tête des opposants. Mais il s'y refusa, étant fidèle au «serment qu'il avait fait autrefois de ne jamais tremper dans aucune dissension civile dans [son] pays», et il écrivit une lettre où il renonçait à son «droit de bourgeoisie». Cependant, comme le «procureur général» Tronchin fit paraître ses "Lettres écrites de la campagne", «ouvrage écrit en faveur du Conseil» [les dirigeants de Genève], il les réfuta en écrivant ses "Lettres écrites de la montagne".

Il recevait beaucoup de visiteurs ; certains «venaient [lui] jeter grossièrement à la face les plus impudentes flagorneries» ; mais lui furent agréables M. de Feins, M. de Montauban. M. Dastier (qui prétendit pouvoir publier ses "Lettres de la montagne" en profitant de «la liberté de la presse à Avignon»), M. Lalauaud (qui lui demanda de lui «envoyer [son] profil à la silhouette» pour faire de lui un «buste en marbre»), M. Séguier de Saint-Brisson (qui lui écrivit que, converti par "Emile", «il quittait le service pour vivre indépendant, et qu'il apprenait le métier de menuisier») ; auquel il répondit pour le convaincre de «changer de résolution» ; l'autre décida donc de devenir plutôt écrivain, et vint le voir pour faire avec lui «le pèlerinage de l'île de Saint-Pierre», «au milieu du lac de Bienna»). De Genève, vinrent rétablir leur santé chez lui «les De Luc père et fils». Il eut du plaisir à revoir Moulton. Il rencontra «un jeune Hongrois» qui disait être le baron de Sautern, qui eut «toute [son] amitié, toute [sa] confiance», ce qui fait qu'ils passèrent deux ans «dans la plus grande intimité» ; comme M. d'Ivernois lui indiqua que c'était un espion qui cherchait à l'«attirer sur le territoire de France pour [lui]

y faire un mauvais parti», «sans le prévenir de rien», il lui proposa «une promenade pédestre à Pontarlier», où ils eurent un «embrassement bien doux» ; mais, après qu'il l'ait quitté, il découvrit qu'il lui avait fait «un tas de mensonges» ; que c'était en réalité un Strasbourgeois qui s'appelait Sauttersheim, qui alla ensuite «chercher fortune» à Paris, y échoua et revint dans sa ville. Là-dessus, «la servante de l'auberge se déclara grosse de son fait», et, comme «c'était une si vilaine salope», Rousseau, «pour faire arrêter cette effrontée», offrit «de payer tous les frais».

Il apprit la mort de plusieurs connaissances dont M. de Luxembourg, Mme de Warens. Après lui avoir envoyé «des lettres de naturalité» qui devait le mettre «à l'abri de toute expulsion légale», «milord Keith» quitta Neuchâtel pour son château d'Écosse, et il ne le revit plus. Il ne compte pas parmi les pertes de ses amis celle de l'abbé de Mably qui publia "Les dialogues de Phocion", qu'il considérait comme «une compilation de [ses] écrits». À leur sujet, il pensait à «une édition générale» qui permettrait de les «distinguer de ces écrits pseudonymes que [ses] ennemis lui prêtaient pour [le] discréder», et qui lui assurerait «du pain». Il publia son "Dictionnaire de Musique", ce qui lui valut «cent louis comptant et cent écus de rente viagère».

Il fit aussi paraître "Les lettres écrites de la montagne", et une «terrible explosion se fit contre cet infernal ouvrage et contre son abominable auteur» ; «le petit Conseil» de Genève le déclara «indigne d'être brûlé par le bourreau» alors que, selon lui, il y règne une «stoïque modération» ; qu'il avait été écrit à sa demande, et qu'il y prenait sa défense. «L'effervescence passa bientôt à Neuchâtel et surtout dans le Val-de-Travers» où, pourtant, il se montrait très généreux. «La populace [...] s'animait contre [lui] jusqu'à la fureur», et le pasteur lui conseilla de renoncer à la «communion», ce que seul le Consistoire [«assemblée dirigeant la communauté»] pouvait faire. Rousseau fut heureux de pouvoir y comparaître et s'y défendre. Étant donnée son «inaptitude à [s']exprimer impromptu», il apprit son discours par cœur ; mais, le matin venu, il l'avait oublié. Aussi n'eut-il pas le courage de se présenter. Cependant, la demande d'excommunication fut rejetée. Il ne resta plus au pasteur qu'à «ameuter la populace» en le traitant d'«Antéchrist», ce qui l'obligea à «quitter le pays», malgré les «rescrits» du roi de Prusse qui le prenait sous sa protection, et les efforts de magistrats pour le défendre.

Il eut cependant le plaisir de la visite de Mme de Verdelin. Non seulement, elle vit qu'il était insulté et menacé lors de ses promenades (où il satisfaisait son goût de la botanique, et se signalait par son «habit arménien» !), mais «ce fut durant son séjour chez [lui] qu'il fut attaqué de nuit dans [sa] propre habitation» contre laquelle on jetait des pierres. Elle l'incita à se réfugier en Angleterre, auprès de Hume qui l'admirait, dont elle lui fit lire «une lettre extrêmement flatteuse». Il vit d'autres amis «entrer assez ouvertement dans la ligue de [ses] persécuteurs».

Comme il écrivit une petite brochure intitulée "La vision de Pierre de la Montagne, dit le Voyant" où il se moquait des «miracles qui faisaient alors le grand prétexte de [sa] persécution», il fut attaqué dans «un libelle anonyme» grossièrement injurieux à son égard et à l'égard de Thérèse, qu'il attribua à Jacob Vernes [pasteur de Genève], qui s'en défendit, mais ne lui indiqua pas le nom du véritable auteur.

Il annonce : «Il est temps d'en venir à ma catastrophe de Motiers, et à mon départ du Val-de-Travers, après deux ans et demi de séjour, et huit mois d'une constance inébranlable à souffrir les plus indignes traitements.» «La nuit de la foire de Motiers», il fut «attaqué dans [sa] demeure, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitaient», car fut lancée «une grêle de cailloux». Le châtelain constata le dégât, et envoya «son rapport au Conseil d'État». Des gardes furent placés autour de la maison. Mais on l'incita à «sortir au moins pour un temps d'une paroisse où [il ne pouvait] plus vivre en sûreté». On lui proposait encore l'Angleterre (où Walpole lui était favorable), mais aussi Postdam. Mais, comme il était attaché à la Suisse, il choisit plutôt l'île de Saint-Pierre qui «appartenait aux Bernois» qui, pourtant, avaient été injustes à son égard. C'était un lieu enchanteur, «conforme à [son] goût pacifique, à [son] humeur solitaire et paresseuse», où se trouvait «une seule maison». Il pouvait envisager d'y «subsister» parce que du Peyrou «se substitua à la compagnie qui avait entrepris et abandonné [son] édition générale», et que lui s'engagea à lui remettre ses "Mémoires" contre une «pension viagère». Il prenait «en quelque sorte congé de [son] siècle et de [ses] contemporains, faisait [ses] adieux au monde en [se] confinant dans cette île pour le reste de [ses] jours», entendant «vivre sans gêne, dans un loisir éternel».

Il se lance alors dans une digression qui est une justification de son goût de l'«oisiveté». Il raconte : «Après le déjeuner, je me hâtais d'écrire en rechignant quelques malheureuses lettres [...] Je tracassais quelques instants autour de mes livres», car il avait fait «venir Thérèse avec [ses] livres et [ses] effets». Il continue : «Pour les après-dinées, je les livrais totalement à mon humeur oiseuse et nonchalante». «Prenant pour jardin l'île entière», il étudiait le «système de Linnaeus» [Linné] en s'intéressant aux végétaux «dans leur état naturel» ; il admirait «passionnément» le spectacle de l'eau ; il aimait se laisser dériver dans un petit bateau, y trouvant des occasions de «rêveries sans objet» et de moments d'«une joie qui allait jusqu'au tressaillement», dont il faisait un «hommage à la Divinité», à «l'auteur de ces merveilles». Il allait ainsi jusqu'à la petite île voisine où il s'imaginait en Robinson. Cela lui rappelait «la douce vie des Charmettes».

Dans une autre digression, il se dit «sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obstinés à juger toujours de [lui] par eux-mêmes, quoiqu'ils aient été forcés de voir dans tout le cours de [sa] vie mille affections internes qui ne ressemblaient point aux leurs.»

Son bonheur n'était troublé que par «l'inquiétude de le perdre». Il souhaitait que l'île soit une «prison perpétuelle». Or «le bailli de Nidau [lui] intima l'ordre de sortir de l'île». Comme il ne savait où aller, qu'il était en mauvaise santé «à l'entrée de l'hiver», que «la continuité des malheurs commençait d'affaïsser [son] courage», il demanda un délai. Mais l'ordre fut confirmé et même étendu à «tout le territoire médiat et immédiat de la République».

Comme il avait exprimé, dans "Du contrat social", son admiration pour la «législation» des Corses, et qu'il avait été invité à s'intéresser à l'Histoire de l'île, il voulut s'y rendre et y trouver un asile. Mais il en fut dissuadé car la France, concluant un traité avec Gênes [qui possédait l'île], y envoya des troupes, et parce qu'on lui disait que c'était un «peuple barbare et féroce». Et le voyage dans cette île pauvre n'était pas chose aisée puisqu'il fallait parcourir «deux cents lieues», «franchir les Alpes», et «passer à travers les États de plusieurs souverains».

Comme il lui fallait sortir de «ce pays d'iniquité» dans les «vingt-quatre heures», il décida de partir pour Berlin y retrouver «Milord Maréchal». Mais, si des «Bernois venaient avec la plus détestable fausseté [le] flagorner», un citoyen de la ville libre de Bienne, Wildremet, l'invita à s'y établir (avec l'appui du secrétaire de l'ambassade de France, pays dont, toutefois, il se méfiait), et il se laissa toucher par son insistance. Or ce Wildremet se révéla un homme de mauvaise réputation, qui ne lui fournit qu'une misérable chambre. Et «la fermentation» dans la ville l'obligea à chercher un autre asile. Il avait dépassé le délai imparti, mais le bailli de Nidau vint lui apporter un passeport. Cependant, au lieu d'aller à Berlin, il partit pour l'Angleterre rejoindre Hume.

Il termine en affirmant : «J'ai dit la vérité. [...] Je le déclare hautement et sans crainte : quiconque, même sans avoir lu mes écrits, examinera par ses propres yeux mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchants, mes plaisirs, mes habitudes, et pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer.»

Analyse

(la pagination indiquée est celle de l'édition des "Confessions" en deux tomes dans le Livre de poche, le numéro du tome en chiffres romains étant suivi de celui de la page en chiffres arabes)

Genèse

Sur les étapes de la rédaction de ses "Confessions", Rousseau n'a laissé que des indications imprécises et fragmentaires. Cependant, les spécialistes les ont interprétées et complétées à partir d'archives, de lettres et de documents divers. Ainsi, grâce à d'ingénieuses hypothèses, ils nous ont donné la possibilité de suivre la lente maturation de l'œuvre au cours d'années qui furent, pour lui, particulièrement mouvementées.

Il en eut l'idée sans doute dès 1757. Alors qu'il séjournait au château de Montmorency, il put se remémorer, avec quelque nostalgie, sa vie passée : sa jeunesse aventureuse, sa relation avec Mme de Warens ; il y trouva des sujets de méditation ; il y découvrit différentes facettes d'un «moi» qu'il aspirait à toujours mieux connaître, et il lui apparut que le meilleur moyen était de l'encadrer dans un ouvrage qui le décrirait.

Puis divers événements de sa vie vinrent le contraindre à mettre en chantier cet ouvrage. En 1760, son éditeur d'Amsterdam, le Genevois Marc-Michel Rey, lui demanda de raconter sa vie pour en faire une préface à l'édition de ses œuvres complètes. Mais ce projet resta sans suite. En décembre 1761, une sonde s'étant cassée dans son urètre, il tomba gravement malade, se crut mourant, et vécut une grave crise. Il souhaita alors rentrer dans un certain ordre social, dresser le bilan de sa vie, réparer ses fautes, écrire une sorte de testament. Il considérait que, pour le comprendre, il fallait connaître son histoire, la formation de son être. Cependant, incapable de dérouler d'un seul trait ses souvenirs, de les ordonner au fil de la plume, il s'ingénia avant tout à rassembler des documents, des lettres, des textes épars, se réservant de les disposer méthodiquement par la suite dans un ouvrage dont il ignorait encore la forme et l'importance. Puis, se voyant l'objet des médisances ou des calomnies des Encyclopédistes qui l'accusaient, en particulier, de misanthropie, se retrouvant en position d'accusé, étant «trahi» par ses amis, étant convaincu de son devoir de dire la vérité, se considérant victime de l'incompréhension et de la persécution, étant persuadé de la réalité d'un complot tramé contre lui, il choisit de se justifier auprès de M. de Malesherbes qui était «chargé de la Librairie», c'est-à-dire était responsable de la censure royale sur les imprimés, s'était fait un de ses protecteurs et amis les plus dévoués, était un interlocuteur idéal qui ne s'offusquerait pas de ses excès de conduite. Il écrivit donc, les 4, 12, 26 et 28 janvier 1762, «*sans brouillon, rapidement, à traits de plume*», «*Quatre lettres à M. le président Malesherbes contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite*» dont il indiqua lui-même, au «*Livre onzième*» de ses «*Confessions*», qu'elles «*sont en quelque façon le sommaire de ce qu'il expose*» (II, 360). Là-dessus, en 1764, Voltaire publia anonymement une brochure intitulée «*Le sentiment des citoyens*», où il reprochait à Rousseau d'avoir écrit «*Emile*» alors qu'il avait abandonné ses enfants («L'excès de l'orgueil et de l'envie a perdu Jean-Jacques, mon illustre philosophe. Ce monstre ose parler d'éducation ! lui qui n'a voulu éllever aucun de ses fils et qui les a mis tous aux Enfants-Trouvés») ; où il l'accusa encore d'être avare et misanthrope ; où il le traita de «sombre énergumène», d'«ennemi de la nature humaine» ; où il alla jusqu'à réclamer contre lui la peine capitale. Cette attaque contre sa vie privée piqua au vif Rousseau, l'incita à se remettre au travail à la fois pour justifier sa conduite, se défendre des calomnies de ses ennemis, éclairer le public sur sa personnalité, rectifier son regard sur lui, le convaincre que, au-delà des traverses d'une existence mouvementée, malgré des désordres et des paradoxes apparents, malgré ses erreurs, voire ses méfaits, il était fidèle à une unité essentielle, jamais vraiment corrompue, procédant de sa bonté originelle. Après les révélations de Voltaire dans «*Le sentiment des citoyens*», il ne put plus s'en tenir à un simple récit : «Je savais qu'on me peignait dans le public sous des traits si dissemblables aux miens et quelquefois si difformes que malgré le mal, dont je ne voulais rien taire, je ne pouvais que gagner encore à me montrer tel que j'étais.» (*"Les confessions"*, «*Dixième livre*»). Il estime que, grâce à lui, on aura pu voir «au moins une fois [...] un homme tel qu'il était au-dedans». Comme on le sait, cet effort de dévoilement échoua. À la fin de 1767, après les éprouvantes expériences de la lapidation de Môtiers, de l'expulsion de l'île Saint-Pierre, de l'Angleterre et de la querelle avec Hume, les terreurs de Trye, il acheva la première partie. Arrivé à la fin du «*Sixième livre*», il était résolu à s'en tenir là : «*Il faut m'arrêter ici. Le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avais à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.*» Paradoxe : le silence auquel il allait un jour se désespérer de se heurter, ce fut lui-même qui alors l'éleva entre lui et les autres. En automne 1769, à Monquin, ayant décidé de rompre ce silence volontaire, il reprit son manuscrit : «*Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume.*» Mais il le fit dans un état d'esprit qui était déjà celui de «*Rousseau, juge de Jean-Jacques*» : «*Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles, environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distract je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger.*» (*"Les confessions"*, I, 428). Comme il insistait sur des aveux pénibles, il choisit le titre, «*Les confessions*», qui n'apparaît pas en rapport direct avec l'autobiographie comme le seraient «*Mémoires*» ou «*Histoire de ma vie*». Il avait pu l'emprunter à saint Augustin, théologien et philosophe, père de l'Église latine du IV^e siècle, dont les «*Confessions*» relatent une errance spirituelle et une conversion à la vraie foi, avec une humilité qu'on

ne retrouve évidemment pas chez Rousseau. Il reste que, même si, dans sa déclaration liminaire du "Livre premier", il affirmait la nouveauté d'«une entreprise qui n'eut jamais d'exemple» (I, 21), une entreprise audacieuse et novatrice, ce modèle religieux se manifestait encore chez lui, puisque la «confession» est d'abord, après un examen de conscience, la reconnaissance et l'aveu de ses péchés devant un prêtre pour, dans la religion catholique, satisfaire au sacrement de pénitence, et obtenir l'absolution, d'où, toujours dans la déclaration liminaire du "Livre premier", l'indication de la soumission à Dieu : «Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge.» (I, 21). Mais, jouant aussi sur le sens élargi du mot, Rousseau, qui avait fait ses «confessions» à Mme de Luxembourg (II, 343), entendait aussi se confier à ses lecteurs, se livrer tout entier au jugement des humains en exposant, avec franchise, sa vie et ses actions.

D'autres prédecesseurs de Rousseau avaient été, au XVI^e siècle, l'Italien Girolamo Cardano, qui, dans "De vita propria" (1575-1576), avec autant de naïveté que lui, fit des aveux secrets, donna de menus détails très intimes et très bizarres ; et, surtout, Montaigne et ses "Essais" (1572-1592) où, sans ordre apparent, il traita de tous les sujets possibles (entre autres : médecine, livres, affaires domestiques, chevaux, maladie), en y mêlant des réflexions sur sa propre vie et sur l'être humain, le tout formant «un pêle-mêle où se confondent comme à plaisir les choses importantes et fuites, les côtés vite surannés et l'éternel». Mais, de ces deux prédecesseurs, Rousseau tint à se distinguer.

Dans le préambule du "manuscrit de Neuchâtel", une ébauche des "Confessions", alors que Montaigne avait présenté ses "Essais" comme «un livre de bonne foi», il le considéra comme un de «ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables ; il n'y a point d'homme qui n'en ait d'odieux. Montaigne se peint ressemblant mais de profil. Qui sait si quelque balafre à la joue ou un œil crevé du côté qu'il nous a caché, n'eût pas totalement changé sa physionomie.» Dans "Les confessions", Rousseau reprit quelque peu sa condamnation : «J'avais toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables ; tandis que je sentais, moi qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux.» (II, 285).

Dans le préambule du "manuscrit de Neuchâtel", il s'en prit aussi à Cardan : «Un homme plus vain que Montaigne mais plus sincère est Cardan. Malheureusement ce même Cardan est si fou qu'on ne peut tirer aucune instruction de ses rêveries. D'ailleurs qui voudrait aller pécher de si rares instructions dans dix tomes in folio d'extravagances?» En fait, il n'est pas sûr qu'il ait vraiment lu Cardan, mais seulement l'article très consistant que Bayle lui avait consacré dans son "Dictionnaire historique et critique", sur un ton qui ne lui était guère favorable puisqu'il concluait : «Pour moi, en lisant le livre que Cardan a composé de "Vita propria", j'y ai plus trouvé le caractère d'un homme superstitieux, que celui d'un esprit fort.»

Rousseau reprocha à ses prédecesseurs autobiographes d'avoir fait du roman ; pour lui, ils étaient coupables d'avoir davantage imaginé que relaté, et d'avoir contrevenu, par souci de littérature, à l'exigence de vérité : «Je ne connais jusqu'ici nul autre homme qui ait osé faire ce que je me propose. Des histoires, des vies, des portraits, des caractères ! Qu'est-ce que tout cela ? Des romans ingénieux bâtis sur quelques actes extérieurs, sur quelques discours qui s'y rapportent, sur de subtiles conjectures où l'Auteur cherche bien plus à briller lui-même qu'à trouver la vérité. On saisit les traits saillants d'un caractère, on les lie par des traits d'invention, et pourvu que le tout fasse une physionomie, n'importe qu'elle ressemble !».

Pour sa part, mettant en épigraphie les mots «Intus et in cute» (c'est-à-dire «intérieurement et sous la peau») et annonçant ainsi son souci de profondeur, Rousseau fit des "Confessions" la première grande œuvre autobiographique de la littérature française et la première autobiographie moderne car il fut le premier à oser livrer des confidences infamantes ou simplement décrire des moments nuls, à tisser une trame confuse où se superposent des «moi» différents.

Comme, en janvier 1766, Rousseau avait été contraint de s'exiler en Angleterre, ce fut alors qu'il était l'invité de Richard Davenport, dans sa propriété de "Wootton Hall" dans le Staffordshire, qu'il y

goûtait une période de calme, qu'en mars il reprit son travail, parvenant à terminer, au brouillon, la rédaction des six "Livres" qui retracent les événements de sa vie depuis sa naissance (1712) jusqu'à ses débuts à Paris (1742). Privé de documents précis, il s'était appuyé sur des souvenirs, mais était trahi par sa mémoire. Il se dit aussi «*trop pressé pour pouvoir tout dire*» (II, 28). Il dut une nouvelle fois interrompre sa tâche, car il s'était brouillé avec Hume, et quitta l'Angleterre en mai 1767.

Cela constitua ce qu'on a appelé le "*manuscrit de Neuchâtel*", parce qu'il est actuellement conservé à la Bibliothèque de Neuchâtel. Il comportait un préambule très développé (que Rousseau n'a pas conservé ensuite). Il le confia à son ami Du Peyrou en 1767, pour une publication posthume.

Il avait d'abord voulu s'en tenir à cette "*Première partie*", comme on le constate à la fin du "*Livre sixième*" où l'on trouve une véritable conclusion : «*Telles ont été les erreurs et les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content [...] Mais il faut m'arrêter ici [...] je me tais.*» (I, 422).

"*Le livre septième*" commence par : «*Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume.*» (I, 425). En effet, la "*Deuxième partie*" fut rédigée en 1769-1770, beaucoup plus rapidement, et à une époque où, désormais brouillé avec presque tous ses amis, se croyant encore plus entouré d'espions, étant encore plus méfiant, hypersensible, ayant «*le cœur serré de détresse*» (I, 428), Rousseau voulut alors raconter «*des malheurs inouïs*» (I, 426), faire des révélations inédites tant sur tels de ses prétendus «amis» que sur lui-même. De plus, du fait des publications conjuguées de "*Du contrat social*" et d'"*Émile*", les attaques contre lui, en particulier par les autorités religieuses et civiles, s'étaient multipliées. Il reprit alors les documents qu'il avait réunis les années précédentes, les tria, les classa, en étant persuadé que les manuscrits risquaient de lui être ravis par le clan des «philosophes» qui, à juste titre, s'inquiétait.

Il travailla d'abord au château de Trye, chez le prince de Conti, où, ayant retrouvé une certaine paix intérieure, il rédigea une nouvelle introduction, corrigea certaines pages, en écrivit quelques autres. Puis à Monquin, installé dans la ferme isolée de Maubec, il composa les "*Livres septième, huitième et neuvième*" pour lesquels il dut réveiller le souvenir désagréable de la brouille avec Mme d'Épinay et les «philosophes» ; il put alors se servir de lettres qu'il a d'ailleurs souvent citées, même s'il prétendit n'avoir pu progresser «*qu'en tâtonnant*» (II, 324). Enfin, en 1770, à Paris, où l'émulation intellectuelle qui y régnait lui fut salutaire, étant plus que jamais décidé à se défendre contre les coteries dont il se sentait le constant objet, il rédigea les "*Livres dixième, onzième et douzième*", où il s'efforça d'éclairer les incidents qui l'avaient brouillé avec les Encyclopédistes.

L'œuvre prit sa forme définitive à la fin de 1770 où il s'employa à assurer les liaisons et les transitions indispensables.

Ainsi, loin d'avoir été un travail rapide et constant, la rédaction des "*Confessions*" a été bien souvent interrompue, puis reprise, selon l'humeur de Rousseau et le répit que voulaient bien lui accorder ses persécuteurs réels ou imaginaires. Cependant, du fait de sa forte personnalité, cela ne nuit pas à l'intelligence du texte.

Intérêt de l'action

Dans la présentation des "*Confessions*" (I, 20) et dans la déclaration liminaire du "*Livre premier*" (I, 21), le deuxième texte étant d'ailleurs quelque peu redondant, Rousseau, à coups d'affirmations péremptoires où l'apologie personnelle prend d'emblée le pas sur la confidence, déclara d'emblée que son autobiographie est «*un ouvrage unique*», exceptionnel parce qu'il est lui-même exceptionnel : «*Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité*» (I, 20) - «*Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de sa nature ; et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.*» (I, 21).

Il affirma sa volonté bien ambitieuse et bien peu réaliste de «tout dire», de se consacrer à une peinture fidèle et sincère de lui-même, dans une exigence d'authenticité, de vérité («*Je dois, je veux être vrai.*» [I, 407]), d'une recherche de soi jamais accomplie ; de son désir de l'aveu de ses fautes en vue d'une disculpation, d'une libération de sa conscience dans des plaidoyers, d'une justification. Pour atteindre cet but, comble de l'honnêteté de l'autobiographe, il envisagea une écriture objective suivant un parcours chronologique, fondé sur une rétrospection fidèle, sans autre mention que celle des faits et de leurs ressorts psychologiques, ce qui lui fit, à la fin du "Livre onzième", après avoir raconté avec précision sa fuite hors de France, indiquer : «*Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu, dans le récit que je viens de faire, sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paraissent pas fort lumineuses, quand on tient une fois le fil de la trame, elle peuvent jeter du jour sur la marche, et par exemple, sans donner la première idée du problème que je vais proposer, elles aident beaucoup à le résoudre.*» (II, 387), et souligner «*l'importance des moindres détails dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.*» (II, 387).

Mais il se rendit compte du défi qu'offrait cette entreprise. Il l'exprima en particulier au moment de raconter le jour où "Le devin du village" fut représenté à Fontainebleau, devant le roi et la Cour : «*Me voici dans un de ces moments critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louange ni blâme.*» (II, 83). Ailleurs, son émotion au souvenir de «milord Keith», lui fit écrire : «*La mémoire en est si triste, et me vient si confusément, qu'il ne m'est pas possible de mettre aucun ordre dans mes récits : je serai forcé désormais de les arranger au hasard et comme ils se présenteront.*» (II, 402-403). Il constata encore : «*Plus j'avance dans mes récits, moins j'y puis mettre d'ordre et de suite. L'agitation du reste de ma vie n'a pas laissé aux événements le temps de s'arranger dans ma tête. Ils ont été trop nombreux, trop mêlés, trop désagréables, pour pouvoir être narrés sans confusion.*» (II, 436). Au sujet aussi de son expulsion du Val-de-Travers, son «souvenir est si confus» qu'il lui «est impossible de mettre aucun ordre, aucune liaison dans les idées qui lui en reviennent, et il ne les peut rendre qu'éparses et isolées. comme elles se présentent à son esprit» (II, 443-444).

En fait, Rousseau n'a pas tout dit, n'a pas pu «tout dire». Si, chez lui, la conscience de soi s'établit sans interruption, la mémoire, elle, fut discontinue, ne fut pas égale pour toutes les périodes de la vie, fut même parfois défaillante. On a pu relever des lacunes dans la continuité de ses souvenirs. Il reconnut : «*Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire*» (I, 21-22). Or avouer ces vides et les combler par de vagues récits l'exposa à l'accusation de mensonge, accusation au-devant de laquelle il alla, et qu'il annula en accordant une confiance quasi absolue à sa mémoire, en considérant qu'elle était un filtre infaillible ; en prétendant que ce qui était perdu, c'est ce qui n'avait pas laissé une empreinte vive dans la sensibilité, et ne méritait donc pas d'intérêt. D'autre part, il opéra un choix dans ses souvenirs, reconstruisant ainsi la réalité, à la fois pour composer l'image qu'il voulut donner de lui-même, et pour retenir l'attention du lecteur.

Mais son cas est celui de tout autobiographe. Étant donné que toute expérience vécue est transformée par le récit qu'on en fait, qui, même s'il est sincère, ne peut qu'être partial et subjectif ; qu'écrire sur soi, c'est toujours ordonner le chaos d'histoires la plupart du temps sans signification ni envergure, qui ne laissent donc que le goût amer de l'inachevé et de la contingence ; que c'est vouloir organiser une trame confuse où se superposent des «moi» différents ; que c'est tenter d'échafauder un mythe personnel capable de conjurer cette immanence ; que la nécessaire simplification du récit produit un sens ; que la formalisation du souvenir crée des épisodes, une intrigue, là où il n'y avait qu'un enchevêtement de faits ; en conséquence, tout auteur d'autobiographie ne peut guère manquer de faire du récit de sa vie un roman (on constate d'ailleurs, inversement que les romans, surtout les premiers d'un auteur, sont souvent autobiographiques).

C'est au point qu'on peut donc analyser "Les confessions" comme on le ferait d'un roman, en considérant d'abord qu'elles réunissent plusieurs types de romans :

-un roman d'apprentissage, Rousseau ayant bien suivi sa formation, son développement personnel, son éducation, son adaptation à différentes sociétés, son évolution sans, cependant, qu'on puisse dire qu'il ait atteint l'idéal de l'homme accompli à travers la conception de la vie qu'il s'est forgée progressivement ;

-un roman picaresque, Rousseau, qui se lança très tôt sur les routes, étant quelque peu un «picaro», c'est-à-dire un jeune ambitieux se formant au contact du monde, et se transformant dans le temps en développant des qualités personnelles à l'occasion d'une série d'expériences ;

-un roman d'analyse psychologique, Rousseau ne cessant de s'étudier, de définir sa caractérisation intérieure, ses états d'âme, ses sentiments, ses passions, les motivations de ses actions naissant et se développant à partir de circonstances ;

-un roman de mœurs, Rousseau ayant décrit différents milieux, ayant abordé différents problèmes sociaux, s'étant tantôt attaché à mettre au premier plan les aspects anecdotiques, pittoresques, des situations, ayant tantôt dénoncé l'ordre social et ses normes, ses usages et ses contraintes, sinon ses violences.

D'autre part, étant donné que, pour évoquer le début de son existence, Rousseau fut privé de documents précis, qu'il était vieilli, que sa mémoire le trahissait, il faut admettre qu'il dut en partie revivre le passé à la manière d'un romancier.

Et ce romancier se présenta lui-même en personnage de roman, en être «*singulier*», «*unique*» par ses passions et ses malheurs, victime de son «*guignon*», de sa mauvaise chance persistante, de la «*fatalité*» qui l'empêcha de s'épanouir et l'arracha à ses «*dispositions*» réelles et à l'existence espérée ; allaient revenir, de façon récurrente, ces expressions : «*Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi.*» (I, 76) - «*la fatalité de ma destinée*» (I, 78) - «*une fatalité qui me poursuivait*» (II, 29) - «*l'aveugle fatalité qui m'entraînait à ma perte !*» (II, 296) - «*cette inouïe fatalité qui tournait à mon préjudice*» (II, 372) ; il lui semble que ses «*proches conspiraient avec [son] étoile pour [le] livrer au destin qui [l']attendait.*» (I, 95), «*étoile*» qui est bien sa «*maussade étoile qui ne [l']appelait point à une heureuse vie*» (I, 212), sa «*mauvaise étoile*» qui, en 1756, «*fut la plus forte*» (II, 159) ; il se plaint de ce que «*le sort [l']a toujours mis en même temps trop haut et trop bas*» (II, 446). Le sentiment de cette fatalité a une portée dramatique et une fonction narrative, Rousseau se présentant comme le héros de situations tragiques, ménageant pour elles des effets de retardement narratif par des élans lyriques ou des coups de théâtre.

Ce fut en romancier que Rousseau, contemplant l'histoire de sa vie avec le recul du temps, fut animé d'un désir de cohérence, eut le souci légitime de deviner une permanence, voire une histoire obéissant à une logique propre, alliant nécessité (il choisit des épisodes singuliers, les recomposa, montra en quoi ils sont particulièrement significatifs) et plaisir (il retrouva la vivacité d'émotions passées, les mit en valeur, s'efforça de les transmettre au lecteur), une histoire au terme de laquelle quelqu'un se serait construit et affirmé.

Ce fut encore en romancier que Rousseau tint à ce que «*Les confessions*» aient une organisation concertée, une architecture équilibrée, une orchestration magistrale ; à ce que soit préservée une continuité sans ruptures.

* * *

Rousseau divisa ce texte de plus de neuf cents pages en deux parties qu'il désigna bien (dans une note [I, 34], il parle de sa «*première partie*» - en II, 59, il signale : «*J'ai dit, dans ma première partie...*»), et, entre lesquelles, il voulut une nette distinction. Ainsi, il annonce, au début de la seconde partie : «*Quel tableau différent j'aurais bientôt à développer ! Le sort, qui durant trente ans favorisa mes penchants, les contraria durant les trente autres, et, de cette opposition continue entre ma situation et mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouïs, et toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.*» (I, 425-426). D'une partie à l'autre, le tempo du récit est très variable, car deux durées sont à envisager : celle des événements narrés (nombre d'années) et celle du récit (nombre de pages).

La ‘Première partie’, qui mène le lecteur du temps de la petite enfance, d'où, dit Rousseau, date «*sans interruption la conscience de moi-même*» (I, 25) jusqu'à son départ pour Paris en 1742, comprend six “Livres” où le nombre de pages par livre est régulier (en moyenne, soixante-six pages). Mais, si le ‘*Premier livre*’ retrace les seize premières années, celles de l'enfance et de l'adolescence, les “Livres” suivants recouvrent des périodes beaucoup plus courtes, parfois une année, parfois quelques mois.

Cette partie ayant été rédigée dans une période de calme, Rousseau se livra au plaisir de :

-Retracer une jeunesse insouciante et heureuse, tout en faisant, non sans créer une tension dramatique, des confidences étonnantes, des aveux gênants (la fessée [I, 35-36], le vol du ruban et la calomnie de Marion [I, 139-143]).

- Restituer les visages qui s'étaient effacés, les voix qui s'étaient tues, dans un long catalogue de descriptions de personnages disparus, qu'il ressuscita par la magie du souvenir et de ses corollaires : l'analyse morale et l'analyse philosophique. Il traça des portraits romanesques (en particulier celui de Mme de Warens dont la rencontre est un de ces épisodes qui sont marqués d'un sceau particulier, comme ayant décidé de toute une vie).

- Recueillir des souvenirs qui charment par leur fraîcheur et leur vie, souvent des bagatelles, des minuties oiseuses retenues pour leur valeur mémorative, leur charge affective, les choses n'ayant pas de valeur en elles-mêmes mais parce qu'elles appartiennent à un passé révolu ; il indiqua : «*Les moindres faits de ce temps-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce temps-là.*» (I, 45) ; il demanda qu'on les lui laissât «*conter le plus longuement qu'il [lui] sera possible, pour prolonger [son] plaisir*» (I, 46).

- Brosser de charmants tableaux d'une nature pittoresque, discrètement et sincèrement évoquée, souvent avec poésie ; ce sont surtout des paysages champêtres, «*les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais*» (I, 368), des récits de voyages à pied.

- Prolonger, dans des récits bien enlevés, des moments privilégiés, des moments de bonheur ou de succès :

- Se livrer à de nombreuses digressions.

Cette partie, où Rousseau, abandonnant l'austérité glacée du premier texte de présentation et de la déclaration liminaire du ‘*Livre premier*’, se tourna avec mélancolie vers l'âge d'or de sa jeunesse, et, sa mémoire brouillant les dates, lui faisant prolonger les moments heureux et bannir certains autres, son imagination artistique et son goût du romanesque embellissant tout, céda au plaisir de raconter, a donc une tonalité enjouée, un style vif. Elle est le versant lumineux des “*Confessions*”. Aussi presque tous les lecteurs ont-ils marqué leur préférence pour elle.

La ‘Deuxième partie’ (exception faite du livre VII qui appartient encore à la première par la gaieté du ton) a été écrite beaucoup plus rapidement, en quelques mois seulement, dans l'inquiétude, à une époque où Rousseau était malade, méfiant, soupçonneux, hypersensible, en proie à l'égarement d'un esprit orgueilleux et angoissé qui se manifesta surtout à partir de la trentaine, brouillé avec presque tous ses amis, terriblement marqué par une hostilité qui l'épuisait d'autant plus qu'elle attisait une certaine inclination au délire de la persécution (qui n'était pas entièrement imaginaire). Il donne le détail fastidieux de la brouille confuse et interminable avec Mme d'Épinay et avec les philosophes ; du «*complot*» abracadabrant qui, son esprit angoissé en ayant rassemblé les indices, aurait été ourdi sournoisement autour de lui pour le déconsidérer et le perdre ; de ses luttes ; de ses terreurs ; de ses égarements qui le conduisaient jusqu'aux confins de la démence.

Cette seconde partie, où l'équilibre du nombre de pages par “livre” est rompu (il va de soixante à cent pages), où le ton devint plus âpre, pathétique pour retracer les avanies subies de 1740 à 1765 se révèle de plus en plus pauvre en instants exceptionnellement heureux (comme celui de la soirée à Eaubonne avec Mme d'Houdetot qui est évoquée avec lyrisme), et la part du romanesque s'y amenuise progressivement, même si on lit les récits célèbres des aventures vénitiennes, des amours avec Sophie d'Houdetot, de la genèse de “*La nouvelle Héloïse*”. Le récit, étant plus tourmenté, est d'un art moins achevé, mais vaut par son pathétique, par la profondeur des analyses, par le démon logique qui fait tout converger vers l'idée fixe. On n'y constate la présence que de deux digressions, que Rousseau consacra encore à son caractère.

Déformant les faits qu'il relatait, les commentant, les interprétant à la lumière des drames qu'ils avaient provoqués, il leur donna une signification rétrospective. Il tenta de se justifier face aux critiques dont il était l'objet, voulut à tout prix se disculper et noircir ses adversaires. Il se défendit : «*Le défiant J.-J. n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.*» (I, 445). Il aboutit à une apologie de plus en plus appuyée car, après s'être dressé contre la société, tenue pour responsable du mal et de la dénaturation de l'être humain, il se retrouvait en position d'accusé, et, par là même, dans l'obligation de se justifier. Ce fut donc surtout pour cette partie qu'on l'accusa d'hypocrisie ou de mensonge. De fait, dans le récit de ses démêlés avec Mme d'Épinay et ses amis, les érudits relevèrent bien des erreurs.

La tonalité des "Confessions" n'avait donc cessé de s'assombrir au fil des "Livres", et l'œuvre s'interrompt dans un silence sinistre, lourd de menaces.

* * *

Romancier, Rousseau usa des procédés des romanciers. D'ailleurs, dans le préambule du "manuscrit de Neuchâtel", ayant pressenti la valeur littéraire et psychologique de «détails puérils», il signala «*la force qu'ont souvent les moindres faits de l'enfance*», et annonça «*J'ai donc et dans le nombre des faits et dans leur espèce tout ce qu'il faut pour rendre mes narrations intéressantes*». Il avait compris qu'avec une pure objectivité il pouvait ennuyer le lecteur.

Aussi eut-il le souci de le maintenir en haleine, et voulut-il donc se montrer un habile conteur.

Dans "Les confessions", avec un véritable art, en usant de diverses techniques pour éviter la monotonie, il présenta un protagoniste et des personnages secondaires dont il mit en valeur les portraits ; il déploya une belle vivacité narrative dans des récits réalistes d'événements marquants ou insignifiants ; il construisit des scènes, dramatisa des épisodes ; il se dit prêt à raconter «*toutes les petites anecdotes*» de son enfance qui le «*font encore tressaillir d'aise*», qui seraient «*cinq ou six surtout*» dont il ne garde qu'*«une seule, pourvu qu'on [le] laisse conter le plus longuement qu'il [lui] sera possible»* (I, 45, 46) ; il déroula de vives descriptions, des tableaux exquis. En un mot, il montra bien qu'il avait voulu composer un récit alerte, attrayant, sinon passionnant, en accueillant même le romanesque avec une certaine complaisance. On le remarque en particulier à ces différentes occasions :

- Les trois aveux

- La fessée qui n'est désignée que comme «*la punition des enfants*», qui n'est pas décrite car intervient aussitôt la mention de l'émotion ressentie «*après l'exécution*» et le fait énigmatique qui «*est que ce châtiment [l']affectionna davantage encore à celle qui [le lui] avait imposé*» (I, 35).

- Le vol de la pomme qui est ainsi annoncé : «*Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout à la fois est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher*» ; souvenir sur lequel Rousseau s'étend longuement pour finalement abandonner plaisamment : «*La plume me tombe des mains*» (I, 64, 65).

- Le vol d'un «*petit ruban couleur de rose et argent*» (I, 139), qui l'amena à mentir effrontément en accusant du délit la jeune et innocente cuisinière Marion, qu'il «*charge effrontément*», et qui, «*victime de sa calomnie*», en pleura beaucoup (I, 140). Il faut se rendre compte que, s'il avait volé ce ruban à mademoiselle de Pontal, et s'il accusa Marion de ce vol dont il s'était rendu coupable, ce n'était pas par envie ni par haine (celle que mademoiselle Pontal lui inspirait sans doute), mais paradoxalement par amour : ce pourrait être en effet pour l'offrir à Marion, qu'il aimait. Ne lit-on pas : «*Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi dans ce cruel moment ; et lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bizarre, mais il est vrai, que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle était présente à ma pensée, je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulais faire et de m'avoir donné le ruban parce que mon intention était de lui donner. Quand je la vis paraître ensuite, mon cœur fut déchiré, mais la présence de tant de monde fut plus forte que mon repentir. Je craignais peu la punition, je ne craignais que la honte ; mais je la craignais plus que la*

mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurais voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta sur tout, la honte seule fit mon impudence ; et plus je devenais criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendait intrépide. Je ne voyais que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi présent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble universel m'ôtait tout autre sentiment. Si l'on m'eût laissé revenir à moi-même j'aurais infailliblement tout déclaré.»

Il faut remarquer que ces aveux furent organisés d'une façon significative. En effet, Rousseau ne consent à les faire qu'après avoir créé une tension dramatique destinée à évoquer la persistance de ses remords ; puis il s'emploie d'abord à souligner l'énormité de la faute dans des termes parfois hyperboliques qui ne manquent pas de paraître excessifs au lecteur le plus amical ; il prétend ensuite expliquer les circonstances de chacune de ces fautes, et commenter longuement les faits en opposant aux lois écrites, qui souvent poussent aux vices, la droiture d'un comportement toujours trahi par ses gestes. Ainsi, ces aveux sont des éléments de la stratégie de l'autobiographe, en tant que gages de sa sincérité, car, en quelque sorte, il proclame : «Si j'ose dire de telles horreurs qui me ridiculisent, penses-tu, lecteur, que je te cacherais autre chose, nécessairement moins terrible?»

- La première rencontre avec Mme de Warens où il joue entre l'attente d'*«une vieille dévote bien rechignée»* et la découverte d'*«un visage pétri de grâces, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse»* (I, 86).
- La belle rencontre de deux cavalières pour une journée qui se passa *«à folâtrer avec la plus grande liberté»* (I, 215-220).
- La «*nuit délicieuse*» passée à la belle étoile près de Lyon, au bord de la Saône (I, 265-266), où il connut un bonheur intense en sentant une plénitude due à l'harmonie entre l'intérieurité du moi et l'extériorité du monde.
- Parlant du moment où Mme de Warens décida de le *«traiter en homme»* (I, 303), et de faire de lui son amant comme elle l'avait déjà fait de son intendant, Claude Anet, il indique : *«J'ai promis des bizarries dans l'histoire de mon attachement pour elle ; en voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendait pas.»* (I, 307) ; et il révèle alors que cela n'altéra point ses sentiments pour elle.
- Le séjour aux Charmettes qu'il prit un grand plaisir à habilement évoquer, l'attaque préludant à un développement : *«Ici commence le court bonheur de ma vie : Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux, je voyais Maman et j'étais heureux, je la quittais et j'étais heureux»* (I, 351-353).
- La longue évocation des circonstances de la proposition de Mme de Warens d'un ménage à trois, qui est faite sans que sa teneur même en soit indiquée, le soin étant laissé au lecteur de la deviner ! (I, 303-313).
- L'imagination, alors qu'il a été ému par les chanteuses des «scuole» de Venise, que ces petites filles étaient des «anges de beauté» ; le fait qu'il sentit, quand il devait les rencontrer, *«un frémissement d'amour qu'il n'avait jamais éprouvé»* ; la scène véritablement théâtrale de leur présentation où la déception est restituée en créant la surprise par la brutalité des révélations : *«"Venez, Sophie"... Elle était horrible. "Venez, Cattina"... Elle était borgne. "Venez, Bettina"... La petite vérole l'avait défigurée. Presque pas une n'était sans quelque notable défaut.»* (I, 481-482).
- La notation, alors qu'il parle d'une «*aimable fille*» de Venise : *«À propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient»* ; puis la question qu'il souffle au lecteur : *«N'avez-vous rien, pourrait-on me dire, à confesser sur cet article?»* ; enfin, cet aveu et cette annonce : *«Oui, j'ai quelque chose à dire en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.»* (I, 483), avant de parler de la Padoana (I, 485) puis de Zulietta qui l'enchanta jusqu'à ce qu'il ait constaté *«qu'elle avait un téton borgne»* ! (I, 486-491).

- Le récit de la représentation du "Devin du village" et de la soirée qui suivit (II, 83-89).
- L'évocation pleine de vivacité du «joug» que lui imposerait la pension royale : «*Adieu la vérité, la liberté, le courage.*» (II, 87).
- La peinture réaliste et attendrie du séjour à l'Hermitage (II, 120-121).
- Les péripéties de la fuite hors de France (II, 376-387).

Rousseau joua avec les temps, entre ceux du récit, entre le temps du récit et celui de la narration. Si, par une habileté narrative, il manifesta plusieurs fois son refus, alors qu'il racontait tel événement, de parler d'autres événements survenus plus tard (on lit à la fin du "Livre premier", : «*N'anticipons pas sur les misères de ma vie ; je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.*» [I, 79] ; au "Livre neuvième" : «*N'enjambons point sur l'avenir*» [II, 125] ; au "Livre onzième" : «*N'anticipons point de si loin sur les malheurs : combien j'en ai à narrer avant celui-là !*» [II, 334]), il se permit, en fait, de nombreuses prolepses, des allusions à des événements ultérieurs qui, d'ailleurs, ne sont pas toujours expliqués et, de ce fait, étonnent le lecteur car il n'en a pas connaissance :

- Évoquant la naissance chez lui de la sensualité à la suite de la fessée, il jette un regard sur «*le reste de [sa] vie*» (I, 37), constatant sa timidité («*J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et à me taire auprès des personnes que j'aimais le plus.*») et son insuffisance sexuelle («*J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination.*») (I, 39).
- Dans le récit de l'enfance, est raconté le vol de «*sept livres dix sols*» commis par mégarde quinze ans auparavant, soit en 1750 (I, 71-72).
- Alors qu'il est encore dans le récit de son enfance, il indique que, du fait de son «*humour pudique*», ce ne fut pas avant d'avoir «*plus de trente ans*», qu'il jeta «*les yeux sur aucun de ces livres dangereux*» qu'on peut ne lire «*que d'une main*» (I, 74).
- Au moment où il trouva la porte de Genève fermée, il se sentit déjà condamné : «*Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi.*» (I, 76).
- Enfant, il avait une épée dont il dit qu'il l'a «*portée jusqu'à Turin où le besoin lui fit s'en défaire*» (I, 77).
- Au moment de sa rencontre avec Mme de Warens, il porta un regard d'ensemble sur elle, et alla jusqu'à annoncer qu'elle était «*morte bonne catholique*» (I, 90).
- Quand il dit avoir manqué ses retrouvailles avec son père, il commente : «*Il semblait que mes proches conspirassent avec mon étoile pour me livrer au destin qui m'attendait.*» (I, 95).
- Il se livre à une digression sur le refus de montrer «*un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme*» (I, 97) qui le conduit :
 - d'une part, à parler du testament, en 1763, de «*Mylord Maréchal*», une personne alors inconnue du lecteur (I, 97) ;
 - d'autre part, à envisager une «*suite de l'"Émile"*» (I, 97-98), ouvrage dont il n'a pas encore été question.
- Il évoque un projet de voyage, un «*tour de l'Italie*», qui n'allait être fait que «*par écrit*», avec Diderot et Grimm (I, 101).
- Sa mésaventure de Turin allait le mettre «*pour l'avenir à couvert des entreprises des chevaliers de la manchette*» (I, 115), les homosexuels.
- Quand il raconte qu'il fut de nouveau accueilli par Mme de Warens, on lit : «*Je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'était destinée, à peu près comme Saint-Preux vit remiser sa chaise chez Mme de Wolmar*» (I, 168), ce qui se passe dans le roman qu'il allait écrire : «*La nouvelle Héloïse*» (c'est une allusion à la lettre 6 de IV), dont il allait parler plus loin, dont il suppose que le lecteur ne peut que le connaître, auquel il fait encore d'autres allusions :

- Quand il raconte que, avec deux amis, il avait partagé les faveurs d'*«une petite fille qui ne laissait pas d'être à tout le monde»*, il avoue qu'il sortit de chez elle aussi *«honteux que Saint-Preux sortit de la maison où on l'avait enivré.»* (II, 50).
- Quand il raconte qu'il avait fait, en 1754, une promenade de sept jours en bateau autour du lac de Genève, il indique qu'il en *«garda le vif souvenir de sites [...] dont il fit la description, quelques années après, dans "La nouvelle Héloïse"»* (II, page 107).
- Il évoque la comédie qu'il allait faire plus tard et qui fut représentée en 1752 : *“Narcisse ou L'Amant de lui-même”* (I, 192).
- À la fin du *"Livre troisième"*, il annonce que, dans le livre suivant, il allait rapporter *«les plus grandes extravagances de [sa] vie»* (I, 207).
- Alors qu'il indique la générosité du cabaretier de Moudon, il regrette de n'avoir pas pu le remercier quand, *«quinze ans après»*, il revint à Lausanne (I, 232).
- Dans son récit du *«charivari»* subi à Lausanne, se dédoublant en s'adressant à lui-même, il prend sa revanche en mentionnant le triomphe musical qu'il allait connaître plus tard (en 1752) à Paris, avec son opéra *“Le devin du village”* (II, 71) : *«Tu n'espérais guère qu'un jour devant le roi de France et toute sa Cour tes sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement, et que, dans toutes les loges autour de toi, les plus aimables femmes se diraient à demi-voix : Quels sons charmants ! Quelle musique enchanteresse ! Tous ces chants-là vont au cœur!»* (I, 236).
- Racontant qu'il se rendait à *«Vevay»*, il note qu'il allait y *«établir les héros de son roman»* (I, 241) c'est-à-dire *“La nouvelle Héloïse”*.
- Parlant de son succès devant le sénat de Berne en 1731, il constate : *«Voilà la seule fois de ma vie que j'ai parlé en public et devant un souverain, et la seule fois aussi peut-être que j'ai parlé hardiment et bien.»* Puis il évoque sa maladresse quand, en 1764, il fut mal à l'aise à *«Yverdun»*. Enfin, il porte ce jugement général : *«Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé.»* (I, 245-246).
- Son récit de sa rencontre avec le pauvre paysan méfiant lui permet d'indiquer : *«Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs.»* (I, 258).
- Parlant d'un passage à Lyon, en 1730, il s'en rappelle un autre où il y connut des mésaventures d'ordre sexuel (I, 260-262).
- Alors que le récit concerne l'année 1730, il évoque *«les excursions»* qu'il allait faire à Motiers, de 1763 à 1765 (I, 270).
- Il se dit que, s'il était allé herboriser avec Claude Anet, il serait *«peut-être aujourd'hui un grand botaniste»* (I, 284).
- Critiquant la *«folie»* de son intérêt pour la politique, et de sa *«partialité pour la France»*, qui était née en 1732, il avoue : *«Elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison que lorsque j'ai fait dans la suite, à Paris, l'antidespote et le fier républicain, je sentais en dépit de moi-même une préférence secrète pour cette même nation que je trouvais servile et pour ce gouvernement que j'affectais de fronder.»* (I, 287).
- Quand il raconte que Mme de Warens lui fit voir de la pervenche aux Charmettes, il mentionne une découverte qu'il en fit *«en 1764, étant à Cressier avec [son] ami du Peyrou»* (I, 353).
- Alors qu'il décrit la relation qui s'était établie entre Mme de Warens, Claude Anet et lui, il se lance dans une longue digression sur *«le désœuvrement»*, dans laquelle il évoque *«les lacets»* qu'il allait faire à Motiers chez ses *«voisines»* (I, 315-317).
- Parlant d'amitiés qui se nouèrent et qui se prolongèrent, il peut annoncer : *«Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente.»* (I, 331).
- Alors qu'il décrit sa vie aux Charmettes, il évoque ses *“Lettres de la montagne”* (I, 376) qu'il n'allait écrire qu'en 1763-1764.
- Il indique qu'à son retour de Montpellier, il *«touchait au moment funeste qui devait traîner à sa suite la longue chaîne de [ses] malheurs»* (I, 405).
- Au début de la seconde partie, il annonce : *«Le sort, qui durant trente ans, favorisa mes penchants, les contraria durant les trente autres.»* (I, 425).

- S'il avait pu écrire que Duclos fut «*le seul ami vrai*» qu'il ait eu «*parmi les gens de lettres*», il doit, dans une note, signaler qu'il l'a «*cru si longtemps et si parfaitement que c'est à lui que, depuis [son] retour à Paris, il a confié le manuscrit de [ses] confessions.*» (I, 445).
- Alors qu'il dit envisager de donner «*un supplément*» à «*cet ouvrage*», il indique, dans une note : «*J'ai renoncé à mon projet.*» (II, 7).
- Rencontrant Mme d'Épinay, il annonce que son «*nom reviendra souvent dans ces mémoires*» (II, 36).
- Rencontrant Mme d'Houdetot, il indique son ignorance du malheur qu'elle allait lui faire connaître : «*J'étais bien éloigné de prévoir que cette jeune personne ferait un jour le destin de ma vie, et m'entraînerait, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.*» (II, 38).
- Au début du "Livre huitième", il annonce de nouveau que «*commence, dans sa première origine, la longue chaîne de [ses] malheurs*». (II, 42).
- Au moment de la rencontre avec Grimm, il écrit : «*Ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.*» (II, 43).
- Il révèle : «*La suite de ces Mémoires développera cette odieuse trame*», celle ourdie par des gens qui se prétendaient ses amis, mais n'alliaient chercher qu'à lui nuire (II, 62).
- Alors qu'il parle de M. de Francueil avec sympathie, il signale, dans une note, que, depuis, il fait partie du «*complot*» (II, 63).
- Alors qu'il n'en avait pas parlé auparavant, il fait cette brusque mention : «*'Le devin du village' acheva de me mettre à la mode*» (II, 71). Et ce n'est qu'ensuite qu'il détaille les circonstances de la composition de cette œuvre, de ses répétitions ; qu'il décrit les représentations et leurs conséquences (II, 79-91).
- Dans une note, il mentionne qu'*«une petite mais mémorable aventure*» qu'il eut avec Grimm aurait pu lui faire prévoir «*le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès*» (II, 76).
- Il compare le revenu que lui avait fourni "Le devin du village" à celui qu'allait lui apporter "Émile" (II, 96).
- Dans une note, il indique qu'en 1748 il n'avait «*encore aucun soupçon du grand complot de Diderot et de Grimm*» (II, 100).
- Ayant fait, en 1754, une promenade de sept jours en bateau autour du lac de Genève, il en «*garda le vif souvenir de sites*» dont, révèle-t-il, il allait faire «*la description, quelques années après, dans "La Nouvelle Héloïse"*» (II, page 107).
- Il nous fait savoir que, en 1754, il noua à Genève des liaisons avec plusieurs personnes qui allaient par la suite «*lui tourner le dos*» (II, 107).
- Il constate : «*Dans l'orage qui m'a submergé [qui allait le submerger], mes livres ont servi de prétexte, mais c'était à ma personne qu'on en voulait*» (II, 125).
- Alors qu'il est en train de raconter les circonstances de composition de ses "Institutions politiques" en 1760, il signale : «*Depuis lors "La Nouvelle Héloïse" parut encore avec la même facilité*» (II, 125).
- Il annonce de nouveau «*la crise imprévue et terrible des malheurs où [il a] été précipité*» (II, 155).
- S'il reçut la «*visite de Mme d'Houdetot, la première qu'elle [lui] eût faite en [sa] vie*», il ajoute, de façon surprenante, que «*malheureusement ce ne fut pas la dernière comme on le verra ci-après*» (II, 161).
- Il s'appesantit : «*Je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.*» (II, 175).
- Il mentionne qu'il fut victime d'une hernie «*qu'il emportera ou qui l'emportera au tombeau*» (II, 182).
- Après le récit des relations avec Mme d'Houdetot, il conclut : «*Tels ont été les derniers beaux jours qui m'aient été comptés sur la terre*», et répète : «*Ici commence le long tissu des malheurs de ma vie.*» (II, 183).
- Il déclare : «*Il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes*» (II, 224).
- Il indique qu'il fit ses adieux à Mme d'Épinay et à Mme d'Houdetot : «*à l'une pour ne la revoir de [sa] vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que [il dira] ci-après.*» (II, 232).
- Se sentant obligé de quitter l'Hermitage, il fait savoir : «*Ce n'est pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils sacrifices, ni la dernière aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.*» (II, 233).

- Dans des notes, il dit que, «depuis ce livre écrit», il a pu constater la trahison de Diderot (II, 250), celle de Grimm (II, 251), celles de ses «anciennes connaissances» (II, 262).
- Le dîner avec Saint-Lambert et Mme d'Houdetot lui avait fait croire qu'ils n'étaient pas «détachés de lui». Mais, dans une note, il se fustige : «Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyais encore quand j'écrivais mes confessions.» (II, 262).
- Parlant du jeune Genevois Coindret, son ami vers 1759, il annonce qu'il allait lui être «utile pour les estampes de la "Julie"» (II, 270).
- Alors qu'il vante «l'honnête M. Le Blond», dans une note, il se moque de l'«ancienne et aveugle confiance» qu'il lui avait montrée à Venise car celui qui y avait été son bienfaiteur l'avait ensuite trahi (II, 272).
- Alors que, parlant de l'accueil que lui fit le maréchal de Luxembourg, il s'estimait «peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé», il prévient qu'«au sein de cette prospérité passagère, se préparaît de loin la catastrophe qui devait en marquer la fin.» (II, 301).
- Dans une note, il fait remarquer que «la persévérance» de son «aveugle et stupide confiance [...] n'a cessé que depuis [son] retour à Paris en 1770.» (II, 322)
- Parlant de «la maladresse de ses louanges», il en donne «un exemple si terrible que ses suites ont non seulement fait [sa] destinée pour le reste de [sa] vie, mais décideraient peut-être de [sa] réputation dans toute la postérité.» (II, 336-337).
- En II, 337, il annonce qu'il parlera d'une occasion où il montra qu'il ne sut jamais louer ; ce fut lorsque le ministre Choiseul se proposa de le réintégrer dans la carrière diplomatique ; il ajoute : «On verra bientôt si j'eus raison.» (II, 339).
- Il parle encore de sa «catastrophe» (II, 346, 494), dit qu'il était «loin de prévoir qu'[il] y toucha[it]» (II, 368), qu'il sentait que, «par cette catastrophe», ses relations avec Thérèse allaient changer (II, 395).
- Alors qu'il se félicite de la «générosité» de son éditeur, Rey, dans une note, il dit avoir plus tard découvert ses «fraudes» (II, 348).
- Quand parut «*Émile*», il se rendit compte que «les sourds mugissements qui précèdent l'orage commençaient à se faire entendre, et [que] tous les gens un peu pénétrants virent bien qu'il se couvait, au sujet de [son] livre, quelque complot qui ne tarderait pas d'éclater.» (II, 369).
- Alors qu'il ne sait comment se conduire devant les menaces que fait peser sur lui la parution d'"*Émile*", il annonce : «On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas longtemps.» (II, 378).
- Il considère qu'«il est temps d'en venir à [sa] catastrophe de Motiers» (II, 453-454).
- Près de la fin de ses «Confessions», il peut encore dire : «Mes malheurs n'avaient pas encore détruit cette confiance naturelle à mon cœur, et l'expérience ne m'avait pas encore appris à voir partout des embûches sous les caresses.» (II, 482) ; il peut penser que son éducation n'était pas alors terminée.
- À la fin, il annonce : «On verra dans ma troisième partie, si jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre.» (II, 485).

Sont plus rares les analepses, les retours en arrière :

-Alors que Rousseau se vante de «n'avoir pas pris de [sa] vie un liard à personne», il raconte pourtant que, «il n'y a pas quinze ans», il vola «sept livres dix sols», ce qui fut causé par «un concours impayable d'effronterie et de bêtise» (I, 71).

-Alors qu'il décrit la chaste relation qu'il eut avec Mme de Warens à son retour auprès d'elle, il fait l'importante révélation de sa découverte de la masturbation quand il était en Italie : «J'avais senti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'était enfin déclaré, et sa première éruption, très involontaire, m'avait donné sur ma santé des alarmes qui peignent mieux que toute autre chose l'innocence dans laquelle j'avais vécu jusqu'alors. Bientôt rassuré, j'appris ce dangereux supplément qui trompe la nature.» (I, 175).

-Au moment où il en vient à parler des «Muses galantes», il indique : «Ce n'était pas tout à fait mon coup d'essai. J'avais fait à Chambéry un opéra-tragédie, intitulé "Iphis et Anaxarète", que j'avais eu le bon sens de jeter au feu. J'en avais fait à Lyon un autre intitulé "La Découverte du Nouveau Monde, dont [...] j'avais fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue et du premier acte, et que [...] il avait des morceaux dignes du "Buononcini".» (I, 450).

-Alors qu'il rapporte ce qui s'est passé à Paris après son retour de Venise, il mentionne l'amitié qu'il y avait nouée avec Ignatio Emanuel de Altuna (II, 10-13).

- Tombant malade en 1749, il rappelle qu'il était «né mourant», qu'il souffrait depuis toujours d'*«une rétention d'urine presque continue»*, qu'il en avait subi un «premier ressentiment» à Venise, puis à l'occasion de ses visites à Diderot (II, 59, 60).

- Dans une note, il indique qu'il a «négligé de raconter une petite, mais mémorable aventure» qu'il eut avec Grimm (II, 76).

-Lors de la représentation du ‘*Devin du village*’, il eut «un moment de retour sur [lui]-même en [se] rappelant le concert de M. de Treytorens», qui avait provoqué un «charivari» (II, 85).

Parfois, Rousseau évoque le temps même où il écrit. Il avait d'ailleurs annoncé dans le préambule du “manuscrit de Neuchâtel” : «*En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit.*» Et, en effet, dans ‘*Les confessions*’, l'écriture se déploie à la fois dans le passé et dans le présent ; il y a le «je» narré et le «je» narrant. Il joua sur la distance entre le temps du souvenir et le temps de l'écriture. Se mêlent, dans une alchimie secrète, le temps du passé revécu et le temps du narrateur. Au récit rétrospectif se superpose son commentaire. Cependant, on peut se demander si un scripteur vieillissant peut être sincère à tant d'années de distance ; si ce qu'il raconte, il ne l'a pas oublié, comment peut-il nous le raconter avec tant de fraîcheur? Il prétend : «Ce que je sentais, je le sens encore».

En voici des exemples :

- Indiquant que sa tante Suzon lui apprit des chansons, il demande : «*Dirait-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmottant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante?*» Il cite les premières paroles de l'une d'elles, et ajoute : «*Je cherche où est le charme attendrissant que mon coeur trouve à cette chanson : c'est un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin, sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connaisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouirait en partie, si j'avais la preuve que d'autres que ma pauvre tante Suzon l'ont chanté.*» (I, 30).

- Au sujet de l'affaire du peigne de Mlle Lambercier «*dont tout un côté de dents était brisé*», méfait dont il fut accusé sans rien avouer, il commente : «*Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être aujourd'hui puni derechef pour le même fait ; eh bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étais innocent.*» (I, 42).

- Alors qu'il mentionne des larcins commis dans son enfance, il en est comme découragé : «*La plume me tombe des mains.*» (I, 65).

- Il signale que la «*grande maxime de morale*» qui est de refuser de montrer «*un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme*» fait qu'on voit en lui un «*original*» au moment même où il écrit ces «*confessions*» (I, 96-97).

- Il prétend qu'il montra toujours «*une simplicité de goût que même aujourd'hui l'usage des grandes tables n'a point altéré*» (I, 121).

- Comme, alors qu'il était chez Mme Basile, survint son mari, il indique : «*Je le vois comme s'il entrait actuellement...*» (I, 131).

- Avant de parler du vol du ruban, il indique dans quel état il partit de chez Mme de Vercilis : «*J'en emportai les longs souvenirs du crime et l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, et dont lamer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis.*» (I, 138-139).

- Le comte de la Roque ayant, à la suite de cette affaire, dit «*que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent*», Rousseau confie que «*sa prédiction n'a pas été vaine ; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir*» (I, 140) ; que «*ce souvenir cruel [le] trouble quelquefois et [le] bouleverse au point de voir dans [ses] insomnies cette pauvre fille venir [lui] reprocher [son] crime.*» (I, 141).

- Il révèle que l'*«abbé savoyard appelé M. Gaime»* «est, du moins en grande partie, l'original du Vicaire savoyard» (I, 149).

- Il conserve le souvenir du «*si beau jour*» (I, 220) passé avec les «deux demoiselles».
- Alors qu'il raconte ses aventures à Lausanne, il s'avise : «*Il y a longtemps que je n'ai parlé de ma pauvre Maman*» (I, 238).
- Ayant dû, en 1766, trouver refuge en Angleterre, il mentionne «*le triste sol où [il] habite aujourd'hui*» (I, 214) que, dans le “*manuscrit de Paris*”, il désigna avec précision : «à Wooton en Staffordshire», où il laissa les «*trios*» musicaux qu'il avait composés (II, 76) ; plus loin (I, 288), il évoque «*la triste captivité où il vivait*».
- Alors qu'il raconte qu'on lui avait, à Lausanne, posé une question sur un lieu de Paris, il indique : «*Après avoir passé vingt ans à Paris, je dois à présent connaître cette ville ; cependant, si l'on me faisait aujourd'hui pareille question, je ne serais pas moins embarrassé d'y répondre.*» (I, 242).
- Au moment où il exprime la déception qu'il eut lors de sa découverte de Paris en 1730, il indique qu'il a ensuite apprécié la «*magnificence réelle*» de la ville (I, 251).
- Constatant : «*Tous les goûts auxquels je commence à me livrer, augmentent, deviennent passion, et bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé.*», il ajoute : «*L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut, et ne l'a pas diminué même, et maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, et que ceux mêmes qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.*» (I, 283)
- Faisant part du plaisir qu'il éprouva au temps où il put, à Chambéry, fréquenter «*le beau monde*», il dit ne pas s'en repentir alors qu'il est parvenu «en ce moment où [il] pèse au poids de la raison les actions de [sa] vie, et où [il est] délivré des motifs peu sensés qui [l]ont entraîné.» (I, 296).
- Il évoque encore son état d'esprit actuel : «*Maintenant que j'écris ceci, infirme et presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espèce, je me sens pour souffrir plus de vigueur et de vie que je n'en eus à la fleur de mon âge et dans le sein du plus vrai bonheur.*» (I, 385).
- Il se plaint : «*Aujourd'hui, ma mémoire et ma tête affaiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse.*» Et il continue ainsi sur une page (I, 428-429).
- Il reproche à Diderot d'avoir rompu les «*liaisons intimes*» qui s'étaient nouées entre eux, qui avaient «*duré quinze ans*», et dont il dit qu'elles «*dureraient encore si malheureusement, et bien par sa faute, [il n'avait pas] été jeté dans son même métier*» (I, 441).
- En se félicitant de s'être tu pendant le dîner chez Mme de Besenval, il se lamente : «*Heureux si j'eusse été toujours aussi sage ! Je ne serais pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui.*» (I, 444).
- À propos des “*Confessions du comte de * * **”, il indique qu'il a «*gardé plus de vingt ans cet exemplaire*», et que l'auteur «*est le seul ami vrai qu'[il ait] eu parmi les gens de lettres*» (I, 445).
- Mentionnant rapidement des choses vues lors de son voyage de retour de Venise, et «*qui mériteraient d'être décrites*», il se plaint : «*Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent [«m'entourent d'une présence constante»] ; je suis forcé de faire à la hâte et mal un travail qui demanderait le loisir et la tranquillité qui me manque. Si jamais la Providence, jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre, si je puis, cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin.*» (II, 7).
- Il évoque «*plusieurs trios à chanter*» composés à Chenonceau, indiquant qu'il en reparlera «*peut-être dans [son] supplément, si jamais [il en fait] un.*» (II, 32).
- Il constate : «*Quoique je n'aie pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avais pourtant négligé ni l'un ni l'autre.*» (II, 38).
- Alors qu'il raconte que, la maréchale de Luxembourg lui ayant demandé une copie de son roman, il avait éprouvé de «*l'inquiétude*», il se reproche encore sa «*stupidité*» (II, 296).
- Au sujet du maréchal de Luxembourg, il déclare : «*J'honorerais, je chérirais, tant que je vivrai, la mémoire de ce digne seigneur et, quoi qu'on ait pu faire pour le détacher de moi, je suis aussi certain qu'il est mort mon ami, que si j'avais reçu son dernier soupir*» (II, 310).
- Il mentionne : «*Aujourd'hui même, que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.*» (II, 359).

- Il se plaint encore : «*Mes maux ne sont pas prêts à finir*» (II, 364).
- C'est de George Keith que «*lui viennent [s]es derniers souvenirs heureux*» car «*tout le reste de [s]a vie n'a plus été qu'afflictions et serrements de cœur*» (II, 402).

Rousseau sut encore, pour mettre en relief un événement, actualiser une scène aux yeux du lecteur, recourir au présent de narration :

- Au moment où lui et son cousin jouent un tour à M. Lambercier, on lit : «*il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie*», etc. (I, 48-49).
- Alors qu'il raconte qu'il commit un vol, il change de temps de façon significative : «*Je craignais d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse*», etc. (I, 65).
- Racontant un autre vol, il recourt à un semblable changement de temps : «*C'était à Paris. Je me promenais avec M. de Francueil au Palais-Royal, sur les cinq heures. Il tire sa montre, la regarde*», etc. (I, 71). Et le narrateur mentionne : «*Je le note pour montrer...*» (I, 72).
- Au moment où il trouva la porte de la ville fermée, il atteint une véritable intensité dramatique : «*Je revenais avec deux camarades. À demi-lieu de la ville, j'entends sonner la retraite ; je double le pas ; j'entends battre la caisse ; je cours à toutes jambes ; j'arrive essoufflé, tout en nage ; le cœur me bat ; je vois de loin les soldats à leur poste ; j'accours ; je crie d'une voix étouffée. Il était trop tard. À vingt pas, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi.*» (I, 76).
- Par l'usage du présent est mis en relief cet événement fondamental : «*J'arrive enfin ; je vois Mme de Warens. [...] Je cours pour la suivre ; je la vois ; je l'atteins ; je lui parle*», etc. (I, 84, 85).
- Alors qu'il est chez Mme Basile se produit un événement : «*Au milieu du dîner, l'on entend arrêter une chaise à la porte ; quelqu'un monte, c'est M. Basile. Je le vois comme s'il entrait actuellement...*» (I, 131).
- Quand il rapporte le vol du ruban et la convocation de Marion, on lit : «*Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément, elle reste interdite...*» (I, 140).
- Revoyant Mme de Warens, il raconte : «*Je tressaillis au premier son de sa voix ; je me précipite à ses pieds, et, dans les transports de la plus vive joie, je colle ma bouche sur ses mains...*» (I, 167).
- Il se rappelle une autre fois : «*Mme de Warens avait mis un morceau dans sa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu...*» (I, 174-175).
- Dans le récit d'un épisode de sa vie avec elle, il note : «*Un soir du mois de février qu'il faisait bien froid [...] Perrine [la servante] prend sa lanterne...*» (I, 197).
- Dans un autre épisode, alors que M. Simon «attendait», «*un paysan arrive, heurte à la porte...*» (I, 224).
- Un premier concert ayant lieu, «*on s'assemble pour exécuter ma pièce...*» (I, 235).
- L'accord avec «*l'archimandrite de Jérusalem*» étant conclu, Rousseau indique : «*Je me livre à sa conduite...*» (I, 244).
- De même, un abbé lui ouvrant son logis, il avoue : «*J'accepte l'offre...*» (I, 262).
- Lors de sa rencontre avec le moine antonin, il note : «*Dans mon meilleur train d'aller et de chanter, j'entends quelqu'un derrière moi...*» (I, 266).
- À un retour chez Mme de Warens, il passe par ces émotions : «*J'arrive enfin, je la revois. Elle n'était pas seule...*» (I, 273).
- Rencontrant «*un jeune organiste*», il indique : «*Je fais connaissance avec lui ; nous voilà inséparable. Il était élève...*» (I, 290).
- Commençant à avoir des écolières, il se réjouit : «*Me voilà tout à coup jeté parmi le beau monde [...] d'aimables demoiselles bien parées m'attendent...*» (I, 295-296).
- Il raconte que le médecin Grossi, «*invité à dîner [...] arrive avant l'heure*» (I, 320).
- Il se rappelle : «*Avec cette recommandation [une lettre de Venture], je vais à Besançon*» (I, 326).
- Évoquant sa passion pour les échecs, il se moque : «*Me voilà forcené des échecs. J'achète un échiquier ; j'achète le calabrais ; je m'enferme dans ma chambre ; j'y passe les jours et les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties [...] Je vais au café, maigre, jaune et presque hébété. Je m'essaie, je rejoue*», devant avouer : «*tant de combinaisons s'étaient brouillées dans ma tête.*» (I, 344-345).

- Il marque son bonheur en trouvant de la pervenche : «*Je pousse un cri de joie*» (I, 353).
- S'étant, au cours de son voyage à Montpellier, montré un aimable compagnon, il doit affronter un danger : «*Voilà Mme de Larnage qui m'entreprend.*» (I, 387).
- Heureux de retrouver sa «*Maman*», il se souvient : «*J'arrivai donc exactement à l'heure [...] J'arrive essoufflé...*» (I, 405).
- En proie au désir de retrouver Mme Mably, il avoue : «*Je forme les plus beaux projets du monde...*» (I, 419).
- À Venise, il profite d'un masque pour faire preuve d'audace : «*J'entre, je me fais annoncer sous le nom d'"una siora maschera"...*» (I, 463).
- À Venise encore, il vécut une aventure romanesque dont le récit commence par : «*Je vois approcher une gondole*» ; en sort «*une jeune personne éblouissante*», dont il dit ensuite : «*Elle me regarde [...] se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, et me serre à m'étouffer.*» (I, 486-487).
- Il mentionne d'une façon saisissante le «*fiasco*» qu'il connut chez une courtisane : «*Tout à coup, au lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel courir dans mes veines...*» (I, 490).
- Il traduit son étonnement quand il se rendit compte que Zulietta «*avait un téton borgne*» : «*Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre...*» (I, 491).
- Le musicien se montre bien décidé : «*Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti.*» (II, 19).
- S'imaginant «*entouré d'un séрай de houris*», il se moque de lui-même : «*Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnants...*» (II, 154).
- Dînant chez Mme d'Épinay, il découvre que «*la petite table était déjà mise ; il n'y avait que deux couverts. On sert...*» (II, 211).
- Alors que, dans son conflit avec Mme Le Vasseur, «*il n'y avait pas quatre jours*» qu'elle lui avait dit une certaine chose, voilà que, se scandalise-t-il, «*elle me dément en face*» (II, 241).
- Inquiet du retard de l'impression d'*"Émile"*, son «*imagination part comme un éclair*» (II, 356).
- Mentionnant une «*visite bien extraordinaire*», il raconte : «*Deux hommes arrivent à pied...*» (II, 421).
- Il marque bien sa déconvenue au moment de prononcer son discours devant le Consistoire de Motiers, : «*Je ne le savais plus ; j'hésite à chaque mot [...] je me trouble, je balbutie...*» (II, 442-443).
- Quand sa maison est assaillie, il raconte : «*Je me lève au bruit ; j'allais sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou lancé d'une main vigoureuse traversa la cuisine...*» (II, 454).

Comme Rousseau s'abandonna à de nombreuses digressions (introduites souvent de façon intempestive [ainsi en I, 316]) ou à d'autres interruptions, il se soucia d'indiquer nettement le retour à la narration, d'en marquer des charnières :

- «*Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur ; il est temps de reprendre ma route.*» (I, 98).
- «*Je reviens à moi*» (I, 359).
- «*Je reprends à présent le fil de mon récit*» (II, 147).
- «*Je reviens à mon histoire*» (I, 241).
- «*Ne quittons pas Venise sans dire un mot...*» (I, 479).
- «*Revenons à mon voyage*» (II, 5).

Il se plut à parler de lui à la troisième personne, souvent en usant de son prénom afin de susciter un attendrissement :

- Il indiqua sa sensibilité à la religion dès l'enfance : «*Trouvez des J.-J. Rousseau à six ans, et parlez-leur de Dieu à sept, je vous réponds que vous ne courez aucun risque.*» (I, 106).
- Au moment du «*charivari*» de Lausanne, il s'apitoie : «*Pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment tu n'espérais guère qu'un jour devant le roi de France et toute sa cour tes sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement.*» (I, 236).
- Quand Mme de Larnage l'*«entreprend.*» (I, 387), il se plaint : «*adieu le pauvre Jean-Jacques.*» (I, 387).
- Il se qualifie d'*«infortuné que [le «Ciel»] a abandonné de son vivant.*» (I, 424).
- Il se moque de sa bienveillance : «*Le défiant J.-J. n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime.*» (I, 445, note).

- Quand Mme Dupin reçoit «l'élite dans tous les genres», il se lamente : «Le pauvre Jean-Jacques n'avait pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela.» (I, 447).
- Décrivant son action diplomatique à Venise, il pense «que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jacques si bafoué que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.» (I, 469).
- Il lance ce défi au lecteur : «Qui que vous soyez, qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois pages qui suivent, vous allez connaître à plein J.J. Rousseau.» (I, 490).
- Quand, à la mort de son père, il espère un héritage, il se demande : «Jean-Jacques se laissera-t-il subjuguer à ce point par l'intérêt et par la curiosité?» (II, 27-28).
- Il affirme : «Jamais un seul instant de sa vie Jean-Jacques n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé.» (II, 53).
- Il pense qu'en s'attaquant à ses livres, «on voulait perdre Jean-Jacques» (II, 125).
- Il se critique : «Tout Paris répétait les âcres et mordants sarcasmes de ce même homme qui, deux ans auparavant et dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avait à dire ni le mot qu'il devait employer.» (II, 140).
- Il prétend que, s'étant éloigné des êtres humains, il redevint «craintif, complaisant, timide, en un mot, le même Jean-Jacques qu'[il avait] été auparavant» (II, 141).
- Il se moque de lui-même tombé amoureux : «Voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant» (II, 154).
- Acceptant la «folie» de l'accommodelement sentimental proposé par Mme d'Houdetot, il se donne, en quelque sorte, un encouragement : «Eh ! pauvre Jean-Jacques, aime à ton aise, en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à Saint-Lambert.» (II, 176-177).
- Il constate que Mme d'Épinay a fait venir le baron d'Holbach «pour lui donner l'amusant cadeau de voir le Citoyen [Rousseau s'enorgueillissait d'être citoyen de Genève] amoureux.» (II, 184).
- Il se demande : «Quand Jean-Jacques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric sera-t-il au-dessous du général des Volsques?» (II, 394).
- Il affirme encore qu'en lisant son «Mémoire», «on connaîtra l'âme de Jean-Jacques» (II, 453).
- Il signale que, quand il plaça des lapins dans la petite île voisine de celle de Saint-Pierre, ce fut une «autre fête pour Jean-Jacques» (II, 468).
- Il entend continuer à «exposer fidèlement ce que fut, fit et pensa J.-J. Rousseau» (II, 469).

Étant donné que le confessé avait besoin d'un confesseur et surtout d'un confident, cela entraîna un dialogue avec le lecteur, qui n'était pas seulement un moyen artificiel et rhétorique de le maintenir en haleine, mais une façon de lui accorder une place importante. En effet, il est à la fois le destinataire (dont Rousseau recherche la complicité amusée ou émue ou simplement la bienveillance en le faisant participer aux troubles de sa vie intérieure) et le juge (qu'il voulait convaincre de son innocence, auquel il confiait le soin de l'absoudre et de le réhabiliter, mais en toute liberté : «C'est à lui d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent : le résultat doit être son ouvrage ; et s'il se trompe alors, toute l'erreur sera de son fait.» [I, 275]).

Il lui lance des apostrophes pour en appeler à lui, pour lui faire jouer un rôle actif, l'inviter à l'indulgence, prévenir ses objections. Dans une digression, il se dit «sûr d'avance de l'incrédulité des lecteurs, obstinés à juger toujours de [lui] par eux-mêmes, quoiqu'ils étaient été forcés de voir dans tout le cours de [sa] vie mille affections internes qui ne ressemblaient point aux leurs.» (II, 469).

On peut relever ces exemples :

- Le lecteur est le destinataire du texte de présentation. Rousseau lui dit : «Qui que vous soyez, que ma destinée ou ma confiance ont fait l'arbitre du sort de ce cahier, je vous conjure par mes malheurs, par vos entrailles et au nom de toute l'espèce humaine, de ne pas anéantir un ouvrage unique et utile» ; puis il l'admoneste : «Fussiez-vous, vous-même, un de ces ennemis implacables, cessez de l'être envers ma cendre, et ne portez pas votre cruelle injustice jusqu'au temps où ni vous ni moi ne vivrons plus, afin de vous rendre au moins une fois le noble témoignage d'avoir été généreux et bon quand vous pouviez être malfaisant et vindicatif» (I, 20). Et il avance des arguments pour susciter son intérêt et sa bienveillance.
- Le lecteur est visé par l'indéfini «on» de la déclaration liminaire du 'Livre premier' : «on ne peut juger qu'après m'avoir lu» (I, 21).

- Il en vient à s'adresser très librement au lecteur quand, avec une grande vivacité, il évoque son «plaisir» à raconter «les moindres faits» de son enfance : «*Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela, mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle ! Cinq ou six surtout... Composons. Je vous fais grâce des cinq, mais j'en veux une, une seule, pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible, pour prolonger mon plaisir. / Si je ne cherchais que le vôtre, je pourrais choisir celle du derrière de Mlle Lambercier*» (I, 45-46). Et, quelques lignes plus bas, pour une autre anecdote, il lance cet appel : «*Ô vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie et vous abstenez de frémir si vous pouvez !*» (I, 46).

- Au moment où il confesse le vol d'une pomme, il lance cet appel : «*Lecteur pitoyable [«qui peut faire preuve de pitié»], partagez mon affliction.*» (I, 64).

- C'est bien au lecteur qu'il lance ce défi : «*Trouvez des J.J. Rousseau à six ans, et parlez-leur de Dieu à sept, je vous réponds que vous ne courez aucun risque.*» (I, 106).

- Il déclare : «*Je touche à un de ces traits caractéristiques qui me sont propres, et qu'il suffit de présenter au lecteur sans y ajouter de réflexion.*» (I, 160).

- Après avoir avoué le vol du ruban et son indigne conduite avec Marion, il termine en demandant la sollicitude du lecteur : «*Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais*» (I, 143). Or il allait le faire dans sa "Quatrième rêverie".

- Enthousiasmé par les rives du lac de Genève, il invite le lecteur : «*Allez à Vevay, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux.*» (I, 241)

- Il dit vouloir «*rendre [s]on âme transparente aux yeux du lecteur*», «*faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il n'aperçoive, afin qu'il puisse juger par lui-même du principe qui les produit*» (I, 275).

- Parlant de sa relation avec Mme de Warens, il fait cet appel : «*Sur ces effets, que je rends mal, dise qui pourra de quelle espèce était mon attachement pour elle.*» (I, 176).

- Alors qu'il raconte ses aventures à Lausanne, et qu'il s'avise : «*Il y a longtemps que je n'ai parlé de ma pauvre Maman*», il ajoute : «*mais si l'on croit que je l'oubliais aussi, l'on se trompe fort.*» (I, 238).

- Révélant que Mme de Warens avait voulu un «ménage à trois», il imagine que «*le lecteur, déjà révolté, juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à [ses] yeux*» (I, 307).

- Quand il présente l'accord entre elle, Claude Anet et lui, auquel Mme de Warens tenait, il exige : «*Que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement.*» (I, 316).

- Quand il parle de ses efforts pour bien jouer aux échecs, il imagine le commentaire du lecteur : «*Voilà du temps bien employé ! direz-vous.*» (I, 345).

- Il prétend craindre d'«ennuyer» les lecteurs en évoquant son bonheur aux Charmettes (I, 351-352).

- Il se défend d'être trop prolix : «*Dans tant de menus détails qui me charment et dont j'excède [«fatigue excessivement»] souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteraît guère, si je n'avais soin de l'en avertir.*» (I, 366-367).

- Il s'adresse spécialement à des lecteurs vraiment familiers de son œuvre quand il écrit : «*Ceux qui ont lu, dans les "Lettres de la Montagne", ma magie de Venise [il y avait fait un tour de prestidigitateur] trouveront...*» (I, 376).

- En venant à parler de son remplacement par un rival auprès de Mme de Warens, il se résigne à dévoiler sa faute «aux yeux des lecteurs», en affirmant : «*Je dois, je veux être vrai.*» (I, 407).

- Au début de la 'Deuxième partie', il affirme que «*ces cahiers [...] suffisent pour mettre tout ami de la vérité sur sa trace*», pourvu qu'il soit «*un honnête homme*» (I, 424).

- Il lance cet appel : «*Lecteur, suspendez votre jugement [...] Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.*» (I, 425).

- Il fait cette forte déclaration : «*Je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confessions pour croire que je fais mon apologie, mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité lorsqu'elle parle en ma faveur.*» (I, 427-428).

- Comme il indique que, «à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient», il imagine cette question de la part d'un lecteur «affriandé» : «N'avez-vous rien, pourrait-on me dire, à confesser sur cet article?» (I, 483).
- De nouveau, il présente au lecteur un défi : «Qui que vous soyez, qui voulez connaître un homme, osez lire les deux ou trois tomes qui suivent ; vous allez connaître à plein J.J. Rousseau.» (I, 490).
- Mettant une limite à la mission qu'il se donne, il en donne une au lecteur, avec sa limite aussi : «J'ai promis ma confession, non ma justification. [...] C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.» (II, 56).
- Comme il fait part de son choix de la France plutôt que de Genève, il tance ses lecteurs : «Ceux qui jugeront sur l'événement que ma confiance m'a trompé pourraient bien se tromper eux-mêmes.» (II, 125)
- Il se demande : «Que pensera donc le lecteur quand je lui dirai toute la vérité?» (II, 136).
- Reconnaissant son insatisfaction amoureuse mais aussi sa volonté de ne pas trahir Thérèse, il s'amuse encore à imaginer une question de la part du lecteur : «Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici.» : c'est le refuge «dans le pays des chimères» (II, 155).
- Indiquant qu'il avait, à Eaubonne, passé une soirée d'enivrante intimité avec Mme d'Houdetot, dont elle était sortie «aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y était entrée», il s'écrie : «Lecteur, pesez toutes ces circonstances, je n'ajouterai rien de plus. Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me faisaient tranquille, comme auprès de Thérèse et de Maman.» (II, 181).
- Se demandant, au sujet des «gens haut huppés» : «Ne sont-ils que vains, ne suis-je qu'ingrat?», il laisse le lecteur répondre : «Lecteur sensé, pesez, décidez pour moi, je me tais.» (II, 349).
- Se déclarant incapable d'expliquer pourquoi il se trouva «submergé» dans un «abîme de maux», il sollicite cette aide : «Si, parmi mes lecteurs, il s'en trouve d'assez généreux pour vouloir approfondir ces mystères et découvrir la vérité qu'ils relisent avec soin les trois précédents livres ; qu'ensuite à chaque fois qu'ils liront dans les suivants ils prennent les informations qui seront à leur portée, qu'ils remontent d'intrigue en intrigue et d'agent en agent jusqu'aux premiers moteurs de tout. » (II, 389).

Plus on avance dans la lecture, plus le lecteur prend de l'importance : jusqu'à l'aveu final, Rousseau laisse entendre qu'il est impossible pour le lecteur de demeurer passif.

* * *

Ainsi, dans '*Les confessions*', Rousseau, loin de s'en tenir à la rigueur d'une autobiographie objective, d'une froide et intégrale saisie du passé, manifesta constamment un souci esthétique. Comme on l'a montré, à chaque page, l'autobiographie est guettée par le roman, envahie par ses procédés et ses prestiges. Sans commettre délibérément de mensonges, mais en révélant les illusions d'un malheureux qui se consola du présent en enjolivant le passé, Rousseau ne cessa d'embellir son récit. C'est en habile narrateur qu'il transforma l'expérience vécue en une aventure littéraire.

Voyons comment, en écrivain talentueux, il déploya encore d'autres effets !

Intérêt littéraire

Rousseau avoua avoir de la difficulté à rédiger, constatant d'ailleurs : «Avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas d'un coup» (II, 46-47), et indiquant que les lettres qu'il envoya à M. de Malesherbes furent «peut-être la seule chose qu'il ait écrite avec facilité» (II, 360).

En effet, si on peut considérer comme des coquilles ces énoncés :

- «*las de faire l'amant espagnol et n'ayant point de guitare*» (I, 226) : «en n'ayant point de guitare?»
- «*m'occuper demi-heure de suite*» (I, 366) ;
- «*les bourgeons de arbres*» (II, 120).
- «*l'oeuvre de ténèbres dans lequel*» (II, 388),

on relève quelques fautes ou négligences :

- Rousseau ne vit pas ces pléonasmes : «*petit nain*» (I, 224), «*opéra-tragédie*» (I, 450), «*obséder sans cesse*» (II, 106), «*petite vergette*» (II, 214), «*gens haut huppés*» (II, 349).
- Il mentionne des musiciens qui auraient pu «*percer le tympan d'un quinze-vingt*» (I, 236), pensant donc à un sourd, alors que «*quinze-vingt*» désignait un aveugle, du fait de l'"Hôpital des Quinze-Vingts" de Paris où on en soignait !
- Employant l'expression «*chanter pouille*» (I, 224), il aurait dû écrire «*pouilles*» car le mot signifiait «*injures*».
- Il évoque «*un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car [il ne se] rappelle pas lequel des deux*» (I, 265), la phrase n'étant donc pas terminée.
- Parlant de lui et de Mme d'Houdetot, il indique : «*Nous nous rendions [...] chacun de notre côté*» (II, 182), au lieu de «*chacun de son côté*».
- En II, 242, au lieu de «*prince de Condé*», il faut évidemment lire «*prince de Conti*».

Il n'évita pas de maladroites répétitions :

- Au sujet de l'affaire du peigne brisé, il affirme : «*J'en étais innocent*», et, cinq lignes plus bas, répète : «*J'en étais innocent*» (I, 42).
- Il nous apprend : «*Les villages se succédaient sans fin et sans cesse*» (I, 161).
- De Venture de Villeneuve, il dit, en I, 198, qu'il était «*un jeune débauché qui avait eu de l'éducation*», et indique encore, à la page suivante, qu'«*il avait de l'éducation, des talents, de l'esprit, de l'usage du monde, et pouvait passer pour un aimable débauché*».
- Après avoir fait l'éloge de la marche en I, 255-256, il le reprend quelques pages plus loin (I, 271).
- Racontant que, à son retour de Montpellier, il avait découvert qu'il avait été remplacé auprès de Mme de Warens, il ajoute qu'il avait considéré qu'il «*touchait au moment funeste qui devait traîner à sa suite la longue chaîne de [ses] malheurs*» (I, 405). Or, au début du "Livre huitième", il annonce : «*Avec celui-ci commence, dans sa première origine, la longue chaîne de mes malheurs*». (II, 42). D'ailleurs, on trouve souvent, dans "Les confessions", ces «*ici commence...*» (I, 351 ; II, 183, 388), qui sont une forme de ponctuation dramatique soulignant la prise de conscience d'un tournant décisif.
- Il nous dit avoir «*étudié par cœur des passages de poètes*», et, quelques lignes plus bas, indique qu'il exerça son «*heureuse mémoire à retenir tous les poètes par cœur*» (I, 441) !
- Il se plaint : «*La nature a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur*» (I, 489), non sans la redondance de ce «*poison*» dans la «*tête*» et dans le «*cœur*» !.
- Critiquant la conduite de Grimm à son égard, il note une première fois : «*Tous mes amis devinrent les siens, cela était tout simple ; mais aucun des siens ne devint jamais le mien, voilà ce qui l'était moins.*» (II, 71) ; puis il revient sur le sujet : «*Je lui avais donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des siens*» [II, 212] ; plus loin, il indique encore : «*J'avais donné à Grimm tous mes amis sans exception, ils étaient tous devenus les siens. [...] De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien ; jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connaissance, et de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance.*» (II, 216).
- Il affirme avec insistance la nouveauté du "Devin du village" : il était «*dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étaient point accoutumées*» (II, 80) ; il «*était accentué d'une façon toute nouvelle*» ; il était une «*horrible innovation*» (II, 81).
- Il proteste contre le sort fait aux «*malheureux paysans forcés de subir le dégât que le gibier fait dans leurs champs sans oser se défendre qu'à force de bruit, et forcés de passer les nuits dans leurs fèves et leurs pois.*» (II, 368).
- Il se plaint de ce que, à Motiers, il fut «*nommé d'Antéchrist*» (II, 444), et «*regardé tout de bon comme l'Antéchrist*» (II, 454).
- Il mentionne deux fois la lapidation de sa maison à Motiers : d'abord, en II, 446, il prétend : «*Je continuai d'être attaqué de nuit dans ma propre maison*» ; puis, en II, 454, il indique bien que ce ne fut que pendant «*la nuit de la foire de Motiers, qui est au commencement de septembre*» que la maison reçut «*une grêle de cailloux*».

- Il use et abuse des mêmes images : celle du «*joug*» (I, 190 - II, 61, 64, 87, 131, 265, 358), celle de la «*fermentation*» (I, 338, 410-411 - II, 52, 85, 93, 370, 384, 392, 445, 454, 484), celle des «*ténèbres*» (I, 374 - II, 250, 251, 355, 388), celle de «*l'effervescence*» (II, 45, 139, 439), celle du «*tourbillon*» (II, 117, 249, 286, 477), celle de «*l'orage*» (I, 414 - II, 69, 125, 155, 167, 186, 195, 203, 354, 369, 372, 392, 405, 434, 436, 456, 471, 477).

- Surtout, il ne cessa de revenir sur ses «*malheurs*» (I, 20, 405, 41-, 426 - II, 42, 45, 155, 175, 183, 324, 334, 482), parfois exactement dans les mêmes termes : «*la longue chaîne de mes malheurs*» (I, 405, II, 42) ; sur sa «*catastrophe*» (I, 145, 494 ; II, 301, 324, 346, 395, 453).

Mais, le plus souvent, Rousseau déploya une grande adresse littéraire qu'il faut évaluer en examinant ces deux grands aspects : la langue (les différentes langues et la syntaxe) et les styles.

* * *

La langue :

On trouve, dans «*Les confessions*», toute une variété de langues :

- L'arabe : «*Salamaleki*» (II, 405) qui devrait être plutôt «ās-salām 'alaykum» : «la paix soit avec vous».

- Le latin :

- «*Intus, et in cute*» (I, page 21) : «intérieurement et sous la peau» ;
- «*carnifex*» (I, 43) : «bourreau» ;
- «*in anima vili*» (I, 355) : «sur un être vil» ;
- «*in verba magistri*» (I, 370) : «selon les paroles du maître» ;
- «*chorus*» (II, 8) : «chœur» ; «*faire chorus*» (II, 8) : se joindre à d'autres pour être du même avis ;
- «*Peccavi*» (II, 98) : «J'ai péché» ;
- «*sub dio*» (II, 121) : littéralement «sous Dieu» ; par extension, «en plein air».

- Le dialecte piémontais : «*Can maladet ! brutta bestia !*» (I, 114), ce qui signifie : «Le maudit ! la sale bête !».

- La «*langue franque*» (I, 243) ou «*lingua franca*», la langue d'échange entre les différentes populations du tour de la Méditerranée pendant plus de cinq siècles, qualifiée aussi par Rousseau de «*jargon presque indéchiffrable, mais plus ressemblant à l'italien qu'à nulle autre langue*» que parle «*l'archimandrite de Jérusalem*» (I, 243) : «*Mirate, signori ; questo è sangue pelasgo*» (I, 244), ce qui signifie : «Regardez, Messieurs ; c'est là du sang pélagien» (venant des profondeurs de la mer !).

- L'italien :

- «*giunca*» (I, 119) : «lait caillé» ;
- «*di prima intenzione*» (I, 450) : «de premier jet» ;
- «*una siora maschera*» (I, 463) : «une femme masquée» ;
- «*palazzo*» (I, 473) : «palais» ;
- «*sorbettì*» (I, 485) : «glaces à l'italienne» ;
- «*cinda*» (I, 487) : «ceinture» ;
- «*in vestito di confidenza*» (I, 489) : «en sous-vêtements» ;
- «*spropositi*» (II, 335) : «paroles hors de propos» ;
- «*in fiocchi*» (II, 485) : «en costume d'apparat».

- «*Le patois du pays*» de Vaud (I, 52) :

- «*Barnà bredanna*» (I, 52) : «âne bridé» ;
- «*Goton tic tac Rousseau*» (I, 54) où «*tic tac*» rend le bruit des coups des gens qui se battent ;
- «*salopière*» (I, 212) : injure.

- Le français de Savoie qui fut critiqué par Rousseau (*«Les Piémontais [la Savoie faisait partie du royaume du Piémont-Sardaigne] ne sont pas pour l'ordinaire consommés [parvenus à un degré élevé de perfection] dans la langue française»* [I, 155]). Il glissa ces mots :

- «*barbouillon*» (I, 292) : «barbouilleur», «mauvais peintre». En fait, Rousseau parlait de musique, en disant que «*le marquis d'Antremont*» était «*vraiment musicien*», tandis qu'il n'était «*qu'un barbouillon*» ;
- «*Faucigneran*» (I, 189) : «originnaire de la région du Faucigny, en Savoie» ;
- «*grisse*» (I, 119, 121) : «pain très friable en forme de baguette fabriqué en Piémont et en Savoie» ;
- «*Mappe*» (I, 283) ou «livre de géométrie» : «relevé cadastral» dans le royaume de Piémont-Sardaigne ;
- «*prendre du souci*» (I, 323) : «se faire du souci».

- Le français de Genève, qui présente de ces «*idiotismes provinciaux*» dont Rousseau indique qu'il a voulu s'en corriger pour n'avoir qu'un «*français pur*» (I, 178). Ils sont, en fait, peu nombreux :

- «*batz*» (I, 231, 232) : «monnaie frappée dans certains cantons suisses et certaines régions du sud de l'Allemagne entre la fin du XVe siècle et le milieu du XIXe siècle» ;
- «*équiffle*» (I, 51) : «jouet d'enfant qui est une seringue avec laquelle on lance de l'eau» ;
- «*kreutzer*» (I, 231) : «monnaie utilisée en Allemagne et en Suisse alémanique» ;
- «*platise*» (II, 369) : «propos sot, plat» ;
- «*Teutsche*» (I, 237) : «appartenant à la Suisse alémanique».

- Le français, dans lequel on peut relever ces mots et expressions qui peuvent parfois étonner, soit parce qu'ils sont d'usage ancien, soit parce qu'ils sont recherchés :

- «*Abdiquer son droit*» (II, 418) : «y renoncer».
- «*Abîmer*» (II, 354) : «faire tomber dans un abîme».
- «*Abois*» dans l'expression «*être aux abois*» (II, 355) : «dans une situation matérielle désespérée».
- «*Abjuration*» (I, 116) : «abandon solennel d'une religion».
- «*Absent*» dans l'expression «*absent d'elle*» (I, 55) par laquelle Rousseau indique qu'il souffrait du décès de sa mère.
- «*Accorder*» dans l'expression «*accordant à quelque chose*» (I, 207) : «en concordance avec».
- «*Acquit*» dans l'expression «*l'acquit de mon cœur*» (II, 368) : «la tranquillité de mon cœur».
- «*Affaïsset*» (II, 466, 472) : «affaiblir».
- «*S'affectionner*» (I, 156, 374 ; II, 468) : «s'attacher».
- «*Affreux*» (I, 271) : «effrayant» ; l'épithète était courante à l'époque pour qualifier les montagnes.
- «*Affriandé*» (I, 132, 417) : «alléché», «attiré».
- «*Agaceries*» (I, 213, 300, 389, 391, 410 ; II, 289, 429) : «minauderies provocatrices».
- «*Agréer*» (I, 137) : «plaire» ;
- «*Aides*» (I, 258) : «impôt sur les vins».
- «*Aise*» dans l'expression «*être très aise*» (I, 305) : «très heureux».
- «*Aiguillette*» (I, 133) : «cordon fermé par les deux bouts qui servait à attacher les hauts-de-chausses au pourpoint».
- «*Ajustement*» (I, 223) : «Habillement».
- «*Algalie*» (II, 364) : «petite sonde de la prostate».
- «*Aliéner*» (II, 89, 144) : «éloigner», «rendre hostile».
- «*Allant*» (I, 391) : «qui aime se promener».
- «*Ambulant*» (I, 271) : «qui se déplace sans cesse», «vagabond».
- «*Aménité*» (II, 354) : «amabilité», «affabilité».
- «*Amorce*» (I, 486) : «poudre avec laquelle on enflamme la charge d'un canon».
- «*Amphigouri*» : (II, 16) : «conversation dépourvue d'ordre et de sens».

- «*Ana*» (I, 224) : «recueil d'anecdotes».
- «*Animer l'émulation*» de quelqu'un (I, 225) : «inciter à l'égaler, voire à la surpasser».
- «*Antonin*» (I, 193, 266) : «religieux de l'ordre de Saint-Antoine».
- «*Apostat*» (I, 118) : «qui a abandonné sa religion».
- «*Apostille*» (II, 247) : «addition faite en marge d'un écrit».
- «*Appartement*» (I, 474) : «pièce d'un appartement».
- «*Application*» (II, 123) : «le fait de rapporter à une personne ce qui est dit d'une autre».
- «*Appointements*» (I, 473 ; II, 484) : «rétribution fixe».
- «*S'appréter*» quelque chose (I, 231) : «se préparer» quelque chose.
- «*Après dînée*» (II, 254) : «après-midi».
- «*Archimandrite*» (I, 243) : «titre attribué à un supérieur de monastère en Orient».
- «*Argent mignon*» (I, 324) : «argent comptant».
- «*S'argumenter*» (II, 100) : «adopter une opinion».
- «*Armes*» dans l'expression «*faire des armes*» : «faire de l'escrime» ; d'où «*la salle d'armes*» (I, 314), «*tirer à la muraille*» (I, 314) qui est un exercice élémentaire, «*les bottes de tierce et de quarte*» (I, 314) qui sont des coups de fleuret.
- «*Arréage*» (II, 179) : «ce qui est dû».
- «*Arrêts*» (I, 247) : «sanction disciplinaire imposée à un officier ou à un sous-officier» ; mais Rousseau l'impose aussi à un «*vaisseau*» ! (I, 463).
- «*Assignable*» (I, 352) : «précis», «déterminé».
- «*S'assortir de*» (I, 363) : «se pourvoir de».
- «*Assortissant*» (II, 25) : «qui est harmonisé avec».
- «*Asymptote*» (I, 443) : «droite telle que la distance d'un point d'une courbe à cette droite tend vers zéro lorsque le point s'éloigne à l'infini sur la courbe».
- «*Au demeurant*» (II, 301) : «par ailleurs».
- «*Aune*» (I, 132) : «bâton de bois de la longueur de cette ancienne mesure des étoffes».
- «*Auspices*» (II, 288) : «présages».
- «*Avancée*» (I, 76) : «corps de garde avancé».
- «*Avantageux*» (I, 288 ; II, 177) : «suffisant», «vaniteux», «orgueilleux», «fat».
- «*Avis*» (I, 93) : «note».
- «*Babil*» (I, 135, 411) : «abondance de paroles fuitives».
- «*Babillard*» (I, 29) : «bavard».
- «*Badin*» (I, 415) : «qui aime à rire, à plaisanter ».
- «*Bahute*» (I, 463) : «costume vénitien, constitué de trois pièces : une cape noire, un tricorne noir et un masque blanc».
- «*Bailly*» (II, 75, 391, 392) : «officier qui rendait la justice au nom du roi ou d'un seigneur».
- «*Balance*» (II, 354) : «hésitation».
- «*Balancer*» (I, 230 ; II, 94, 242, 296, 377, 378, 444) : «hésiter» ; (I, 163, 377 ; II, 394) : «équilibrer», «contrebalancer».
- «*Balourdise*» (I, 185, 186, 300 ; II, 23, 87, 96, 263, 293, 294, 307, 312) : «gaucherie», «lourdeur», «maladresse».
- «*Balustre*» (I, 85) : «rangée de colonnettes renflées supportant un appui».
- «*Banneret*» (II, 392) : «chef du conseil municipal en Suisse».
- «*Barbon*» (II, 323) : «homme âgé».
- «*Bartavelle*» (I, 320) : «perdrix rouge du Midi, plus grosse que la perdrix ordinaire».
- «*Basse*» (I, 223) : «voix d'homme très grave» ; (I, 235) : «voix la plus basse dans une harmonie».
- «*Bât*» (I, 289) : «dispositif permettant le port de lourdes charges par des mammifères quadrupèdes utilisés comme bêtes de somme».
- «*Bâton de bûcheron*» (I, 291) : «désignation moqueuse de la canne avec laquelle le chef d'orchestre battait la mesure, un peu à la façon d'un tambour-major de fanfare actuellement» (la baguette de chef d'orchestre apparut vers 1810).
- «*Battre la campagne*» (I, 110, 242, 462 ; II, 234, 367, 463) : «déraisonner», «divaguer», «tergiverser».

- «*Se battre les flancs*» (II, 303) : «se donner du mal pour obtenir un résultat».
- «*Bavette*» (II, 187) : «partie d'un tablier qui dissimule la poitrine».
- «*Bénignement*» (II, 199) : «avec bienveillance».
- «*Berceau*» (I, 380) : «voûte de feuillage».
- «*Berger*» (II, page 154) : du gardien de moutons, on avait fait, au XVIIe siècle, dans la poésie, l'homme simple et sincèrement amoureux.
- «*Bien voulu*» (I, 303) : «apprécié socialement».
- «*Biscaïen*» (II, 10) : «Basque espagnol».
- «*Bisquière*» (II, 134) : «dentellière».
- «*Blanc*» (I, 266) : «petite monnaie d'argent».
- «*Boisé*» (I, 474) : «recouvert de boiseries».
- «*Bonde*» : «pièce de bois permettant d'obturer un trou dans un récipient contenant du liquide» ; d'où l'expression «*lâcher la bonde à [ses] larmes*» (I, 236).
- «*Boscaresque*» (II, 195) : «qui s'applique aux bosquets, aux forêts» (adjectif créé par Rousseau à partir de l'italien «boscareccio»).
- «*Bouffette*» (I, 224) : «nœud bouffant de ruban employé comme ornement dans l'habillement, les tentures, le harnachement des chevaux».
- «*Bouffons italiens*» (II, 92) : «musiciens et chanteurs d'opéras bouffe».
- «*Bougie*» (II, 60) : «tige cylindrique mince qu'on introduit dans un canal pour l'explorer ou le dilater».
- «*Bouquer*» (II, 445) dans l'expression «*faire bouquer*» : «faire échouer».
- «*Bourrer*» (I, 111) : «frapper à coups redoublés», ce que Rousseau fit, intellectuellement parlant avec le jeune prêtre qui s'employa à le convertir.
- «*Bourru*» (I, 129) : «personne peu commode, farouche, sans idée de méchanceté».
- «*Branle*» (II, 409) : «première impulsion».
- «*Brisées*» dans l'expression «*aller sur les brisées de quelqu'un*» (I, 484) : «tenter de le supplanter».
- «*Brocantage*» (I, 473) : «escroquerie».
- «*Butor*» (I, 156 ; II, 450) : «grossier personnage».
- «*Buvette*» dans l'expression «*faire une buvette*» (I, 417) : «boire un coup».
- «*Cabale*» (I, 349 ; II, 101) : «manoëvres secrètes, concertées contre quelqu'un ou quelque chose», «complot».
- «*Cabaler*» (II, 417) : «comploter».
- «*Cabaret*» (I, 230) : «auberge».
- «*Cabinet*» (II, 30) : «collection de livres rangée dans une petite pièce».
- «*Cadet*» (I, 250, 253) : «gentilhomme qui servait comme soldat puis comme bas-officier pour apprendre le métier des armes».
- «*Cafard*» : «qui affecte la dévotion» (I, 291) ; «qui dénonce sournoisement» (II, 417).
- «*Cafardage*» (II, 409) : «dénunciation sournoise et calomnieuse».
- «*Cafetan*» ou «*caftan*» (II, 405, 444) : «robe turque ample et longue, ornée et doublée de fourrure».
- «*Cagotisme*» (II, 449) : «attitude du cagot, du faux dévot, du bigot, de l'hypocrite».
- «*Caillette*» (II, 390, 417) : «femme frivole, bavarde et peu intéressante».
- «*Cailletage*» (I, 89) : «propos de la caillette».
- «*Calviniste*» (II, 412) : «personne qui se réclame de la doctrine du réformateur Calvin qui était la forme du protestantisme en vigueur à Genève».
- «*Canaille*» (I, 84, 470 ; II, 444) : «ramassis de gens méprisables ou considérés comme tels».
- «*Se captiver*» (I, 50) : «se soumettre».
- «*Capucinade*» (I, 98) : «banal discours de morale, tel qu'en faisaient les moines capucins».
- «*Caquets*» (I, 396) : «commérages», «ragots».
- «*Carton*» (II, 357) : «feuille supplémentaire d'impression qui remplace les pages d'un livre où se sont glissées des fautes».
- «*Catastrophe*» (I, 145, 494 ; II, 224, 301, 324, 346, 395, 453) : «dénouement».
- «*Catéchisme*» (I, 309 - II, 390) : «livre contenant les principes de la foi catholique».
- «*Catéchumène*» (I, 102) : «personne qu'on instruit dans la foi chrétienne pour la disposer à recevoir le baptême».

- «*Censure*» (I, 114) : «critique».
- «*Cercle*» (II, 463) : «groupe de personnes qui se réunissent habituellement pour discuter, étudier ou préparer une action».
- «*Chaise*» (I, 131, 386, 395, 396 ; II, 385, 387) : «voiture à deux ou quatre roues, tirée par un ou plusieurs chevaux, conduite par un postillon».
- «*Chalumeau*» (I, 30) : «instrument de musique, ancêtre de la clarinette».
- «*Chamoiseur*» (II, 483) : «ouvrier chargé de préparer les peaux de chamois».
- «*Chancelier*» (I, 464) : «personne chargée de garder les sceaux d'une administration».
- «*Change*» dans l'expression «*donner le change*» (I, 342, 395, 428, 484) : «tromper quelqu'un en lui donnant une fausse impression» ; dans l'expression «*prendre le change*» (I, 359 ; II, 339) : «se tromper», «se méprendre sur un objet, sur une affaire».
- «*Chaperon*» (II, 225) : «personne qui, par souci des convenances, accompagne une femme».
- «*Chapitre*» (I, 202) : «assemblée des chanoines d'une cathédrale».
- «*Charge*» (II, 303) : «moquerie».
- «*Chargé*» (I, 223) : «exagéré».
- «*Charivari*» (I, 235) : «ensemble de bruits discordants».
- «*Château en Espagne*» (I, 78, 101, 121, 421, 429) : «projet illusoire, fou, irréalisable».
- «*Chauffoir*» (II, 276) : «foyer d'un théâtre».
- «*Chef*» dans l'expression «*faire quelque chose de son chef*» (I, 394 ; II, 338) : «de sa propre initiative».
- «*Chenille*» (I, 298) : «sorte de passementerie veloutée, faite de soie».
- «*Chère*» (I, 393) : «nourriture».
- «*Chicane*» (II, 104) : «querelle», «dispute».
- «*Chicaner*» (I, 458) : «ergoter».
- «*Chimères*» (I, 75, 78, 257, 269 - II, 222, 245) : «rêves», «imaginaires», «fantaisies» ; ce que Rousseau allait appeler, dans "Les rêveries du promeneur solitaire", des «êtres formés selon [son] cœur».
- «*Chœur*» dans l'expression «*grand chœur*» (I, 481) : «motet chanté à plusieurs voix».
- «*Ci-devant*» (II, 254) : «auparavant».
- «*Clabaud*» dans l'expression «*chapeau clabaud*» (I, 375) : «chapeau à bords baissés».
- «*Clabauder*» (II, 8, 417) : «crier sans cause ni raison».
- «*Claquer*» (II, 85) : «applaudir».
- «*Classe*» (II, 443, 444) : «assemblée régionale des fidèles dans le culte protestant».
- «*Clavecin oculaire*» (I, 434) : «instrument qui fait défiler devant les yeux des successions de couleurs».
- «*Coïon*» (I, 147) : plus généralement on trouve «couillon», mot qui signifiait proprement «testicule» mais n'était usité qu'avec le sens figuré de «sot», «imbécile», «niais».
- «*Coller le vin*» (I, 417) : «y battre de la colle de poisson ou des blancs d'œufs pour le clarifier».
- «*Collier*» : «harnais qu'on passe au cou d'un animal» ; d'où l'expression «à *plein collier*» (II, 166) : «avec toute son énergie».
- «*Combustible*» dans l'expression «*tempérament combustible*» (I, 38 ; II, 182) : «susceptible de s'enflammer, de se passionner».
- «*Commensal*» (I, 401) : «personne qui mange habituellement à la même table qu'une ou plusieurs autres».
- «*Commerce*» (I, 114, 179, 221, 224, 315, 317, 403 ; II, 210, 213, 255, 290, 396, 460) : «relation avec une personne».
- «*Commerce de lettres*» (II, 186) : «correspondance».
- «*Commettre l'honneur*» (I, 114) : «compromettre l'honneur».
- «*Comminatoire*» (I, 358) : «menaçant».
- «*Commission*» (II, 355, 383) : «tâche», «travail» dont on a été chargé.
- «*Communément*» (I, 379) : «habituellement».
- «*Compagnie*» (II, 463) : «réunion de personnes qui ont quelque motif de se trouver ensemble» ; l'expression «*par compagnie*» (I, 50) : «par des relations avec d'autres».

- «Compasser» (II, 293) : «organiser».
- «Compte» dans l'expression «*mettre en compte*» (II, 272) : «compter».
- «Concertant» (I, 290) : «musicien qui joue avec d'autres».
- «Concerter» (II, 229) : «faire un projet avec plusieurs personnes».
- «Conchyliomanie» (II, 79) : «intérêt maniaque pour les coquillages».
- «Concours» (I, 71 ; II, 412) : «rencontre de plusieurs choses ou personnes en un lieu».
- «Concupiscence» (I, 113) : «désir sexuel ardent».
- «Concurrence» (II, 323) : «exigence».
- «Condition» : «rang social», «place dans la société» ; d'où l'expression «*gens de condition*» (I, 118) : «aristocrates» ; d'où une «*dame de condition*» (I, 133).
- «Conférent» (I, 456) : à Venise, «dignitaire chargé par le sénat de discuter avec les ambassadeurs».
- «Conférer avec» (II, 477) : «s'entretenir» ; d'où «*conférences*» (II, 106, 123) : «conversations».
- «Congé» (II, 242) : «cessation de bail».
- «Conjoint» (I, 438) : «uni».
- «Conjuration» (I, 375) : «pratique destinée à chasser le diable».
- «Conniver» (II, 234) : «comploter».
- «Conscience» dans l'expression «*en repos de conscience*» (I, 359) : «la conscience en paix».
- «Conséquent à» (II, 87) : «qui fait logiquement suite à», «est en accord avec».
- «Consommé» (I, 155) : «parvenu à un degré élevé de perfection».
- «Constater» (II, 436) : «établir», «donner la preuve de».
- «Constituant» (II, 460) : «celui qui établit une rente en faveur d'une autre personne».
- «Consumer» (I, 466) : «épuiser».
- «Contention d'esprit» (I, 374) : «tension des facultés intellectuelles».
- «Conteur de fleurettes» (I, 223) : «qui courtise des femmes».
- «Contingent» (I, 340) : «dont la venue ne peut être prévue».
- «Contrepoinrière» (I, 226) : «ouvrière fabriquant et réparant les tentures».
- «Contre-seing» (II, 277) : «seconde signature destinée à authentifier la signature principale».
- «Contrevent» (I, 369) : «grand volet extérieur».
- «Controuver» (II, 428) : «inventer».
- «Cordeliers» (I, 291) : nom qu'avaient les franciscains établis en France, ces moines portant, sur leur robe de bure brune ou grise, une grosse corde, armée de nœuds de distance en distance, et qui tombait presque jusqu'à leurs pieds.
- «Cordon bleu» (I, 447) : «chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit qui portait comme insigne une croix de Malte suspendue à un large ruban de couleur moirée bleu ciel».
- «Cornette» (I, 224) : «coiffe de tissu blanc».
- «Corps» (I, 245) : «assemblée».
- «Corps de garde» (II, 451) : «soldats qui occupent une construction militaire servant à protéger l'entrée d'une fortification, servant de poste de police».
- «Correspondre» (I, 166) : «rendre sentiment pour sentiment».
- «Costume» dans l'expression «*du bon costume*» (I, 481), italienisme qui est la traduction de «*di buon costume*» qui signifie «convenable», «bienséant».
- «Coterie» (II, 113, 117, 157, 251) : «réunion de personnes hostiles à une autre».
- «Couchée» (I, 231) : «nuitée».
- «Coulpe» (I, 143) : «culpabilité», «faute», «péché».
- «Coup d'œil» dans l'expression «*prendre un coup d'œil*» (II, 234) : «prendre une apparence».
- «Courueuse» (I, 103, 490 ; II, 451) : «femme débauchée, dévergondée».
- «Courir» : «courir à la piste de quelqu'un» (I, 95) : «courir à sa poursuite» - «courir la carrière de» (I, 159) : «faire carrière dans».
- «Cours» dans l'expression «*faire des cours*» (II, 32) : «des études».
- «Course» (I, 241) : «trajet».
- «Court» dans l'expression «*tenir de court*» (I, 47) : «tenir de près».
- «Couvert» dans les expressions «*petit-couvert*» (I, 292) : «repas sans cérémonie» - «à couvert» (I, 115) : «à l'abri».

- «*Crapule*» (I, 68, 293, 472) : «ensemble de personnes qui sont débauchées et/ou malhonnêtes».
- «*Crapaudine*» (I, 48) : «plaque de plomb qui se met à l'entrée d'un tuyau de bassin pour empêcher les ordures d'y pénétrer».
- «*Créature*» (II, 443) : «personne qui doit sa position de quelqu'un à qui elle est dévouée».
- «*Cron*» (II, 77) : «amas de petites coquilles et de sable».
- «*Croquant*» (I, 336 - II, 29) : «paysan», «rustre».
- «*Croque-notes*» (I, 237 ; II, 91) et «*croque-sol*» (I, 437) : «musicien sans talent».
- «*Cruscantisme*» (I, 158) : «purisme» (du fait que l'Académie della Crusca, à Florence, était chargée de perfectionner la langue italienne, et de veiller à son bon usage).
- «*Cueiller*» (I, 81) : «cuillère», nom que prit au XVIe siècle un groupe d'aristocrates du pays de Vaud qui, au cours d'une orgie, s'étaient vantés de manger les Genevois à la cuillère.
- «*Cuistre*» (II, 97, 212, 390) : «pédant vaniteux et ridicule».
- «*Czarine*» (I, 243) : «tsarine».
- «*Déboire*» (I, 362) : «inconvénient».
- «*Déceler*» : (I, 226) : «découvrir» ; «se déceler» (II, 80) : «se faire connaître».
- «*Décorations*» (I, 182) : «décor».
- «*Décrété*» (II, 390) : «condamné par la justice» ; d'où : «*décrété de prise de corps*» (II, 376), d'arrestation.
- «*Défaite*» (I, 329) : «moyen de se tirer d'embarras», mot encore employé au Québec dans ce sens.
- «*Défiant*» (I, 445) : «qui se méfie».
- «*Définiteur*» (I, 292) : «dans certains ordres religieux, l'assistant du général ou du provincial».
- «*Défrayer*» (I, 164) : «parer aux dépenses».
- «*Dégât*» (I, 51) : «consommation importante».
- «*Dégingandé*» (II, 213) : «qui est disproportionné dans sa haute taille et déséquilibré dans sa démarche».
- «*Déguiser*» (II, 395) : «cacher» ; «se déguiser» (I, 486) : «se cacher».
- «*Déloge*» (II, 246) : «quitter brusquement son logement pour aller s'établir ailleurs».
- «*Démarche*» (I, 92) : «décision prise».
- «*Demeure*» (II, 170) : «séjour en un endroit».
- «*Déparler*» (I, 217) : «ne pas cesser de parler».
- «*Se dépayser*» (II, 103) : «changer de pays».
- «*Dépense*» (I, 64) : «lieu où l'on place les provisions et différents objets destinés à la table».
- «*Derechef*» (I, 36, 42, 155, 420 ; II, 84, 103, 365, 384) : «de nouveau».
- «*Descente*» (II, 182, 245) : «hernie».
- «*Détacher quelqu'un*» (II, 165) : «l'envoyer auprès d'une personne».
- «*Déterminé*» dans l'expression «être déterminé» (II, 175) : «avoir pris une décision».
- «*Devoir*» dans l'expression «rendre le devoir» (I, 299) à une femme : le devoir conjugal, l'union charnelle.
- «*Diligent*» (I, 267) : «qui s'applique avec soin à ce qu'il fait».
- «*Dîmer*» (I, 63) : «prélever».
- «*Disconvenance*» (I, 53) : «désaccord», «incompatibilité».
- «*Disposition*» (I, 169) : «état d'esprit».
- «*Dispute*» (II, 128) : «discussion», «contestation».
- «*Dissipations*» (I, 322) : «dépenses» ; d'où «*dissipateur*» (I, 420) : «dépensier».
- «*Divertissement*» (II, 80) : «intermède de danse et de chant dans un opéra».
- «*Domestique*» (nom) (I, 170) : «ensemble de serviteurs» ; (adjectif) (II, 155, 427) : «qui concerne la vie à la maison, en famille».
- «*Se donner pour*» (I, 234) : «prétendre être».
- «*Double*» dans l'expression «à double» (I, 413 ; II, 35, 282) : «en double», «doublement».
- «*Draper*» (I, 254) : «se moquer», «railler».
- «*Dryade*» (II, 156) : «nymphe des bois».
- «*Éclipsé*» (II, 362) : «éliminé».

- «*Écot*» (II, 275) : «quote-part d'un convive pour un repas à frais communs».
- «*Écu*» (II, 282, 283, 437) : «monnaie qui portait l'écu de France sur l'une de ses faces».
- «*Effilé*» (I, 198) : «linge bordé de franges de fils» ; il se portait dans le deuil.
- «*Égide*» (II, 230) : «bouclier».
- «*Églogue*» (I, 376) : «petit poème pastoral».
- «*Éluder*» (II, 176) : «faire disparaître».
- «*S'embarrasser*» (I, 246) : «s'embrouiller».
- «*Embonpoint*» (I, 172) : «rondeur de la chair».
- «*Emboucher*» (I, 94) : «indiquer à quelqu'un ce qu'il doit dire».
- «*Embrasser*» (I, 216) : «tenir dans ses bras».
- «*Empreinte*» (I, 66) : «figure marquée par impression».
- «*Empyrée*» (I, 271 - II, 156) : «dans la mythologie antique, la plus élevée des quatre sphères célestes, qui contenait les feux éternels (les astres) et qui était le séjour des dieux».
- «*Empyreume*» (I, 285) : «goût et odeur désagréables qui se dégagent de la combustion de substances végétales ou organiques».
- «*Encre de sympathie*» (I, 341) : «encre incolore qui se noircit lorsqu'on la soumet à certains agents chimiques».
- «*Encyclopédie*» (I, 365) : «ensemble des sciences».
- «*Endêver*» (I, 196) : «rager».
- «*Enfant de la balle*» (I, 250) : «personne élevée dans la profession de son père».
- «*Enfin*» (II, 43) : «finalement» : l'amitié avec Grimm fut «*enfin si funeste*» (II, 43).
- «*Enfourné*» : «introduit» : «*le pays où il s'était enfourné*» (I, 243).
- «*Engoué de*» (I, 283) : «passionné par».
- «*Ennuis*» (I, 214) : «tourments».
- «*Enseigner*» (I, 119, 232) : «indiquer».
- «*Entendre*» (I, 191, 283, 390) : «comprendre».
- «*Entendu*» dans l'expression «être entendu en quelque chose» (II, 350) : «en avoir des connaissances».
- «*Enthousiaste*» (nom) (II, 320) : «un partisan fanatique».
- «*Entours*» (II, 165, 346) : «entourage».
- «*Envi*» dans l'expression «à l'*envi*» (II, 391) : «à qui mieux mieux», «en rivalisant», «en cherchant à l'emporter sur l'autre».
- «*Épigramme*» (I, 179, 393) : «trait satirique», «mot spirituel et mordant».
- «*Épiloguer*» (II, 441, 461) : «censurer».
- «*Épines*» dans l'expression «être sur les épines» (I, 388 ; II, 82) : «être dans une situation inconfortable».
- «*Époque*» dans l'expression «faire époque» (II, 301) : «laisser un souvenir durable».
- «*Épreuve*» dans l'expression «un homme à l'épreuve» (I, 391) : «capable de subir l'épreuve».
- «*Equipage*» : (I, 101) : «accompagnement» ; (I, 198, 375) : «habillement» ; (I, 327, 420 ; II, 83) : «bagage».
- «*Ergoterie*» (I, 112, 358) : «contestation pour des vétilles, avec des arguments captieux».
- «*Érotiques transports*» (II, 171) : «émotions amoureuses» (au XVIII^e siècle, le mot «érotique» n'avait pas le sens fort qu'on lui attribue aujourd'hui).
- «*Esclavon*» (I, 103, 463) : «habitant de la Slavonie», région orientale de la Croatie.
- «*Espèces*» (I, 261) : «pièces de monnaie».
- «*Esprits*» (I, 92) : «petits corps légers, subtils et invisibles, qui portent la vie et le sentiment dans les parties de l'animal» (*"Dictionnaire de l'Académie"*, 1762).
- «*Esquinancie*» (I, 449) : «inflammation de la gorge».
- «*Estime*» dans l'expression «être de l'estime de quelqu'un» (II, 262) : «être estimé par quelqu'un».
- «*Estoc*» dans l'expression «de son estoc» (I, 460 ; II, 216) : «de son cru», «de son initiative».
- «*Étisie*» (I, 431) : «amaigrissement dû à une maladie chronique».
- «*Étoffe*» (I, 91, 180 ; II, 398, 421) : «ce qui constitue ou définit (nature, qualités, aptitudes, condition) une personne ou une chose».

- «Être» dans l'expression «*encore en être*» (I, 50) : «encore existant».
- «Être nécessité» (II, 477) : «être contraint».
- «Étrennes» (II, 281) : «pourboire».
- «Éventé» dans l'expression «airs éventés» (II, 343) : «airs écervelés».
- «Excéder quelqu'un» (I, 367) : «le fatiguer extrêmement» ; «s'excéder» (II, 118) : «se fatiguer extrêmement».
- «Expédient» (I, 146, 441 ; II, 35) : «moyen de se tirer d'embarras».
- «Exténuer» (II, 317, 344) : «atténuer», «réduire».
- «Extravaguer» (I, 385) : «divaguer», mais aussi «exagérer», d'où «*le berger extravagant*» (II, 154).
- «Façon» (I, 244) : «habileté», «élégance» - «faire peu de façons» (I, 243) : «faire peu de manières».
- «Faculté judiciaire» (I, 370) : «faculté de juger».
- «Faire gras», «faire maigre» (I, 358) : «suivre les préceptes du catholicisme qui veulent que, certains jours, on consomme de la viande et que, à d'autres jours, on s'en abstienne».
- «Faisant» (I, 431) : «habile».
- «Falbala» (II, 134) : «volant d'une robe».
- «Familiarités» (I, 490) : «ébats sexuels».
- «Fange» (II, 446) : «boue», «souillure morale».
- «Fantaisie» (I, 101, 103, 390) : «imagination» ; «liberté» ; d'où l'expression «à ma fantaisie» (II, 80).
- «Fatiguer sa Minerve» (I, 317) : «se fatiguer les méninges», Minerve étant la déesse de l'intelligence.
- «Faufilé» (I, 441) : «insinué» dans un milieu.
- «Faute» dans l'expression «se faire faute de» (I, 483) : «s'abstenir».
- «Faux-bourdon» (I, 119) : «chant à une voix accompagné par l'orgue».
- «Felouque» (I, 453) : «petite embarcation à rames de la Méditerranée».
- «Fermier général» (II, 32) : «financier qui, sous l'Ancien Régime, prenait à ferme (pour une somme fixée à l'avance) le recouvrement des impôts».
- «Fers» (II, 61) : «ce qui sert à enchaîner un prisonnier».
- «Feuille» (II, 451) : «journal».
- «Feuillu» (II, 204) : Rousseau explique lui-même : «chargé de paroles et redondant».
- «Fiel» (I, 357) : «amertume qui s'accompagne de mauvaise humeur, de méchanceté».
- «Figure» d'une personne : (I, 222) : «son apparence» ; (II, 213) : «son maintien».
- «Filer» (I, 124) : «produire d'une manière égale et soutenue».
- «Fille d'Opéra» (II, 73) : «chanteuse» ou «danseuse».
- «Fine mouche» (I, 136) : «personne fine, astucieuse, rusée».
- «Finet» (II, 318) : «rusé».
- «Flageoler» (I, 490) : «trembler de faiblesse, de fatigue, de peur».
- «Flagorner» (II, 336, 480) : «flatter bassement» ; d'où «flagorneur» (II, 143), «flagornerie» (II, 420).
- «Flandrin» (I, 317) : «homme grand, d'allure gauche».
- «Se flatter de» (I, 225) : «espérer».
- «Fléau» (I, 316 ; II, 341) : «instrument à battre les céréales» ; de là, «calamité».
- «Flegme» (II, 13) : «caractère».
- «Fleur» dans les expressions «être dans toute sa fleur» (I, 178) : «dans son plein épanouissement» ; «la fleur de l'âge» (I, 385) : la jeunesse.
- «Fontaine de Héron» (I, 163) : dispositif inventé par Héron d'Alexandrie, mécanicien grec du Ier siècle après J.-C., composé de deux bassins où l'eau, transférée de l'un à l'autre grâce à des tubes où l'air est aspiré, est forcée de jaillir au-dehors.
- «Fontange» (I, 224) : «nœud de ruban que les femmes portaient sur leur coiffure, à la manière de Mlle de Fontanges, maîtresse de Louis XIV».
- «Force» dans l'expression «à force ouverte» (II, 473) : «par la contrainte armée».
- «Forlan» (I, 479) : «du Frioul, partie orientale de la Vénétie».
- «Formée» (I, 215) : se disait d'une femme qui avait des «formes».
- «Fortune» (I, 438) : «réussite» ; d'où : «bonne fortune» (I, 406 ; II, 78) : «succès auprès d'une femme» ; «en bonne fortune» (II, 123) : «en cachette».

- «Franque» dans l'expression «*langue franque*» (I, 243) : «jargon mêlé de français, d'italien, d'espagnol, et d'autres langues, usité autour de la Méditerranée».
- «*Frère laï*» (I, 176) : «laïc qui vit dans un couvent sans avoir reçu les ordres sacrés».
- «*Fripion*» (I, 471 ; II, 28) : «personne malhonnête», «voleur adroit» ; d'où : «*fripionnerie*» (I, 63).
- «*Furie*» (I, 424) : «femme donnant libre cours à sa colère, à sa haine, avec violence».
- «*Fusil*» (I, 262) : «petite pièce d'acier avec laquelle on bat la pierre à feu pour allumer l'amadou».
- «*Gabion*» (I, 250) : «grand panier qu'on remplissait de terre, et dont on se servait lors des sièges de villes pour protéger les travailleurs et les soldats».
- «*Gages*» (II, 247) : «salaire d'un domestique».
- «*Gagner*» quelqu'un (II, 35) : «le convaincre» - (II, 332) : «gagner contre lui».
- «*Gaillardement*» (II, 35) : «hardiment».
- «*Galant*» (I, 223) : «amateur de femmes».
- «*Garder le mulet*» (II, 261) : «attendre quelqu'un avec ennui et impatience».
- «*Garde-robe*» (I, 72) : «les toilettes».
- «*Gargote*» (I, 230, 473) : «auberge ou restaurant bon marché».
- «*Gasconnade*» (I, 199) : «fanfaronnade», attitude souvent prêtée aux Gascons.
- «*Gazette*» (I, 287, 389, 464) : «journal».
- «*Génipi*» (I, 321) ou «*génépi*» : «plante sauvage des hautes montagnes, médicinale et tonique».
- «*Gens*» de quelqu'un (I, 477 ; II, 231) : «ses domestiques».
- «*Gentil*» dans l'expression «*faire le gentil*» (I, 444) : «faire l'homme d'esprit».
- «*Gentilhomme de la manche*» (I, 452) : «aristocrate chargé d'accompagner les fils du roi».
- «*Gobe-mouches*» (I, 289) : «qui croit naïvement à toutes les nouvelles».
- «*Gorge*» (I, 86) : «poitrine d'une femme».
- «*Goûter*» (I, 482) : «collation qu'on prend dans l'après-midi».
- «*Goûts ultramontains*» (I, 191) : «homosexualité» (le mot «*ultramontains*» [d'au-delà des monts, c'est-à-dire de l'autre côté des Alpes] désignait, en France, les Italiens, censés être souvent homosexuels !).
- «*Gouverner*» (I, 176) : «veiller à ce qu'une chose demeure en bon état».
- «*Gouverneur*» : ((I, 253, 279, 448) : «précepteur» - (II, 397) : «administrateur d'un territoire».
- «*Grabat*» (I, 119) : «lit misérable».
- «*Grâce*» (I, 407) : «pardon d'une faute», «remise d'une peine».
- «*Les grands*» (I, 490 ; II, 57, 61, 249, 267, 300) : «les aristocrates».
- «*Grangère*» (I, 217) : «femme qui tient une ferme, à condition d'en partager le produit avec le propriétaire», «métayère».
- «*Grapignan*» (I, 58 ; II, 9) : mot péjoratif, forgé sur «grapigner», ici au sens de «grappiller», pour désigner un homme de loi.
- «*Gré*» : «ce qui plaît» ; d'où «à mon gré» (I, 78), «au gré» (I, 180) : «selon la volonté» ; «*bon gré*» et «*mauvais gré*» (II, 322).
- «*Grief*» (adjectif) (II, 473) : «grave», «sévère».
- «*Grimoire*» (I, 375) : «livre de magicien» ; «*air de grimoire*» (I, 375) : «air mystérieux».
- «*Grison*» (I, 187) : «dont les cheveux commencent à devenir gris».
- «*Grondeur*» (I, 390) : «bougon», «grognon».
- «*Gueux*» (I, 198 ; II, 437) : «mendiant» ; d'où «*gueusant*» (I, 198).
- «*Guignon*» (II, 335) : «mauvaise chance persistante» ; «*prendre en guignon*» (I, 456) : «prendre en grippe».
- «*Guinguette*» (I, 285) : «petite maison de campagne».
- «*Habitant*» (I, 257) : «paysan», sens que le mot a gardé au Québec.
- «*Habitation*» (IV, 251) : «fait d'occuper un lieu».
- «*Habitation des femmes*» (II, 396) : «rapports sexuels avec elles».
- «*Haie*» dans l'expression «*en haie*» (I, 486) : «en faisant une haie d'honneur».
- «*Harangère*» (II, 38) : «femme grossière, criarde, mal embouchée», comme le seraient les marchandes de harengs.
- «*Harangueur*» (I, 246) : «personne qui discourt interminablement».

- «*Haute-contre*» (I, 199) : «la plus haute voix d'homme, qui est au-dessus du ténor».
- «*Haut mal*» (I, 113) : «épilepsie».
- «*Holbachique*» : adjectif (II, 117 ; II, 157), «*holbachien*», nom (II, 195), adjectif (II, 374), créés par Rousseau à partir du nom du baron d'Holbach qu'il pensait être à la tête de ses ennemis.
- «*Honnêteté*» (II, 211, 407) : «politesse», «amabilité».
- «*Honneur*» dans l'expression «*se faire honneur*» (I, 205) : «se vanter».
- «*Horion*» (I, 52) : «coup violent».
- «*Hourî*» (I, 489 ; II, 154) : «femme du paradis musulman».
- «*Humeur*» dans les expressions : «*petites humeurs*» (I, 230) : «petites sautes d'humeur» - «avoir de l'*humeur*» (II, 185, 353) : «être mécontent».
- «*Huppé*» : «de haut rang», «riche».
- «*Identité*» (I, 228) : «proximité».
- «*Impatient*» (I, 190) : «qui ne supporte pas», «qui est rétif».
- «*Impayable*» (I, 71, 391) : «d'une bizarrerie extraordinaire ou très comique».
- «*Impertinent*» (II, 84) : «qui manque aux bienséances».
- «*Improbation*» (II, 472) : «désapprobation».
- «*Impudence*» (I, 140) : «effronterie audacieuse ou cynique, qui choque, indigne».
- «*Incessamment*» (I, 102, 134, 144, 420 ; II, 351, 397, 437, 442, 463, 473) : «sans cesse».
- «*Incommodité*» (I, 25) : euphémisme par lequel Rousseau désigna la cystite, maladie de la vessie, qui l'affligea toute sa vie, l'obligeant à uriner fréquemment.
- «*Incurie*» (II, 249) : «manque d'organisation».
- «*Indifférent*» (I, 22) : «sans importance».
- «*Infréquence*» (II, 472) : «manque d'assiduité».
- «*S'ingénier*» (II, 283) : «se débrouiller».
- «*Inquisition*» (I, 101) : «tribunal ecclésiastique institué pour la répression, dans toute la chrétienté, des crimes d'hérésie et d'apostasie, des faits de sorcellerie» ; d'où «*inquisiteur*» (I, 117).
- «*Instituer*» (II, 476) : «instruire», «éduquer».
- «*Instruit*» (II, 185, 233, 240) : «renseigné», «au courant».
- «*Instrument*» (I, 415) : «moyen d'obtenir quelque chose».
- «*Intelligence*» (I, 124, 128, 393 ; II, 205, 271, 274) : «entente», «connivence».
- «*Interdit*» (I, 491) : «très étonné».
- «*S'intriguer*» (I, 70) : «combiner divers moyens pour faire réussir quelque chose».
- «*Jacobin*» (I, 130) : «religieux de l'ordre de saint Dominique» qui reçut ce nom en raison de leur installation dans l'hospice de Saint-Jacques-le-Majeur de Paris.
- «*Jacobite*» (I, 388) : «partisan du roi d'Angleterre Jacques II qui avait été détroné en 1688».
- «*Jaloux*» (II, 368) : «très attentif», «très soucieux».
- «*Janséniste*» (I, 377) : «adepte de la conception sévère de la religion catholique prônée par Jansénius».
- «*Jaser*» (I, 181, 198) : «parler», «bavarder».
- «*Jésuitique*» (II, 8, 318) : «qui montre l'hypocrisie prêtée aux jésuites».
- «*Jouailler*» (II, 336) : «jouer médiocrement».
- «*Jouer à quitte ou double*» (II, 246) : «risquer le tout pour le tout».
- «*Joug*» (I, 190 ; II, 57, 61, 64, 87, 131, 265, 358, 398) : «pièce de bois qu'on met sur la tête des bœufs pour les atteler» ; d'où «contrainte matérielle ou morale qui pèse lourdement sur la personne qui la subit, entrave ou aliène sa liberté».
- «*Jour*» dans les expressions «*se faire jour*» (II, 19) : «se frayer un chemin» ; «*au jour la journée*» (II, 135) : «jour après jour».
- «*Judiciaire*» dans «*faculté judiciaire*» (I, 376) : « faculté de juger ».
- «*Juge-mage*» (I, 221) : «magistrat chargé en première instance de tous les procès civils et même de certaines causes criminelles».
- «*Laisser*» dans l'expression «*ne pas laisser de*» (I, 39, 154, 357 ; II, 276, 282, 302, 420) : «ne pas cesser de», «ne pas manquer de».
- «*Lanterne*» (I, 454) : «tourelle».

- «*Laquais*» (I, 133) : «valet portant la livrée».
- «*Larder*» (I, 460) : «piquer à plusieurs reprises».
- «*Lardon*» (II, 15) : «raillerie».
- «*Laudanum*» (I, 280) : «teinture alcoolique d'opium».
- «*Lazaret*» (I, 453) : «édifice où séjournaient les gens susceptibles d'avoir été contaminés par une épidémie».
- «*Lazariste*» (I, 189) : «membre de l'ordre religieux fondé en 1625 par saint Vincent de Paul».
- «*Lésine*» (I, 471) : «avarice».
- «*Leurre de dupe*» (I, 231) : «illusion pour naïf».
- «*Liard*» (I, 71, 439 ; II, 201, 202, 349) : «monnaie française de cuivre qui valait trois deniers ou le quart d'un sou».
- «*Libraire*» (II, 39) : «éditeur».
- «*Lieue*» (I, 81, 239, 241 ; II, 44, 121, 249, 420, 479) : «mesure itinéraire équivalant à environ quatre kilomètres».
- «*Lieutenant-baillival*» (I, 241) : «représentant du bailli».
- «*Lippée*» (I, 267) : «repas».
- «*Lit d'honneur*» (II, 398) dans l'expression «*au lit d'honneur*», «au champ d'honneur», «en pleine bataille».
- «*Livrée*» (I, 473) : «vêtements aux couleurs du maître que portaient ses domestiques».
- «*Local*» (I, 175) : «lieu».
- «*Loge*» (II, 110) : «construction rudimentaire», «cabane».
- «*Lorgnerie*» (I, 416) : «*œillade*».
- «*Louche*» (I, 417) : «trouble», «peu clair» ;
- «*Louis*» (I, 101, 324 ; II, 403, 437) : «monnaie d'or frappée à l'effigie du roi de France».
- «*Loup-garou*» (I, 73, 387 ; II, 444) : «humain qui, victime d'une malédiction, a la capacité de se transformer, partiellement ou complètement, en loup» ; de là, «personne insociable».
- «*Lourdise*» (I, 444) : variation sur «*balourdise*».
- «*Lumières*» (II, 147) : «ce qui éclaire l'esprit», «la raison».
- «*Lycanthropie*» (II, 391) : «maladie mentale au cours de laquelle le malade s'imagine être transformé en loup».
- «*Madré*» (II, 142) : «rusé sous des apparences de bonhomie, de simplicité».
- «*Magistère*» (I, 88) : «composé pharmaceutique».
- «*Magnifique*» dans l'expression «*magnifique en projets*» (II, 121) : «prodigue», «généreux».
- «*Mail*» (I, 401) : «ancêtre du jeu de croquet».
- «*Main*» dans l'expression «*de longue main*» (I, 376) : «depuis longtemps».
- «*Maison*» (I, 469 ; II, 381) : «famille de l'aristocratie».
- «*Maîtrise*» (I, 195) : «école d'éducation musicale», «manécanterie».
- «*Malin*», «*maligne*» (I, 136 ; II, 185, 261, 289) : «méchant», «hostile», «néfaste».
- «*Manant*» (I, 94) : «paysan», «rustre».
- «*Manchette*» dans l'expression «*chevalier de la manchette*» (I, 115) : «homosexuel».
- «*Mandement*» (II, 413) : «écrit par lequel un évêque donnait aux fidèles de son diocèse des instructions ou des ordres relatifs à la religion».
- «*Manger*» dans les expressions : «*manger son pain à la fumée du rôti*» (I, 390) : «être témoin d'un divertissement auquel on ne peut avoir part» - «*manger son argent*» (I, 402) : «faire une dépense inutile».
- «*Maniement*» (II, 198) : «gestion».
- «*Manoeuvre littéraire*» : «personne qui faisait les recherches préparatoires à un ouvrage écrit par un autre ; d'où «*un homme laborieux en manœuvre*» (II, 127).
- «*Manque*» dans l'expression «*rien ne se trouva de manque*» (I, 139) : «rien ne manqua».
- «*Manteau*» dans l'expression «*sous le manteau*» (II, 127) : «clandestinement».
- «*Marmaille*» (II, 35) : «groupe nombreux de jeunes enfants bruyants».
- «*Maure*» (I, 103, 117) : «Maghrébin à la peau noire».
- «*Maussade*» : (I, 212) : «malveillant» ; (II, 60, 70) : «triste»

- «*Maussaderie*» (I, 390 - II, 311, 336) : «manque de grâce», «mauvaise humeur».
- «*Maxime*» (I, 96, 97, 148, 359, 360 ; II, 34, 138, 179, 339, 343, 393, 413) : «règle de conduite».
- «*May*» (I, 64) : «meuble rustique utilisé pour la conservation de la farine et, comme pétrin, pour la fabrication du pain».
- «*Se méconnaître*» (II, 323) : «oublier ce qu'on doit à quelqu'un».
- «*Médiocre*» (I, 243) : «moyen» - «*Médioactivité*» (I, 425) : «état moyen».
- «*Ménage*» (I, 177) : «toutes les personnes qui composent une famille».
- «*Menées*» (II, 478) : «agissements secrets et artificieux dans un dessein nuisible».
- «*Mentor*» (II, 186) : du nom du personnage de l'"*Odyssée*", popularisé par "*Télémaque*" de Fénelon : «conseiller expérimenté et sage».
- «*Menuet*» (I, 234) : «air qui se danse».
- «*Menus*» (II, 81) dans l'expression «les menus plaisirs du roi», branche de l'administration de la maison du roi qui préparait les cérémonies, les fêtes et les spectacles de la Cour.
- «*Mercuriale*» (I, 114 ; II, 412) : «réprimande».
- «*Mie*» (I, 25) : «amie».
- «*Ministre*» (I, 50, 310 ; II, 106, 107, 347) : «pasteur protestant».
- «*Minuter une lettre*» (II, 219) : «la composer».
- «*Mise*» dans l'expression «*gens de mise*» (II, 34) : «gens de bonne compagnie».
- «*Mode*» dans l'expression «à sa mode» (I, 356, 460 ; II, 152) : «à sa façon».
- «*Modeste*» (I, 37) : «conforme aux bienséances».
- «*Modestie*» (I, 219) : «réserve», «retenue» ; (I, 472) : «décence».
- «*Monde*» (I, 415 ; II, 281) : «bonne société» ; d'où l'expression «*il manque de monde*» (I, 388) : «il manque d'aisance en société».
- «*Se monter*» (II, 45) : «se hausser» , «s'exalter».
- «*Monument*» (I, 21, 207) : «tout ce qui conserve le souvenir».
- «*Morceau d'appareil*» (II, 24) : «morceau de musique plein de pompe».
- «*Mot de gueule*» (II, 34) : «incongruité verbale».
- «*Motet*» (I, 196, 481 ; II, 209) : «pièce de musique religieuse composée sur des paroles latines».
- «*Moteur*» (II, 389, 412) : «cause d'une action».
- «*Mouchoir*» (I, 172) ou «mouchoir de col» : «linge dont les femmes se couvrent le col et la gorge».
- «*Moulé*» (I, 340) : «texte imprimé».
- «*Munificence*» (I, 245) : «grandeur dans la générosité».
- «*Muser*» (II, 466) : «perdre son temps à des bagatelles, à des riens» ; d'où «*musard*» (I, 415).
- «*Musiquer*» (II, 43) : «jouer de la musique».
- «*Naïveté*» (II, page 85) : «spontanéité».
- «*Naturalité*» dans l'expression «*lettres de naturalité*» (II, 434) : «actes de naturalisation».
- «*Navrer*» (I, 132 ; II, 197) : «blesser».
- «*Se négliger*» (II, 238) : «être négligé».
- «*Néphritique*» (II, 64) : «colique néphritique».
- «*Nippes*» (I, 322) : «vêtements» ; d'où «*se nipper*» (II, 350).
- «*Nonpareille*» (I, 458) : en mercerie, «sorte de ruban étroit».
- «*Nouvelle*» dans l'expression «*faire la nouvelle*» (II, 260) : «occuper l'attention».
- «*Nouvelliste*» (I, 288) : «celui qui cherche ou colporte des nouvelles».
- «*Objet*» (I, 91, 256, 296, 343, 490 ; II, 174, 176, 179) : «être ou chose suscitant un intérêt et un comportement d'ordre affectif» - (I, 222) : la raison.
- «*Obliger*» (II, 7, 338, 409) : «amener quelqu'un à faire preuve de gratitude» ; d'où «*obligeant*» (I, 99) ; «*obligation*» («*avoir obligation à quelqu'un*» [I, 431]).
- «*Obséder*» (I, 136 ; II, 28, 106, 121) : «entourer d'une présence constante».
- «*Oestre*» (I, 451) : «violente impulsion», «excitation».
- «*Office*» (II, 287) : «pièce ordinairement attenante à la cuisine où se prépare le service de la table».
- «*Officieux*» (I, 120, 253 ; II, 290) : «d'un zèle déplacé».
- «*Oisif*» (I, 352) : «disposant librement de ses loisirs», «choisisant librement ses occupations».

- «*Opiat*» (I, 178, 186), «*opiate*» (II, 307) : «médicament à base d'opium employé notamment pour soigner certaines maladies vénériennes».
- «*Opiner pour*» (II, 234) : «indiquer son choix».
- «*S'opiniâtrer*» (II, 426) : «continuer», «persévéérer».
- «*Opinion*» (II, 360) : «conviction».
- «*Oracle*» (II, 236) : «personne qui parle avec autorité ou compétence».
- «*Oratoriens*» (II, 267) : «ordre religieux, appelé aussi l'Oratoire, formé de prêtres séculiers».
- «*Ordinaire*» (I, 401) : «courrier de la poste qui partait et arrivait à jour fixe».
- «*Ordonnance*» dans l'expression «*meubler selon l'ordonnance*» (I, 285) : «meubler de ce qui est strictement nécessaire».
- «*Orpiment*» (I, 341) : «sulfure jaune d'arsenic».
- «*Ostrogoth*» (I, 371) : «grossier», par allusion aux Ostrogoths, barbares qui envahirent l'Empire romain.
- «*Ouïr*» (I, 235) : «entendre».
- «*Ourdir*» : «préparer la chaîne en réunissant les fils en nappes, et en les tendant avant le tissage» ; d'où : «disposer les premiers éléments d'une intrigue» (II, 251) - «organiser un complot» (II, 145).
- «*Ouvrir un avis*» (I, 93) : «être le premier à formuler un avis».
- «*Pacotille*» (I, 328) : «ballot de marchandise».
- «*Paillasson*» (I, 114) : «conduite sexuelle grossière».
- «*Paladin*» (I, 53) : «chevalier errant du Moyen Âge».
- «*Panégyriste*» (II, 34) : «personne qui loue», «laudateur».
- «*Papisme*» (I, 107) : terme péjoratif pour désigner le catholicisme romain qui, aux yeux des protestants, se caractérise par sa soumission au pape.
- «*Paquet*» (I, 316) : «propos désobligant et faux».
- «*Par provision*» (I, 375) : «en attendant».
- «*Parti*» dans l'expression «*faire un mauvais parti*» (II, 428) : «malmener», «maltraiter».
- «*Particulier*» dans l'expression «*dans le particulier*» (II, 71) : «dans l'intimité».
- «*Partie*» :
 - (I, 234, 267, 290) : «notation sur un volume séparé de chaque partie vocale ou instrumentale d'une œuvre musicale» («une messe à quatre parties» [I, 326]) ; d'où «*tirer les parties*» (I, 234) : «faire une copie des parties pour chacun des musiciens» ;
 - (II, 271) : «projet».
- «*Parure*» (I, 223) : «habillement».
- «*Passer*» (I, 252) : «dépasser».
- «*Passion*» : «tout état ou phénomène affectif», «toute émotion», «tout sentiment» (I, 36, 67, 181, 269, 279, 342, 394 - II, 72, 73, 147, 180, 394, 462), «tout intérêt marqué» (I, 30, 120, 233, 283, 288, 343, 356, 479 - II, 45, 174, 255, 280, 337).
- «*Patelin*» (II, 143) : par allusion à «*La farce de maître Patelin*», «celui qui, avec une douceur insinuante et hypocrite, s'efforce de dissimuler ses intentions pour duper les autres ; d'où «*patelinage*» (I, 471 ; II, 8, 48, 357) - «*pateliner*» (II, 318).
- «*Patente*» (I, 243) : «diplôme accordé par un souverain».
- «*Paumer la gueule*» (II, 134) : «donner un coup de poing sur la figure».
- «*Pays*» (I, 442) : «compatriote».
- «*Pécule*» (I, 221) : «somme d'argent économisée peu à peu».
- «*Pèlerin*» dans l'expression «*en pèlerin*» (II, 400) : «à pied».
- «*Pénard*» (I, 255) : «timoré», «tranquille», «paisible».
- «*Pension*» (I, 209 ; II, 87, 103) : «allocation périodique versée régulièrement à une personne».
- «*Périodique*» dans l'expression «*auteurs périodiques*» (II, 264) : «qui écrivent dans des publications périodiques».
- «*Persicaire*» (II, 459) : «plante à fleurs roses ou blanches».
- «*Persifler quelqu'un*» (I, 390 ; II, 177, 289) : «se moquer de lui».
- «*Personnaliser*» (II, 115) : «faire des critiques d'une personne».
- «*Petites-Maisons*» (II, 413) : «asile d'aliénés de Paris créé en 1557».

- «Peu» dans l'expression «*dans peu*» (II, 358) : «dans peu de temps», «sous peu».
- «*Pet-en l'air*» (I, 375) : «robe de chambre très courte».
- «*Petite vérole*» (I, 482) : «variole», maladie qui laissait la peau criblée de trous (d'où «défigurée»).
- «*Pièce*» (II, 310) : «écrit» quelle que soit sa nature.
- «*Pied*» (I, 222) : «mesure de longueur équivalant à un peu plus de trente-deux centimètres» - dans l'expression «*être sur le pied de*» (I, 420) : «être en mesure de».
- «*Pied-plat*» (II, 383) : «homme de basse condition», les aristocrates se vantant d'avoir le pied cambré grâce à la pratique de l'équitation.
- «*Pie-grièche*» (II, 38) : nom d'un oiseau ; de là, «femme acariâtre et querelleuse».
- «*Pinte*» (II, 409) : «ancienne mesure de capacité pour les liquides (0, 93 litre)».
- «*Pique-nique*» (II, 39) : «repas où chacun paie sa part».
- «*Piquer*» :
 - «*se piquer*» (I, 462, 486 ; II, 409, 429) : «se fâcher» ; «*être piqué*» (II, 8) ;
 - «*se piquer de*» (I, 98, 135, 222 ; II, 214, 391, 407) : «se prévaloir» - «se glorifier de quelque chose, en faire vanité, en tirer avantage, en faire profession».
- «*Piqueur*» (I, 382) : «contremaitre».
- «*Pistole*» (II, 277) : «monnaie d'or ayant le même poids que le louis».
- «*Pitoyable*» (I, 64) : «qui peut s'apitoyer».
- «*Plain-chant [...] octave*» (I, 436) : le plain-chant (musique vocale rituelle, monodique, de la liturgie catholique romaine) s'écrit sur une portée de quatre lignes seulement parce qu'il ne dépasse pas ordinairement l'octave.
- «*Plaque*» (I, 41 ; II, 372) : «niche pratiquée dans les murs d'une cheminée de cuisine».
- «*Plastron*» (I, 293) : «homme qui est en butte aux attaques et aux railleries des autres».
- «*Plat*» dans les expressions «*mettre de plat*» (I, 48) : «à plat» ; «*tout à plat*» (II, 353) : «tout net».
- «*Plomb*» dans l'expression «*tomber à plomb*» (I, 91) : «tomber perpendiculairement, comme le plomb d'un fil à plomb».
- «*Podagre*» (II, 102) ; «atteint de la goutte au pied».
- «*Poivré*» (I, 485) : «atteint par la syphilis».
- «*Police sociale*» (I, 359) : «ordre social».
- «*Polissonner*» (II, 34) : «se livrer à des actes, des propos plus ou moins licencieux».
- «*Pondérant*» (II, 481) : «qui a du poids».
- «*la Porte*» (I, 246) : «l'Empire ottoman» désigné ainsi parce que le siège de son gouvernement avait une porte d'honneur monumentale, appelée «la Sublime Porte».
- «*Portée*» dans l'expression «*être à portée*» (II, 453) : «être capable de», «être à même de».
- «*Se porter dans une affaire*» (II, 443) : «prendre part à une affaire».
- «*Possédé*» (I, 177) : «personne dominée par une puissance occulte».
- «*Pouille*» dans l'expression «*chanter pouille*» (I, 224) : «adresser des reproches mêlés d'injures».
- «*Praticien*» (I, 400) : «médecin».
- «*Pratique*» (II, 63) : «clientèle» - «pratiques» (II, 65) : «clients».
- «*Prêché*» dans l'expression «*être prêché*» (II, 444) : «être réprimandé, condamné, lors d'un prêche».
- «*Prédicament*» (II, 302, 483) : «réputation».
- «*Presse*» : (I, 183) : «l'imprimeur» ; (II, 112) : «foule», «multitude personnes assemblées dans un petit espace».
- «*Se presser*» dans l'expression «*se presser d'une seconde*» (II, 455) : «se déplacer une seconde plus tôt».
- «*Prestolet*» (II, 441) : «ecclésiastique plébéien et sans envergure».
- «*Prétintaille*» (II, 398) : «ornement d'une robe» : pour Rousseau, c'était un synonyme de mauvais goût.
- «*Prévenir*» (I, 144) : «empêcher quelque chose de se produire» - (II, 75, 399) : «faire naître dans l'esprit des sentiments favorables ou défavorables».
- «*Prévention*» (II, 219) : «préjugé favorable».
- «*Prévoir*» (I, 199) : «lire ou étudier d'avance».

- «*Prévoyance*» (II, 383) : «faculté ou action de prévoir».
- «*Primer*» (II, 442) : «l'emporter sur quelqu'un».
- «*Pris de vin*» (I, 201) : «aviné», «éméché».
- «*Prise*» (II, 194, 195) : «dispute».
- «*Privautés*» (I, 113) : «familiarités», «libertés».
- «*Profession*» : «déclaration ouverte, publique, d'une opinion» dans les expressions «*faire profession de*» (II, 342), «*profession de foi*».
- «*Progrès*» (I, 175, 263) : «progression».
- «*Protestations*» (I, 252) : «déclarations par lesquelles on atteste ses bons sentiments, sa bonne volonté envers quelqu'un».
- «*Privilège*» (I, 459) : «exclusivité de l'impression d'un livre accordée à un auteur ou à un éditeur».
- «*Profil à la silhouette*» (II, 43) : «profil découpé dans une feuille de solide papier noir».
- «*Projetant*» (I, 316), «*projeteur*» (I, 346) : «qui forme des projets».
- «*Prôner quelqu'un*» (II, 212) : «le louer sans réserve et avec insistance».
- «*Propreté*» : (I, 133) : «manière convenable de se vêtir» ; (I, 170) : «élégante simplicité».
- «*Prosélyte*» (I, 86) : «personne nouvellement convertie à une religion».
- «*Prosodie*» (I, 372) : «ensemble des règles de construction des vers».
- «*Prosopopée*» (II, 45) : «figure par laquelle on fait parler et agir une personne qu'on évoque (un absent, un mort, un animal, une chose personnifiée)».
- «*Protestation*» (I, 252) : «déclaration par laquelle on atteste ses bons sentiments, sa bonne volonté envers quelqu'un».
- «*Publicain*» (I, 259) : «financier».
- «*Pupitre magistral*» (I, 235) : «petit meuble à plan incliné sur lequel on pose, à hauteur de vue, un livre ou du papier».
- «*Pusillanimité*» (II, 333, 342) : «faiblesse de caractère».
- «*Quartier*» (II, 334) : «espace de trois mois» ; «*les quartiers*» (I, 420) : «ce qui se paie de trois mois en trois mois».
- «*Queue*» : «touffe de cheveux qu'on attachait avec un cordon et autour de laquelle on enroulait un ruban» ; d'où «*porter en queue ses cheveux*» (I, 98).
- «*Quidam*» (II, 437) : «individu» sans plus de précision.
- «*Quinze-vingt*» (I, 236) : «aveugle» ainsi désigné du fait de l'"Hôpital des Quinze-Vingts" de Paris où on soignait des aveugles.
- «*Raccommodement*» (II, 194-195, 202) : «réconciliation».
- «*Raison*» dans l'expression «*en même raison*» (II, 333) : «en même proportion».
- «*Rapière*» (II, 269) : «épée longue et effilée».
- «*Rappelant*» (I, 242) : «digne d'être rappelé», «frappant».
- «*Rat*» (I, 491) : «éjaculation précoce» (traduction de l'italien «ratto» [«vite»]).
- «*Rat-de cave*» (I, 258) : «commis des impôts qui inspecte les caves».
- «*Ravaudeuse*» (I, 251) : «femme qui fait des raccommodages à l'aiguille».
- «*Rébus*» (II, 463) : «devinette», «énigme».
- «*Récit*» (I, 196) : «ce qui est chanté par une voix seule ou joué par un seul instrument».
- «*Recoupes*» (I, 66) : «copeaux qui restent après la taille des métaux».
- «*Recueil de faits*» (I, 367) : «concours de circonstances».
- «*Reculer quelque chose*» (II, 235) : «la retarder».
- «*Réforme*» (II, 61) : «changement de vie» ; d'où «*réformer sa dépense*» (I, 336) : «réduire ses dépenses» ; «*réformer sa parure*» (II, 63) : «s'habiller plus simplement».
- «*Regarder noir*» (II, 184) : «regarder avec un air irrité».
- «*Règle*» dans l'expression «*dîner de règle*» (I, 202) : «traditionnel».
- «*Règne*» dans l'expression «*en règne*» (II, 35) : «qui domine».
- «*Regrat de sel*» (II, 142) : «lieu où l'on vend le sel au détail».
- «*Remise*» : (I, 254) : «somme d'argent» ; (II, 264) : «reprise d'un spectacle».
- «*Répandu*» (I, 148 ; II, 447) : «qui se montre beaucoup dans la société».
- «*Repos de conscience*» (I, 359) : «absence de sentiment de culpabilité».

- «*Représentation*» (II, 417) : «remontrance».
- «*Rescrit*» (II, 443, 444, 454) : «décret», «ordonnance».
- «*Ressentiment*» (II, 59) : «retour d'une douleur, d'un mal».
- «*Restaurant*» (I, 257) : «qui restaure», «qui redonne des forces par la nourriture» (sens qui n'est aujourd'hui conservé que dans le nom).
- «*Reste*» dans l'expression «*de reste*» (I, 218) : «d'ailleurs».
- «*Rester court*» (I, 246) : «ne savoir que répondre».
- «*Rétablissement*» (I, 243) : «réouverture».
- «*Rétention*» (II, 59, 100, 245) : «accumulation dans une cavité ou un tissu d'une substance qui devrait être évacuée», ici, l'urine.
- «*Retirer*» (I, 119) : «donner asile».
- «*Retour*» (II, 176) : «réponse».
- «*Rien moins*» (I, 245 ; II, 268) : «pas du tout».
- «*Risque*» dans l'expression «à *tout risque*» (I, 226) : «à mes risques et périls».
- «*Roquet*» (I, 387) : «petit chien hargneux».
- «*Rosse*» (II, 383) : «mauvais cheval».
- «*Rôtir le balai*» (II, 14) : «mener une vie de désordre et de débauche».
- «*Sabbat*» (I, 375) : «assemblée nocturne et bruyante de sorciers et de sorcières».
- «*Sac-à-diable*» (II, 214) : «homme méchant».
- «*Saillie*» (I, 55) : «brusque mouvement», «élan».
- «*Saint-Sépulcre*» (I, 243, 247) : «selon la tradition chrétienne, le tombeau du Christ, c'est-à-dire la grotte où le corps de Jésus aurait été déposé au soir de sa mort sur la Croix».
- «*Sapajou*» (I, 225) : «petit singe de l'Amérique centrale et du Sud».
- «*S'assortir de*» (I, 363) : «se pourvoir de».
- «*Satellite*» (II, 445) : «homme de main chargé d'exécuter les volontés d'un chef».
- «*Satyre*» (II, 102) : «homme lubrique, obscène, qui entreprend brutalement les femmes».
- «*Sauver*» (I, 110) : «épargner».
- «*Sceptre*» (I, 490) : «bâton de commandement, signe d'autorité suprême».
- «*Scribe*» (II, 56) : «employé de bureau».
- «*Séant*» (II, 376) : «postérieur», «fesses».
- «*Semblant*» (I, 315) : «apparence».
- «*Sens froid*» (II, 61, 441) : «sang-froid».
- «*Sensiblement*» (II, 453) : «avec sensibilité».
- «*Séquelle*» (I, 291) : «clique», «suite de personnes attachées aux intérêts de quelqu'un».
- «*Sérali*» (II, 154) : «harem du sultan».
- «*Serpent*» (I, 237, 303 ; II, 145) : «personne méchante et sournoise».
- «*Serrer*» (I, 70) : «mettre à l'abri», «ranger».
- «*Sexe*» (I, 145, 175, 176, 237, 484 ; II, 15, 133, 159) : «les femmes» ; «les personnes du sexe» (I, 145) ; mais aussi la sexualité, dans «*volupté du sexe*» (II, 85).
- «*Sigisbée*» (II, 342) : «cavalier servant».
- «*Société*» (I, 81, 179, 316, 479) : «ensemble de personnes».
- «*Sol*» (I, 119, 231, 261, 473 - II, 282, 448, 457) : «sou».
- «*Sophisme*» (I, 108, 309, 359 ; II, 177) : «raisonnement faux».
- «*Souffleurs*» (I, 318) : «alchimistes qui soufflaient en vain sur la braise de leurs fourneaux».
- «*Souffrable*» (I, 448 ; II, 176) : «tolérable».
- «*Se soutenir*» (II, 335) : «maintenir son crédit».
- «*Squine*» (I, 402) : «plante purgative d'Extrême-Orient».
- «*Squirreux*» (II, 364) : «qui est affecté d'une tumeur».
- «*Stupide*» (I, 182) : «dont l'âme paraît immobile et sans sentiment» (*"Dictionnaire"* de Furetière).
- «*Succès*» : «ce qui arrive à la suite d'un acte, d'un fait initial», d'où : «heureux succès» (I, 465) ; «mauvais succès» (II, 30, 109, 344).
- «*Supposé*» (II, 240) : «allégué».
- «*Surnuméraire*» (I, 420) : «qui est en surnombre, de trop».

- «*Survenant*» (II, 152, 284, 420) : «personne qui survient», mot encore en usage au Québec.
- «*Survivance*» (I, 249) : «faculté de succéder à un homme dans sa charge après sa mort».
- «*Sylphide*» (II, 329) : «génie féminin plein de grâce», «créature féminine de rêve».
- «*Symphonie*» (I, 483) : «suite».
- «*Symphoniste*» (I, 235) : «celui qui joue d'un instrument de musique».
- «*Tact*» (I, 480) : «délicatesse», «doigté» - (I, 150, 182 ; II, 401) : «intuition»
- «*Tafettatier*» (I, 260) : «ouvrier en soie», «canut».
- «*Taille*» (I, 258, 275) : «impôt prélevé sur les roturiers laïcs».
- «*Teiller*» (I, 380) : «broyer les tiges de chanvre ou de lin pour les débarrasser de leurs impuretés, et les transformer en filasse».
- «*Temps*» dans l'expression «*sur le temps*» (I, 182) : «sur le moment».
- «*Tenir un enfant*» (I, 340) : sous-entendu «sur les fonts baptismaux».
- «*Tête*» dans l'expression «*faire tête*» (II, 111) : «s'opposer avec fermeté à la volonté de quelqu'un».
- «*Téton borgne*» (I, 491) : «dépourvu de mamelon».
- «*Texte*» (II, 35) : «thème qui constitue le sujet d'un discours».
- «*Théorbe*» (I, 23) : «instrument de musique à cordes pincées, de la famille des luths».
- «*Tirer d'un sac dix moutures*» (II, 143) : «faire un double projet sur une seule affaire», «faire d'une pierre deux coups» (la véritable expression était : «tirer d'un sac deux moutons»).
- «*Tocsin*» (II, 390) : «sonnerie de cloche répétée et prolongée pour donner l'alarme».
- «*Toise*» (I, 272) : «mesure de longueur» (1m80).
- «*Torche-cul*» (I, 327 ; II, 340) : «écrit méprisable, sans valeur, mal présenté».
- «*Tourbe*» (II, 61) : «foule», «multitude» considérée avec mépris.
- «*Tour de casserole*» (I, 388) : «traitement antivénérien» (on considérait que, pour soigner la syphilis, il fallait l'éliminer par la sueur ; pour cela, on mettait les malades dans des étuves surnommées «casseroles»).
- «*Torrent*» dans l'expression «à *torrents*» (II, 155) : «abondamment et impétueusement».
- «*Tracasser*» (II, 358, 466) : «s'agiter, se remuer sans résultat pour de petites choses».
- «*Tracassier*» (II, 442) : «personne qui se plaint à faire subir des tracasseries aux gens».
- «*Train*» : (II, 101) : «manière de vivre» ; (I, 236, 266, 300, 345) : «allure» ; (I, 382, 420 ; II, 32) : «habitude» (II, 117).
- «*Traînerie*» (II, 92) : «lenteur».
- «*Trait*» (I, 487) : «flèche».
- «*Trame*» : d'abord, «ensemble des fils passés au travers des fils de chaîne pour construire un tissu», d'où, dans le récit, «*le fil de la trame*» (II, 387) ; puis «intrigue», «complot» (II, 62, 251).
- «*Transport*» (I, 167, 172, 419, 489 ; II, 110, 120, 179, 180, 300, 343, 380, 386) : «forte émotion» ; d'où : «*transporter*» (I, 154, 477) : «faire ressentir une forte émotion» - «*transporté d'aise*» (II, 43).
- «*Travail de manœuvre*» (II, 19) : «travail routinier, répétitif».
- «*Traverse*» (I, 425) : «difficulté qui se dresse sur la route de quelqu'un».
- «*Traverser*» (I, 136) : «susciter des obstacles».
- «*Trempe*» (II, 254) : «faculté de résistance physique et morale, d'énergie, d'une personne».
- «*Trêve*» dans l'expression «*faire trêve à*» (II, 106) : «interrompre».
- «*Tringuelte*» (I, 488) : «pourboire» (de l'allemand «Trinkgelt»).
- «*Trophée*» dans l'expression «*faire trophée*» (II, 438) : «brandir comme un signe de victoire».
- «*Truchement*» (I, 243, 245) : «interprète».
- «*Ultramontain*» (I, 191) : «venant de l'autre côté des monts», des Alpes, le mot désignant donc ce qui est italien pour les Français, et ce qui est français pour les Italiens !
- «*Urbain*» : (II, 79) : «de la ville» ; (I, 81) : «habitant d'une ville».
- «*Vain*» (I, 228) : «vaniteux».
- «*Vapeurs*» (I, 345) : «état dépressif».
- «*Vaudeville*» (I, 234 ; II, 274) : «chanson populaire».
- «*Végéter*» (II, 120) : «produire de la végétation».
- «*Vendre*» (I, 258) : «trahir».
- «*Vent*» (II, 419) : «nouvelle», «aperçu».

- «*Vêpres*» (I, 481) : «dans le culte catholique, office de l'après-midi».
- «*Verbal*» (I, 464) : «procès verbal».
- «*Vergette*» (II, 214) : «petite baguette».
- «*Viatique*» (I, 94) : «argent donné pour un voyage».
- «*Vicaire*» (I, 149, 191 ; II, 76, 310) : «prêtre qui aide et remplace éventuellement le curé d'une paroisse».
- «*Vicarier*» (I, 197, 232) : «aller offrir ses services de ville en ville».
- «*Vilain*» (I, 324) : «avare».
- «*Vivrier*» (II, 34) : «fournisseur de victuailles».
- «*Voisinage*» (II, 157) : «les voisins».
- «*Volupté*» (I, 487) : «désir sexuel».

* * *

Est étonnante aussi la syntaxe de Rousseau qui est, toutefois, souvent celle du temps. Au-delà d'une ponctuation souvent contestable, on remarque :

- Des constructions avec «à» :
 - «à *choix*» (I, 220) : «en ayant le choix» ;
 - «à *la Chine*» (II, 357) : «en Chine» ;
 - «à *proportion*» (I, page 150) : «en proportion» ;
 - «à *tout événement*» (I, 366 ; II, 355) : «à tout hasard».
- Des constructions avec «comme» : «*comme que je fasse*» (I, 68) : «quoi que je fasse».
- Des constructions avec «de» :
 - «*il y a de temps*» (I, 293) ;
 - «*lenteur de penser*» (II, 182) ;
 - «*voyage de Vevay*» (I, 240) : «voyage à Vevey» ;
 - «*accoutumé de*» (II, 337) : «accoutumé à» ;
 - «*affecté de sa prison*» (II, 44) : «affecté par sa prison» ;
 - «*de suite*» (I, page 183) : «à la suite» ;
 - «*nommé d'Antéchrist*» (II, 444) : «nommé Antéchrist».
- Des constructions avec «en» : «*en campagne*» (II, 157, 276) : «à la campagne» (construction encore en usage au Québec).
- De spéciales constructions de verbes :
 - «*aider à quelqu'un*» (I, 302, 382 ; II, 143) : construction encore en usage au Québec ;
 - «*arrêter prisonnier*» (I, 216) ;
 - «*s'assouvir de quelque chose*» (II, 468)
 - «*atteindre à quelque chose*» (II, 155) ;
 - «*avoir de besoin*» (II, 202) : «avoir besoin» (construction encore en usage au Québec) ;
 - «*avoir peu de foi à quelque chose*» (I, 347) ;
 - «*connaître pour*» (II, 318).
 - «*désirer de*» (I, 308) ;
 - «*durer à*» (I, 305) ;
 - «*être de chambrée avec*» (I, 327) ;
 - «*être nommé de*» (II, 444) ;
 - «*être prêt à finir*» (II, 364) ;
 - «*exhorter de*» (II, 45, 64) ;
 - «*faillir à*» (I, 389 ; II, 213) : «être sur le point de» ;
 - «*fureter ces papiers*» (II, 416) ;

- «marcher à Naples» (I, 469) : «vers Naples» ;
- «se prendre d'amour» (I, 389) ;
- «prendre dans une mortelle haine» (II, 394) ;
- «prendre en grippe sur ce que...» : «à cause de» (I, 474).
- «prospérer à quelqu'un» (II, 31) : «réussir à quelqu'un» ;
- «rechigner de» (I, 250) ;
- «refuser quelqu'un» (II, 440, 443) : «refuser de le satisfaire» ;
- «sembler de voir» (I, 260) ;
- «subjuger à» (I, 111) : «subjuger par» ;
- «tarder d'éclater» (II, 369) ;
- «tracasser sur» (II, 358) : «s'agiter au sujet de».
- «travailler en lingé» (II, 14) : «s'occuper du lingé» ;
- «veiller à quelqu'un» (I, 448).
- «voir évanouir» (I, 408).

- Des constructions de verbes avec des pronoms personnels explétifs :

- «la tête me tournait» (I, 154, 233) - «la tête faillit à m'en tourner» (II, 41) - «la tête me chante» (II, 463) ;
- «le cœur me battait» (I, 73, 199, 271, 287, 384, 405) ;
- «la sueur me ruisselait» (I, 363).

- Des utilisations différentes des auxiliaires :

- «Si j'avais resté» (I, 56) - «je n'aurais pas resté déterré longtemps» (I, 345) ;
- «De quelque façon que je m'y sois pu prendre.» (II, 182).

- Des antépositions du pronom complément dépendant d'un verbe principal qui se plaçait avant le verbe principal :

- «m'aller coucher» (I, 61) - «l'aller chercher» (I, 211) - «l'aller lire» (I, 227) - «l'aller joindre» (I, 268) - «l'aller remercier» (II, 302) - «m'aller donner en spectacle» (II, 260) - «s'aller mettre» (I, 492);
- «on me la laisse conter» (I, 46) ;
- «sans que j'en puisse concevoir la manière» (I, 181) ;
- «me pouvait protéger» (I, 211) ;
- «je la veux commencer» (I, 283) ;
- «on leur veut dire» (I, 304) ;
- «n'en pas désirer un» (I, 315) - «n'en pouvoir pas dire un seul mot» (II, 106) ;
- «je ne les puis rendre» (II, 444).

- Des participes présents d'aujourd'hui qui étaient alors adjectifs verbaux :

- «musique assortissante» (II, 25) ;
- «souvenirs bien rappelants» (I, 242) ;
- «bourse tarissante» (I, 434) -
- «vie [...] tourmentante» (I, 144) - «amitié [...] tourmentante» (II, 151).

- Des phrases mal construites :

- Plutôt que : «Je ne voyais pas un château à droite ou à gauche sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait» (I, 84) on préférerait : «sans aller y chercher l'aventure dont j'étais sûr qu'elle m'y attendait».
- La fin de la phrase «Les plans les plus bizarres, les plus enfantins, les plus fous, viennent caresser mon idée favorite, et me monter de la vraisemblance, à m'y livrer.» (I, 163) laisse perplexe.
- Dans l'indication d'«un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux.» (I, 265) la phrase n'est pas terminée.
- Alors que Rousseau mentionne un accès de vertu qu'il eut, sa pensée confuse est encore obscurcie par une syntaxe incertaine : «Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus, et

pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi.» (II, 139).

S'il avait écrit à son ami Du Peyrou: «*Je soutiens qu'il faut parfois faire des fautes de grammaire pour être lumineux. C'est en cela et non dans les pédanteries du purisme que consiste le véritable art d'écrire.*», en fait, Rousseau fut, à son habitude, trop sévère avec lui-même, quand il prétendit que ses textes, qu'il «*méritait*» pendant la nuit, qu'il dictait le matin à «*Mme Le Vasseur*», étaient «*pleins de fautes de toute espèce*» (I, 424).

* * *

Les styles :

"*Les confessions*" en présentent toute une variété, et on peut marquer une gradation qui fait aller du ton le plus familier au ton le plus solennel.

Rousseau put être, dans les comptes rendus de certaines situations, simplement réaliste, strictement factuel, très sobre.

Il prit même un ton familier. Ainsi quand, alors que, cherchant à retrouver Mlle Galley, il se trouve dans sa rue, il constate : «*Rien ; pas un chat ne parut*» (I, 225), tandis que, à Venise, à son dîner, l'ambassadeur «*n'eut pas un chat*» (I, 477).

Il put même parfois choisir des mots ou des expressions vulgaires (ce qu'il appelle des mots «*de gueule*» [II, 34]) pour :

- Désigner des personnes :

- Parmi les catéchumènes de Turin, on trouvait «*les plus grandes salopes et les plus vilaines courreuses*» (I, 103), tandis qu'un cordonnier «*n'appelait pas sa femme autrement que "salopière"*» (I, 212) ; que la courtisane de Venise se révèle «*une indigne salope*» (I, 491) ; que «*la servante de l'auberge*» de Motier est une «*vilaine salope*» (II, 429, 430).

- Zulietta se conduit comme une «*misérable courueuse*» (I, 490).
- Rousseau eut aussi affaire à «*un petit serpent de fille*» (I, 237).
- Le commis de Mme Basile, qui était jaloux de lui, est appelé «*mon bourru*» (I, 129).
- Chez Mme de Breil, Rousseau fit face à «*un gros butor de valet*» (I, 156).
- Des femmes sont désignées de façon populaire : «*la Giraud*» (I, 226), «*la Merceret*» (I, 230), «*la Gouin*» (II, 35).
- À Lausanne, «*un brodeur parisien*» était «*un vrai Parisien de Paris, un archi Parisien du bon Dieu, bonhomme comme un Champenois.*» (I, 241).
- À Chambéry, Rousseau était entouré d'«*ours mal léchés*» (I, 327) ; mais Mme d'Épinay allait lui dire : «*Mon ours, voilà votre asile.*» (II, 110).

- Dresser des portraits mordants :

- Au séminaire, Rousseau eut à faire face à un «*maudit lazaroïste*» qui avait «*un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier*» ; dont les «*membres jouaient comme les poulies d'un mannequin*» ; qui était une «*bête*» qui avait des «*griffes*». Il se souvient de «*sa figure effrayante et doucereuse*», le voit encore «*avançant gracieusement son crasseux bonnet carré*» (I, 189).

- L'intendant de Mme de Warens, «*M. Corvesi était un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette*» (I, 191).

- Le «*juge-mage*» est un «*petit nain, si disgracié dans son corps par la nature, [qui] en avait été dédommagé par l'esprit*» (I, 224). «*Ses jambes, droites, menues et même assez longues, l'auraient agrandi si elles eussent été verticales ; mais elles posaient de biais comme celles d'un compas très ouvert. Son corps était non seulement court, mais mince et, en tout sens, d'une petitesse inconcevable. Il devait paraître une sauterelle quand il était nu. Sa tête, de grandeur naturelle, avec*

un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, semblait une tête postiche qu'on aurait plantée sur un moignon. Il eût pu s'exempter de faire de la dépense en parure, car sa grande perruque l'habillait parfaitement de pied en cap.» (I, 222-223). Et Rousseau parle encore de ses «deux voix toutes différentes» (I, 223) ; note qu'il «était galant, grand conteur de fleurettes, et poussait jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement» (I, 223), que «sa conversation était non seulement amusante, mais instructive» (I, 225), que «dans ce corps si fluet logeait une âme très sensible» (I, 225).

- Mlle Giraud est caricaturée à deux reprises : d'abord, elle est montrée avec un «museau sec et noir, barbouillé de tabac d'Espagne», et il avait «peine à [s']abstenir d'y cracher.» (I, 213) ; puis il dit encore d'elle : «Avec ses trente-sept ans, ses yeux de lièvre, son nez barbouillé, sa voix aigre et sa peau noire, elle n'avait pas beau jeu.» (I, 227).

- Vintzenried était «un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau Liandre, mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des marquises avec lesquelles il avait couché, et prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes dont il n'eût aussi coiffé les maris ; vain, sot, ignorant, insolent ; au demeurant le meilleur fils du monde.» (I, 406-407).

- Rousseau distingue les deux enfants de M. de Mably : l'aîné, un garçon «de huit à neuf ans», était «d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie», tandis que «le cadet [...] paraissait presque stupide, musard, têteu comme une mule, et ne pouvait rien apprendre» (I, 415).

- Grimm, amoureux d'une comédienne, «tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continue léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort.» (II, 72).

- Mme d'Épinay avait, selon Rousseau, «de la gorge comme sur [sa] main», c'est-à-dire n'en avait pas du tout ; or «jamais [son] cœur ni [ses] sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tétons.» (II, 133 - on se demande ce que le «cœur» vient faire ici !).

- M. du Peyrou avait un «air hollandais, froid, philosophe, [un] teint basané, [une] humeur silencieuse et cachée [...] Il était sourd et goutteux, quoique jeune encore. Cela rendait tous ses gestes fort posés, fort graves [...] il parlait peu parce qu'il n'entendait pas» (II, 407-408).

- Décrire des situations :

- La comtesse de Vercellis mourut en faisant «un gros pet», et en déclarant : «Femme qui pète n'est pas morte» ! (I, 138).

- Le voyage à Fribourg devait être «une affaire de huit jours» (I, 226).

- Est souvent employé le mot «fourrer» au sens de «placer avec désinvolture ou mépris». Ainsi : Rousseau ne savait plus où il avait «fourré quelques louis» (I, 324) ; il se plaint de Grimm qui voulut le «faire fourrer à l'Inquisition à sa place» (I, 101) ; le laquais de M. de Tornigny le «fourrait à l'autre bout de la maison» (I, 394) ; devenu amateur des échecs, il voulut se «fourrer» toutes les parties «dans [sa] tête» (I, 344), tandis que Mme d'Épinay «s'était fourré dans la tête de faire bon gré mal gré des romans, des lettres, des comédies, des contes.» (II, 132) ; il dénonce, chez le P. Bertier, «l'art qu'il avait de se fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes» (II, 267) ; l'éditeur Bastide voulait «fourrer» tous ses manuscrits dans son journal (II, 330) ; à Motiers, Rousseau répéta des phrases «pour tâcher de les fourrer dans [sa] tête» (II, 442).

- Il proteste contre les médecins de Montpellier qui «ne cherchaient qu'à [lui] faire manger [son] argent» (I, 402).

- Sa hâte, pour échapper à Mme de Larnage, fit qu'il «passa tout droit» (I, 404), brûlant l'étape de Bourg-Saint-Andéol.

- À Venise, les inquisiteurs «lavèrent la tête» à Véronèse (I, 463) ; l'ambassadeur «envoya promener» (I, 463) un capitaine ; l'ambassade était un «lieu de crapule et de licence», un «repaire de fripons et de débauchés» ; Rousseau s'opposa à un «maquereau [...] qui tenait bordel public», à «deux coquins» (I, 472) ; l'ambassadeur le «prit en grippe» (I, 474) ; une «courtisane» aurait pu l'avoir «poivré», lui avoir «transmis la syphilis». (I, 485), et Zulietta le «planter là» (I, 487).

- Alors qu'il parle de femme qui est enceinte, il ose un mot d'esprit d'un goût douteux : «*Tandis que j'engraissais à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraisait à Paris d'une autre manière*» (II, 32) ! Mais, l'enfant né, il trouva le moyen de s'«*en tirer*» (II, 33), d'éviter tout «*embarras de marmaille*» (II, 35).

- Au sujet de l'allure négligée qu'il montra lors de la représentation du «*Devin du village*», il affiche sa désinvolture : «*On me trouvera ridicule, impertinent ; eh ! que m'importe !*» (II, 83, 84).

- Il conclut vivement le récit de l'intrusion de Mme Verdelin auprès de lui : «*Nous voilà liés*» (II, 302).

- À Motiers, les habitants lui «*auraient volontiers mesuré l'air à la pinte*» (II, 409), lui auraient imposé un contrôle étroit.

- Définir sa propre musique :

- De celle qu'il joua à Lausanne, il dit : «*Quelle musique enragée ! [...] Quel diable de sabbat !*» (I, 236).

- Il se qualifie de «*barbouillon*» (I, 292) en parlant de celle qu'il jouait vers 1732.

- Définir des textes :

- L'«*Épître au colonel Godard*» aurait été un «*barbouillage*» (I, 254).

- Il considérait qu'on écrivait à Paris de «*précieux torches-culs*» dont il ne se servait «*que pour le seul usage auquel ils étaient bons*», qui n'étaient que de «*maudits papiers*» (I, 327).

Rousseau put jouer d'une douce ironie, parfois exercée sur lui-même, avoir des traits d'humour :

- Il évoque «*ces livres dangereux*» qu'on peut ne lire «*que d'une main*» (I, 74).

- Parlant de l'épée qu'il avait enfant, il dit l'avoir ensuite passée «*au travers du corps*» (I, 77), ce qui signifie qu'il dut la vendre pour pouvoir acheter et manger des friandises.

- Devant la beauté de la «*convertisseuse*» qu'est Mme de Warens, il se dit «*qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis.*» (I, 86).

- Il indique que retourner à Genève alors qu'il était en Savoie aurait été «*un crime de lèse-catholicité*» (I, 92).

- Séduit par Mlle de Breil alors qu'il était le laquais de son père, il subit alors «*la mortification d'être nul pour elle*» (I, 154), car il s'est montré «*si bête et si maladroit*» devant «*cette personne si dédaigneuse*» (I, 155). Aussi signale-t-il avec désinvolture : «*Ici finit le roman où l'on remarquera, comme avec Mme Basile, et dans tout le cours de ma vie, que je ne suis pas heureux dans la conclusion de mes amours.*» (I, 156).

- Il se moque de sa difficulté à créer : «*Pourvu qu'on m'attende, je fais d'excellents impromptus à loisir, mais sur le temps je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille.*» (I, 182).

- Il se plaît à cet effet sonore : «*maudissant ma maussade étoile*» (I, 212).

- Racontant ses tentatives de séduction de «*demoiselles*», il avoue y avoir renoncé car il fut «*las de faire l'amant espagnol*» [«amoureux condamné à attendre sous la fenêtre de sa belle en lui chantant des sérénades»] et n'ayant point de guitare» (I, 226).

- Il se dit «*venturisé*» (I, 234) pour marquer à quel point il avait subi l'influence de Venture de Villeneuve.

- Il reconnaît que, à Lausanne, il n'eut pour élèves que «*deux ou trois gros Teutsches aussi stupides que [il était] ignorant, qui [l']ennuyaient à mourir, et qui, dans [ses] mains, ne devinrent pas de grands croque-notes*» (I, 236).

- Devant les mauvais traitements que lui firent subir les tenancières de l'auberge de Lyon, il s'en amuse : «*Je n'avais été de ma vie à pareille fête*» (I, 263-264).

- Il admet avoir été de ces Savoyards qui, au moment de la guerre de Succession de Pologne, où leur sort était en suspens, étaient «*des gobe-mouches*» qui «*attendent sur la place l'arrivée des courriers [...] pour savoir de quel maître [ils auront] l'honneur de porter le bât.*» (I, 289).

- Comme il indique : «*En toute chose la gêne et l'assujettissement me sont insupportables ; ils me feraient prendre en haine le plaisir même*», il imagine que, «*chez les mahométans un homme passe*

au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, et commente : «*Je serais un mauvais Turc à ces heures-là.*» (I, 298-299).

- Il se gausse du «maître» de «la salle d'armes» qui se montra un «pédant insupportable» (I, 314).
- À la fin d'une longue digression, où il en est venu à indiquer que, «*s'il retournait dans le monde*», il «*jouerait toute la journée du bilboquet pour se dispenser de parler quand il n'aurait rien à dire*», il aboutit à cette déclaration fantaisiste : «*Je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle est la morale du bilboquet*» (I, 318) !
- Peinant à apprendre à jouer aux échecs, il se décrit ainsi : «*J'avais l'air d'un déterré*», et ajoute : «*suivant le même train, je n'aurais pas resté déterré longtemps*» (I, 345).
- Il raille Fénelon, qui aurait menti dans son "*Télémaque*", ce qui lui permet d'affirmer : «*Quelque vérifique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est évêque*» (I, 357), car il fut archevêque de Cambrai.
- Avouant son hypocondrie, il admet que, en plus des maladies dont il se crut atteint, il «*en gagna par-dessus une plus cruelle encore [...] : la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine.*» (I, 385-386).
- Alors qu'il est malade du cœur, «*voilà Mme de Larnage qui [l']entreprend*» ; aussi se plaint-il : «*Adieu le pauvre Jean-Jacques, ou plutôt adieu la fièvre, les vapeurs, le polype ; tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me restèrent et dont elle ne voulut pas me guérir.*» (I, 387). Il note encore : «*Sa bouche parla trop clairement sur la mienne*» (I, 392).
- Comme, à Montpellier, le régime que lui imposa le médecin était sévère, il ironise : «*On ne gagnait pas d'indigestion à cette pension-là.*» (I, 400).
- S'étant prétendu jacobite et s'étant attribué le nom de Dudding, il correspondait poste restante avec Mme de Larnage, ce qui fait, s'amuse-t-il, que «*Rousseau se chargeait de retirer les lettres de son ami Dudding*» (I, 400).
- Il se plaît à un autre effet sonore en évoquant «*deux coquins d'une indécence égale à leur insolence*» (I, 472).
- À Venise, il éprouva une désillusion devant les petites chanteuses des «scuole» chez lesquelles, «*la laideur n'excluant pas les grâces, [...] leurs voix fardaient bien leurs visages*» (I, 482).
- Il plaisante sur ses déboires de musicien : «*Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'était un autre opéra bien plus difficile.*» (II, 19).
- Il joue d'une apparente opposition : «*Mlle d'Ette, qui passait pour méchante, vivait avec le chevalier de Valory, qui ne passait pas pour bon.*» (II, 36).
- Il se moque de Mme Denis, «*nièce de Voltaire, qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faisait pas encore du bel esprit*» (II, 78).
- Il mentionne qu'il fut victime d'une hernie «*qu'il emportera ou qui l'emportera au tombeau*» (II, 182).
- Il se plaint d'avoir dû, à Grimm, «*faire excuse des offenses qu'il [lui] avait faites*» (II, 220).
- Parlant de Mme Du Deffand, il s'amuse à prétendre aimer mieux s'«*exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié*» (II, 341).
- Il considère que M. du Peyrou «*parlait peu parce qu'il n'entendait pas*» (II, 407-408).
- Se plaignant de ne pouvoir «*rien faire*» quand il est dans une assemblée, il s'exclame : «*Et vous appelez cela de l'oisiveté? C'est un travail de forçat.*» (II, 463).
- Il accentue la médiocrité du logement qu'on lui trouva à Bienne : «*J'avais pour régal l'étalage des peaux puantes d'un chamoiseur*» (II, 483).

Il prétend ne pas avoir «*l'humeur satirique*» (II, 123), s'être fait «*cynique et caustique par honte*» (II, 70) ; il considère que le poème qu'il envoya au colonel Godard, s'il «*annonçait du talent pour la satire*», «*est cependant le seul écrit satirique qui soit sorti de [sa] plume*» (I, 255). Mais, en fait, il mania souvent la satire, critiquant :

- «*Les prêtres [qui] en bonne règle, ne doivent faire des enfants qu'à des femmes mariées.*» (I, 191).
- Les douaniers, qui confisquèrent son «*équipage*» parce qu'il y avait laissé «*une parodie janséniste assez plate*» que lui avait donnée un ami, dressèrent «*un magnifique procès-verbal*» où «*ils s'étendirent en saintes invectives contre les ennemis de Dieu et de l'Église, et en éloges sur leur pieuse vigilance, qui avait arrêté l'exécution de ce projet infernal*» ; ils «*trouvèrent sans doute que*

[ses] chemises sentaient aussi l'hérésie ; car, en vertu de ce terrible papier, tout fut confisqué, sans que jamais [il ait] eu ni raison ni nouvelle de [sa] pauvre pacotille.» (I, 327-328).

- Les médecins, qui, «tout au contraire des théologiens [...] n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, et font de leur intelligence la mesure des possibles», alors qu'il constate, à propos de ceux de Montpellier : «Ces messieurs ne connaissaient rien à mon mal, donc je n'étais pas malade ; car comment supposer que des docteurs ne sussent pas tout?» (I, 402).

Rousseau put aussi aller jusqu'à manifester de l'acrimonie :

- On le voit se défendre avec vigueur quand, racontant que son libraire avait fait à Thérèse une rente viagère, il proclame : «Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusais dans les miennes jugeaient sans doute de mon cœur par les leurs, et me connaissaient bien mal.» (II, 349-350).

- Il termine ses "Confessions" sur cette menace : «Quiconque, même sans avoir lu mes écrits, examinera par ses propres yeux mon naturel, mon caractère, mes mœurs, mes penchants, mes plaisirs, mes habitudes, et pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer.»

* * *

Par ailleurs, Rousseau déploya de belles phrases, celles d'un musicien virtuose, attentif aux rythmes et au nombre, c'est-à-dire à l'agencement des volumes sonores. Ainsi, dans «Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux, je voyais Maman et j'étais heureux, je la quittais et j'étais heureux» (I, 352), la reprise de l'arpège des cinq syllabes de la deuxième proposition («et j'étais heureux») joue avec le lent decrescendo des premières (respectivement 9, 5, 5, 4 syllabes), et inverse finalement le rapport de 9/5 à 4/5).

Il sut avoir des élans soutenus, une fervente éloquence.

Il atteignit le lyrisme dans :

- Des descriptions de la nature :

Alors qu'avant lui, elle n'avait guère tenu de place dans la littérature, il en fut un grand peintre, rendant certains de ses aspects avec, en même temps, une grande précision des termes, une netteté, une couleur, qui sont d'un artiste amoureux de la réalité des choses, et nantie de la plus délicate sensibilité. En effet, si son imagination déforma les faits de sa vie, les sentiments de son cœur, sa vision de la société, elle ne déforma pas la nature parce qu'elle le satisfaisait pleinement, qu'elle n'avait besoin que d'être pour lui donner des jouissances. Si, à certaines occasions il se contente de notes de voyage directes et pittoresques (en particulier pour le voyage à Lyon [I, 254-267]), le plus souvent il exulte d'allégresse, s'exalte.

Il goûte «ces bienheureux loisirs champêtres» (II, 118), ces promenades faites avec Mme de Warens, dont il revenait, le regard encore troublé d'avoir joui de tant de beauté. Il nous fait admirer des fêtes des yeux et des oreilles pour lesquelles s'associent la lumière, les feuillages, les fleurs, les oiseaux, les insectes, les souffles de l'air. Ainsi, il nous montre et célèbre :

-Différentes saisons et différents moments du jour :

-Le charme du printemps : «La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis.» (I, 363).

-La splendeur des levers du soleil en été : «L'aurore un matin me parut si belle, que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtais de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtais ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer : tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.» (I, 214).

-La sérénité pénétrante des nuits d'été. Quand il vint à Lyon, il dut passer plusieurs nuits dans la rue ; mais il raconta aussi : «Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de

la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône [...]. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais, sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose : les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs que me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin.» (I, 265-266). Sainte-Beuve commenta ainsi cette scène d'une ineffable harmonie : «Tout le Rousseau naturel est là, avec sa rêverie, son idéal, sa réalité ; et cette pièce de six blancs elle-même, qui vient après le rossignol, n'est pas de trop pour nous ramener à la terre et nous faire sentir toute l'humble jouissance que la pauvreté recèle en soi quand elle est jointe avec la poésie et avec la jeunesse.»

-Différents lieux :

-La campagne de Bossey qui était marquée par l'abondance, la valeur nourricière et la volupté de grasses prairies ; dont l'atmosphère faite de paix, de simplicité, d'innocence, en faisait un «paradis terrestre» où il fut comme «*le premier homme*» (I, 44), et dont la perte coïncida d'ailleurs avec celle de l'innocence.

-Les Charmettes, où il «considérait avec intérêt et volupté les objets champêtres dont il était environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais.» (I, 368) ; où il possédait à la fois une maman et un foyer ; où il s'imaginait vivre à la manière des héros de romans qui avaient réchauffé son cœur d'enfant.

-Les environs de l'Hermitage qu'il découvrit avec joie : «*Quoiqu'il fit froid, et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter : on voyait des violettes et des primevères ; les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transportation, je me croyais encore dans la rue de Grenelle, quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir. [...] Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étais entouré. [...] Je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes ; et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.*» (II, 120-121).

- L'île de Saint-Pierre, «au milieu du lac de Bienne» (II, 458-459), lieu enchanteur, «si conforme à [son] goût pacifique, à [son] humeur solitaire et paresseuse», qu'il «compte parmi les douces rêveries dont [il s'est] le plus vivement passionné» (II, 459).

-Surtout, les paysages alpestres qui offrent la majesté des montagnes, la puissance des torrents et des cascades, l'effroi des gouffres et des précipices ; il goûta cette nature sauvage, tourmentée, sentit l'accord de son «moi» avec elle. Pour lui, «un beau pays» est un pays de montagnes : «*Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir, et je le goûtais dans tout son charme en approchant de Chambéry. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Échelle, au-dessous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appelé Chailles, court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paraît avoir mis à les creuser des milliers*

de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise, car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés, est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet, j'avançais le nez, et je restais là des heures entières, entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue dont j'entendais le mugissement à travers les cris des corbeaux et des oiseaux de proie qui volaient de roche en roche et de broussaille en broussaille à cent toises au-dessous de moi.» (I, 271-272). Il raconta encore : «*Plus près de Chambéry, j'eus un spectacle semblable, en sens contraire. Le chemin passe au pied de la plus belle cascade que je vis de mes jours. La montagne est tellement escarpée, que l'eau se détache net et tombe en arcade, assez loin pour qu'on puisse passer entre la cascade et la roche, quelquefois sans être mouillé.*» (I, 272). Ce goût pour des paysages au caractère tourmenté était déjà romantique. Et, rendant les émotions suscitées en lui par la nature, il annonça les correspondances qu'allait établir les romantiques entre le paysage et l'état d'âme.

- Des portraits émus :

- S'étant, de Mme de Warens, «figuré une vieille dévote bien rechignée», il fut émerveillé quand il découvrit «un visage pétri de grâces, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse.» (I, 86), cette rencontre capitale, qui allait décider de sa vie et de sa formation, étant donc empreinte de romanesque.

- Il célèbre «sa Zulietta» : «*Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel.*» (I, 489).

- Chez «Mme de Chenonceaux», il remarqua : «*Son teint [qui] était d'une blancheur éblouissante ; sa taille [qui] eût été grande et belle si elle se fût mieux tenue ; ses cheveux d'un blond cendré et d'une beauté peu commune.*» (II, 57).

- Il apprécia le bonheur simple qu'il connaissait avec Thérèse : «*Amitié, confiance, intimité, douceur d'âme, que ces assasonnements sont délicieux !*» (II, 49). Au moment de la quitter, il eut «*un mouvement très extraordinaire*» et «*un transport, hélas ! trop prophétique*» qui lui fit dire : «*Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux jours ; il te reste, puisque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts et calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.*» (II, 380).

- Il marqua sa véritable vénération pour «milord Keith» : «*Que de larmes d'attendrissement j'ai souvent versées dans ma route en pensant aux bontés paternelles, aux vertus aimables, à la douce philosophie de ce respectable vieillard ! [...] Ô bon Milord ! ô mon digne père ! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous ! Ah ! les barbares ! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi ! Mais non, non, mon grand homme, vous êtes et serez toujours le même pour moi, qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.*»» (II, 400-401).

- Des expressions de toutes les nuances de l'âme :

- La déclaration liminaire est empreinte d'orgueil car Rousseau était imbu de l'importance de son propos.

- Dans des épisodes, comme celui du «ruban volé» (I, 139-143), il montre une culpabilité poignante.

- Il manifeste avec art une douce mélancolie, de la nostalgie, quand il s'agit d'immortaliser un moment exceptionnel. Ainsi :

- «*Les moments agréables de [sa] jeunesse*» : «*Ils m'étaient si doux ; ils ont été si courts, si rares et je les ai goûts à si bon marché ! Ah, leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, et soutenir les ennuis du reste de mes ans.*» (I, 214)

- «*Moments si doux de la folâtre jeunesse, qu'il y a de temps que vous êtes partis !*» (I, 293).

- L'attendrissant chagrin de Mme de Warens à la mort d'un ami : «*Chères et précieuses larmes ! Elles furent entendues et coulèrent toutes dans mon cœur ; elles y lavèrent jusqu'aux*

dernières traces d'un sentiment bas et malhonnête ; il n'y en est jamais entré depuis ce temps-là.» (I, 322).

- Le séjour aux Charmettes : «*Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferais-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyaïs moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon ; mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ? Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux ; je me promenais, et j'étais heureux ; je voyais Maman, et j'étais heureux ; je la quittais, et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif ; je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aiddais au ménage, et le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.*» (I, 351-352).

- Le plaisir sexuel goûté avec Mme de Larnage : «*Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je me gorgeai, je m'enivrai des plus douces voluptés*» (I, 394).

- La soirée d'intimité avec Mme d'Houdetot, à Eaubonne, «*souvenir immortel d'innocence et de jouissance !*», où il put lui décrire «*les mouvements de [son] cœur*» dans «*un langage vraiment digne d'eux*» : «*Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux !*» Et elle se serait écriée : «*Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous !*» (II, 180).

Étant donné que, à la fin des "Confessions", l'affliction se fait envahissante, c'est avec une émotion pathétique qu'il retraça ses terreurs de 1740 à 1765 ; qu'au début du "Livre douzième", il déclara : «*Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel [sic] depuis huit ans je me trouve enseveli*» (II, 388). Il se dit «*submergé*» dans un «*abîme de maux*», sans savoir quelle est «*la main motrice*». (II, 388).

Ainsi, l'exaltation à laquelle Rousseau s'abandonna souvent l'amena à se montrer solennel, à adopter, non sans parfois une outrance quelque peu ridicule, le style de l'éloquence oratoire. On ne sait trop s'il est réellement sérieux quand, s'apprêtant à faire le récit d'un petit événement de son enfance, il s'écrie : «*Ô vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie et vous abstenez de frémir si vous pouvez !*» (I, 46) ; quand, indiquant avoir voulu, dès sa jeunesse, fixer les rêveries qu'il faisait pendant ses voyages, il apprécie avec quel talent il aurait pu le faire : «*Quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne !*» (I, 256).

Mais il est, sans aucun doute, sérieux quand :

- Il célèbre Mme de Warens :

- Il marque sa vénération pour le lieu où il la rencontra : «*Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place ! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la Terre ! Quiconque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux.*» (I, 85-86).

- Devant mentionner la faute qu'elle a commise en prenant un autre amant, il s'adresse à elle avec grandiloquence : «*Oh ! si les âmes dégagées de leurs terrestres entraves voient encore du sein de l'éternelle lumière ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chère et respectable, si je ne fais pas plus de grâce à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes et les autres aux yeux des lecteurs.*» (I, 407).

- Racontant qu'il revint chez elle «*dans tous les mêmes transports de sa première jeunesse*», il doit amèrement constater : «*Ah ! j'y serais mort de joie si j'avais retrouvé dans son*

accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvais autrefois et que j'y reportais encore», et il se lamente : «Affreuse illusion des choses humaines !» (I, 419).

- Il l'honore encore quand il indique que «la meilleure des femmes et des mères déjà chargée d'ans et surchargée d'infirmités et de misères, quitta cette vallée de larmes pour passer dans le séjour des bons, où l'aimable souvenir du bien qu'on a fait ici-bas en fait l'éternelle récompense. Allez, âme douce et bienfaisante, auprès des Fénelon, des Bernex, des Carinat, et de ceux qui, dans un état plus humble, ont ouvert comme eux leurs cœurs à la charité véritable ; allez goûter le fruit de la vôtre, et préparer à votre élève la place qu'il espère un jour occuper près de vous ! Heureuse dans vos infortunes, que le ciel en les terminant vous ait épargné le cruel spectacle des siennes !» (II, 432-433).

- Sa colère contre des ennemis lui fait lancer cet appel : «Ô Ciel, protecteur de l'innocence [...] dérobe au moins à ces deux furies [les «dames de Boufflers, de Verdelin»] la mémoire d'un infortuné que tu leur as abandonné de son vivant.» (I, 424).

- Il exprime un essentiel regret : «Jouir ! Ce sort est-il fait pour l'homme ? Ah ! si jamais une seule fois dans ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire ; je serais mort sur le fait.» (I, 342).

- À Venise, après s'être endormi au cours d'un concert, il s'extasie : «Quel réveil, quel ravissement, quelle extase quand j'ouvrirai au même instant les oreilles et les yeux ! Ma première idée fut de me croire en paradis.» (I, 480).

- Lors du récit des retrouvailles avec Thérèse, il s'épancha : «Ô amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité ! Dans ce doux et cruel moment se rassemblèrent tant de jours de bonheur, de tendresse et de paix, passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant dix-sept ans.» (II, 379-380).

- À son entrée en Suisse, il «baisa la terre, et s'écria dans son transport : "Ciel ! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté !"» (II, 386).

- Il se réjouit de la réunion avec Thérèse : «Quel saisissement en nous embrassant ! Ô que les larmes de tendresse et de joie sont douces ! Comme mon cœur s'en abreuve ! Pourquoi m'a-t-on fait verser si peu de celles-là?» (II, 397).

- Il manifeste son «attendrissement» devant la nature : «Ô nature ! ô ma mère ! me voici sous ta seule garde ; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi.» (II, 468).

* * *

Rousseau ménagea encore d'autres nombreux effets de style, usa de figures variées. On trouve :

Des groupes ternaires par lesquels on obtient un effet de parallélisme ou de simultanéité, on met en valeur une idée, on insiste sur un fait :

- «Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagants...» (I, 38).

- «J'aurais été l'amant de Mlle Goton en Turc, en furieux, en tigre» (I, 56).

- «J'aurais voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre» (I, 142).

- «Cette manière de parvenir me paraissait lente, pénible et triste» (I, 159).

- «Je voyais toujours en elle une tendre mère, une sœur chérie, une délicieuse amie» (I, 176).

- «Elle savait que je ne pensais, ne sentais, ne respirais que par elle» (I, 315).

- «Je m'attendrissais, je soupirais, et pleurais comme un enfant.» (I, 240).

- «Languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles.» (I, 254).

- Avec Mme de Larnage, il craignait «d'être hué, sifflé, berné» (I, 391).

- Il traduit son étonnement quand il se rendit compte que Zulietta «avait un téton borgne» : «Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre...» (I, 491).

- «Jamais un seul instant de sa vie Jean-Jacques n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé.» (II, 53).

- Grimm, malade, restait «sans parler, sans manger, sans bouger» (II, 72).

- Rousseau répète : «Je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.» (II, 175).

Des répétitions expressives :

- Rousseau évoque son bonheur aux Charmettes : «*Je me levais avec le soleil et j'étais heureux; je me promenais et j'étais heureux, je voyais maman et j'étais heureux, je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aideais au ménage, et le bonheur me suivait partout ; il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.*» (I, 352).
- Avec Grimm qui «avait un clavecin», Rousseau chanta «des airs italiens et des barcarolles, sans trêve et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin» (II, 47).
- Il raconte : «*Tandis que je foulais aux pieds les jugements insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands et des soi-disant sages, je me laissais subjuguer et mener comme un enfant par de soi-disant amis.*» (II, 61).
- Il dit que M. de Gauffecourt se livra à des «*mancœuvres plus dignes d'un satyre et d'un bouc que d'un honnête homme*» (II, 102), redondance qui s'explique parce que le mot «satyre» fut d'abord le nom d'une divinité de la mythologie grecque, à corps humain et pieds de bouc, cet animal étant réputé pour son ardeur sexuelle.

Des accumulations :

- Il termine le «*Livre premier*» par une réflexion où il constate qu'il aurait pu être «*bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose.*» (I, 79).
- Il décrit ses occupations chez Mme de Warens : «*C'étaient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire ; c'étaient des herbes à trier, des drogues à pilier, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venaient des foules de passants, de mendians, de visites de toute espèce. Il fallait entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frère laï.*» (I, 176).
- Il fait la liste des avantages qu'il voit à la marche : «*La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation...*» (I, 255-256).
- Au moment où Mme de Warens s'est décidée à le traiter «*en homme*», il demande : «*Qu'on se représente mon tempérament ardent et lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge*» ; il indique : «*l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissaient.*» (I, 305).
- Il énumère «*toutes les folies qui passaient dans [son] inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un souper, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir*» (I, 343).
- Parlant de son ami «*Ignatio Emanuel de Altuna*», il admire sa largeur d'esprit : «*Que son ami fût juif, protestant, turc, bigot, athée, peu lui importait*» (II, 12).
- Il oppose aux brillantes situations qu'il a connues son regret de la nature : «*À Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement ; à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venaient, par leur souvenir, me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs et des désirs.*» (II, 117-118).
- Pour insister sur le conditionnement auquel est soumis l'être humain, il réunit tout un ensemble de facteurs : «*Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre âme.*» (II, 129).
- Par une prétérition, il se complaît dans l'évocation des émotions ressenties au fil de sa relation avec Mme d'Houdetot : «*Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissements, ni les palpitations, ni les mouvements convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvais continuellement*» (II, 181).
- Il dresse la liste de ses ennemis : «*Grands, beaux esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes*» (II, 249-250).

- Il dénonce, chez l'un de ses amis de Montmorency, le P. Bertier, «*l'art qu'il avait de se fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes*» (II, 267).
- Il accable M. de Verdelin qui était «*vieux, laid, sourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bon homme quand on savait le prendre*» (II, 301). Et il est encore qualifié de «*mignon*» (II, 302).
- Il se plaint d'avoir été, après la publication d'"*Émile*", considéré en France comme «*un impie, un athée, un forcené, un enragé, une bête féroce, un loup.*» (II, 391).
- Pour répondre à un libelle contre lui, il écrivit une réponse dont il affirme la valeur : «*Jamais mon zèle ardent pour l'équité, jamais la droiture, la générosité de mon âme, jamais ma confiance dans cet amour de la justice, inné dans tous les cœurs, ne se montrèrent plus pleinement, plus sensiblement que dans ce sage et touchant mémoire.*» (II, 453).
- À l'île de Saint-Pierre, il serait, disait-il, «*plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs ouvrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative*» (II, 460).
- Dans un vif tableau satirique, il insiste sur sa difficulté à se tenir tranquille en société : «*Dans une compagnie [...], il faut que je reste là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver, ayant à la fois tout l'ennui de l'oisiveté et tout le tourment de la contrainte ; obligé d'être attentif à toutes les sottises qui se disent, et à tous les compliments qui se font, et de fatiguer incessamment ma Minerve, pour ne pas manquer de placer à mon tour mon rébus et mon mensonge.*» (II, 463).
- Il termine ses "Confessions" en envisageant qu'on «*examine*» : son «*naturel*», son «*caractère*», ses «*mœurs*», ses «*penchants*», ses «*plaisirs*», ses «*habitudes*». (II, 486) !

Des paradoxes :

- Rousseau fait une subtile critique de la pratique religieuse : Mme de Warens «*avait une piété trop solide pour affecter de la dévotion*» (I, 90).
- Il relativise la rigueur de conduites qu'on s'impose : «*J'étais donc sobre, faute d'être tenté de ne pas l'être*» (I, 121).
- Étant alerté par la survenue de différents maux, il constate : «*Je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort.*» (I, 356).
- En matière de sexualité, il fait cette fine distinction en notant que, d'Italie, il avait «*rapporté non sa virginité mais son pucelage*» (I, 175).
- Il refuse habilement de donner une définition en s'interdisant de le faire : «*Le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, et se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire*» (I, 367).
- Il désigne ingénieusement son asociaibilité : «*Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchants, je cessai de les haïr.*» (II, 141).
- Lui-même amoureux de Mme d'Houdetot, il la trouvait «*si aimable, aimant Saint-Lambert*» (II, 205).
- Adroitement, il fustige un prétendu ami en révélant : «*J'allai chez M. Grimm, comme un autre George Dandin, lui faire excuse des offenses qu'il m'avait faites*» (II, 220).

Des antithèses :

- Rousseau demande à son lecteur d'être «*généreux et bon*» quand il pourrait être «*malfaisant et vindicatif*» (I, 20).
- Il se définit, enfant, par «*ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé, mais pourtant indomptable*» qui allait le mettre «*en contradiction avec lui-même*». (I, 31).
- Durant son apprentissage, il passa «*de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien.*» (I, 72).
- Il mentionne une «*plénitude de vie, à la fois tourmentante et délicieuse*» (I, 144).
- À Mme de Warens, simulant la passion, il faisait «*des yeux de possédé, tandis qu'au fond de [son] cœur et même en dépit de [lui], [il trouvait] tout cela très comique.*» (I, 177).
- Il se moque de lui en avouant que, lors du concert de Lausanne, «*les auditeurs ouvraient de grands yeux, et auraient bien voulu fermer les oreilles*» (I, 235).

- Il décrit les deux attitudes contrastées qu'il eut avec les enfants dont il était le précepteur : «*Tant que tout allait bien, et que je voyais réussir mes soins et mes peines, qu'alors je n'épargnais point, j'étais un ange ; j'étais un diable quand les choses allaient de travers.*» (I, 414).
- Hostile à Vintzenried, son rival en amour, il le critique en tant qu'administrateur des biens de Mme de Warens : «*Son économie était un dissipateur*» (I, 420).
- Devant les chanteuses de la «scuole» de Venise, lui, qui ressentit «cruellement» le contraste entre ses illusions et la réalité, sortit «*presque amoureux de tous ces laiderons*». Puis il s'obstina, «*en dépit de ses yeux, à les trouver belles.*» (I, 482).
- À Venise, avec Zulietta, il crut d'abord voir «*la divinité dans sa personne. [...] le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour*» (I, 490). Mais, constatant qu'elle «*avait un téton borgne*» (I, 491), il eut l'impression de tenir dans ses bras «*une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour*» (I, 492).
- Il se rendit compte de la difficulté à faire jouer une œuvre qu'il avait composée : «*Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'était un autre opéra bien plus difficile.*» (II, 19).
- Il met en relief sa faiblesse de caractère : «*Tandis que je foulais aux pieds les jugements insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands et des soi-disant sages, je me laissais subjuguer et mener comme un enfant par de soi-disant amis.*» (II, 61).
- Il reconnaît son manque d'esprit de suite : «*Je savais crier, et non pas agir.*» (II, 69).
- Il prétend que ses «*amis et connaissances menaient cet ours si farouche comme un agneau*» (II, 71).
- Face aux gens de la Cour, s'il était «*armé contre leur raillerie, leur air caressant, auquel [il] ne [s'était] pas attendu, [le] subjuga si bien que [il tremblait] comme un enfant*» (II, 84-85).
- Avec une grande perspicacité psychologique, il se rend compte que, à l'égard de Thérèse, «*la seule idée qu'[il n'était] pas tout pour elle faisait qu'elle n'était presque rien pour [lui]*» (II, 151).
- En 1756, il se voyait «*mourir sans avoir vécu*» (II, 153).
- Il dit avoir le «*tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps*» (II, 182-183).
- Il suggère que, alors qu'il s'est retiré dans l'obscurité de Montmorency, il n'échappe pas à la clairvoyance sur sa situation : «*Les faibles rayons qui perçaient dans mon asile ne servaient qu'à me faire voir la noirceur des mystères qu'on me cachait.*» (II, 252-253).
- À l'aristocrate qu'est M. de Luxembourg, il déclare sournoisement : «*Je haïssais les grands avant de vous connaître, et je les hais davantage encore depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur serait aisé de se faire adorer.*» (II, 300).
- Le portrait qu'il dresse de M. de Verdelin a une chute étonnante : il est «*vieux, laid, sourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bon homme quand on savait le prendre.*» (II, 301).
- Avec subtilité encore, il constate : «*Les talents dont j'ai manqué dans le monde ont fait les instruments de ma perte des talents que j'eus à part moi.*» (II, 312).
- À l'égard de Mme du Deffand, il «*aima mieux s'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié*» (II, 340-341).
- Ayant reconnu : «*Jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux.*», il commente : «*La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source.*» (II, 344).
- Il se reproche une conduite qu'il aurait pu ne pas avoir : «*Pouvant refuser avec aménité, je refusai avec dureté*» (II, 354).
- Mentionnant la parution d'"Émile", il note le contraste : «*Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu d'approbation publique.*» (II, 366).
- Il se plaint de la continue incertitude dont il eut à souffrir : «*Le sort m'a toujours mis en même temps trop haut et trop bas, et continuait à me ballotter d'une extrémité à l'autre*» (II, 446).
- Il regrette la versatilité de ses lecteurs : «*Rien d'absurde ne leur paraît incroyable dès qu'il tend à me noircir ; rien d'extraordinaire ne leur paraît possible dès qu'il tend à m'honorier.*» (II, 469).

Des prétéritions : Rousseau se plut à attirer l'attention sur une chose tout en déclarant n'en pas parler ou ne pouvoir en parler :

- Au sujet de l'affaire du peigne cassé, il déclare : «*Je ne me sens pas capable de démêler, de suivre la moindre trace de ce qui se passait alors en moi.*» (I, 42).
- Après avoir indiqué : «*J'étais inquiet, distrait, rêveur ; je pleurais, je soupirais, je désirais un bonheur dont je n'avais pas l'idée, et dont je sentais pourtant la privation.*», il n'en affirme pas moins : «*Cet état ne peut se décrire*», et le définit deux lignes plus bas : «*cette plénitude de vie, à la fois tourmentante et délicieuse, qui, dans l'ivresse du désir, donne un avant-goût de la jouissance*» (I, 144).
- Il prétend que «*ne peut se décrire*» «*le sot plaisir*» qu'il avait d'*«étaler»* aux «yeux» de femmes non pas «*l'objet obscène*» mais «*l'objet ridicule*», donc son postérieur ! (I, 145).
- Après avoir, dans sa description du «charivari» subi à Lausanne, bien montré son angoisse et sa culpabilité, il allègue : «*Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse ni d'avouer que je la méritais bien*» (I, 236).
- Il insiste sur la difficulté qu'il a de parler de son bonheur aux Charmettes : «*Comment ferais-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyaient moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon ; mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même ?*» (I, 351-352). Il en est de même pour les petits repas pris à la fenêtre, auprès de Thérèse, qui lui laissent le souvenir d'un bien-être si simple qu'il ne peut en parler : «*Je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point*» (II, 49).
- Il signale sa «*joie*» à la vue des «*premiers bourgeons*», mais en ajoutant qu'elle «*est inexprimable.*» (I, 363).
- Il prétend renoncer à décrire Zulietta : «*Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les grâces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel.*» (I, 489).
- Devant l'emprisonnement de Diderot, il est si bouleversé qu'il en reste coi : «*Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami.*» (II, 40-41).
- Il s'étend sur les péripéties de sa relation avec Mme d'Houdetot par ce subterfuge : «*Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissements, ni les palpitations, ni les mouvements convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvais continuellement*» (II, 181).
- Faisant la liste de ses amis, il décrit longuement ses relations avec M. de Jonville ; puis, comme ils se sont fâchés, indique de façon surprenante : «*Voilà pourquoi M. de Jonville n'entre point ici dans ma liste.*» (II, 276).

Des euphémismes :

- Rousseau fait savoir : «*Sur le pavé de Paris, l'on ne vit pas pour rien.*» (I, 440).
- En matière de sexualité, si les scènes qu'il raconte sont violentes et très suggestives, la narration reste pudique grâce à l'utilisation de périphrases :
 - la fessée devient «*la punition des enfants*» (I, 35), «*ce châtiment d'enfant*» (I, 36) ;
 - le sperme est «*je ne sais quoi de gluant et de blanchâtre*» (I, 113) ;
 - le fiasco (un euphémisme, stendhalien, celui-là !) qu'il connaît, à Venise, avec une courtisane, est décrit ainsi : «*dans les premières familiarités*», appréciant ses «*charmes*» et ses «*caresses*», «*de peur d'en perdre le fruit d'avance*», il voulut se «*hâter de le cueillir*» ; mais, «*tout à coup, au lieu des flammes qui [le] dévoraient, [il sentit] un froid mortel courir dans [ses] veines*».

Des hyperboles : Rousseau se peint lui-même comme «*toujours portant tout à l'extrême*» (II, 355), et, en effet, il use d'un mode d'expression démonstratif, volontiers outrancier. Ainsi :

- Il exagère constamment le nombre des situations qu'il a connues :

- Il leur attribue parfois le nombre «cent» :

- Désignant des «misérables» coupables d'injustices, il affirme vouloir aller les «poignarder», ajoutant : «dussé-je cent fois y périr.» (I, 43).

- Renchérissant sur le mensonge que M. Le Maître fit, à Lyon, à M. Reydelet, il ajoute qu'il «en enfila cent autres si naturels» (I, 205).

- Il prétend qu'au Pas-de-l'Échelle, «des oiseaux de proie [...] volaient [...] à cent toises au-dessous de [lui]» (I, 272) : or «cent toises» faisant cent quatre-vingts mètres, c'est une nette exagération car ce précipice n'en a, en fait, que quatre-vingts !

- De Mme de Larnage, il se promet : «Quand je vivrais cent ans, je ne me rappellerais jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme.» (I, 391-392).

- Il prétend que, séjournant chez M. de Mably, «cent fois [il a] été violemment tenté de partir à l'instant» (I, 419).

- Il avoue que, voulant «étudier par cœur des passages de poètes», il les avait «appris cent fois et autant de fois oubliés» (I, 441).

- Il craint d'avoir à faire face, à Motiers, à «un tracassier» qui lui «tendrait cent pièges» (II, 442).

- Pour lui, l'«âme des campagnards et surtout des solitaires» «s'élève cent fois par jour avec extase à l'auteur des merveilles» de la nature (II, 466).

- Mais il recourt plus souvent au nombre «mille» :

- Il raconte que Mme de Vulson «lui faisait mille caresses» (I, 53) et que «M. Reydelet, [le] trouvant joli garçon, [lui] fit [...] mille caresses» (I, 205).

- Il avoue : «Mille fois durant mon apprentissage et depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise.» (I, 69).

- Il se plaint : «Ma vue courte me fait mille illusions» (I, 69).

- Il indique que M. de Sabran répétait «un passage de la Bible mille fois le jour» (I, 98).

- Il s'exalte : «Dans ce voyage de Vevay, [...] mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes !» (I, 240).

- Il définit un sentiment «plus délicieux mille fois» que l'amour ou l'amitié (I, 169).

- Il prétend : «Je maudissais mille fois ces éternels visiteurs» (I, 173) qui venaient voir Mme de Warens.

- Voulant «une maîtresse», il se la créait «de mille façons» (I, 342).

- Il regrette le fait que, «dans la conversation, pour parler à propos, il faut penser à la fois et sur le champ à mille choses» (I, 184).

- Il répète que sa jeunesse lui a «laissé mille impressions charmantes» (I, 426).

- Il se vante que, étant devenu «à la mode», «les femmes employaient mille ruses pour l'avoir à dîner.» (II, 68).

- Il sent «ourdir autour de [lui] mille trames» (II, 145).

- Il raconte que Mme d'Épinay «avait fait mille efforts» pour le «détacher» de Mme d'Houdetot (II, 186).

- Pour montrer le mépris de Grimm, il cite «un seul trait pris entre mille» (II, 211), et il lui revient à la mémoire «mille faits de cette espèce» (II, 216).

- Se sentant attaqué par «la coterie holbachique», il entrevoyait «mille choses cruelles», ses «ennemis» ayant sur lui «mille prises» (II, 252).

- Il souligne que, «chez Mme Dupin», il avait rendu «mille services aux domestiques» (II, 283)

- Le pasteur Montmollin, pour lui être nuisible, «se donna mille mouvements» (II, 443).

- Il s'attribuait «mille affections internes» (II, 469).

- Même si elles sont «mille fois prouvées», il annonce qu'il considérera comme «des mensonges et des impostures» «des choses contraires à ce qu'il vient d'exposer» (II, 486).

-Encore plus fort :

- Rousseau dit s'être imaginé qu'*«il fallait des siècles pour préparer ce terrible arrangement»* permettant à un garçon et à une fille de coucher ensemble (I, 228).

- Quand il exécuta son morceau de musique à Lausanne, «*cinq ou six minutes furent pour [lui] cinq ou six siècles.*» (I, 235).

- Quand Diderot put sortir du donjon de Vincennes, où il avait été enfermé du 24 juillet au 3 novembre 1749, il déclare que ce fut «*après trois ou quatre siècles d'impatience*» qu'il vola dans les bras de son ami (II, 43).

- Au moment où Mme de Warens décida de le «*traiter en homme*», elle lui «*donna pour y penser huit jours*» qui «*lui durèrent huit siècles*» (I, 305).

- Il n'aurait reçu une réponse de Grimm qu'*«après des siècles d'attente»* (II, 236).

- Aux échecs, il aurait pu «*s'exercer des milliers de siècles*» sans s'améliorer (I, 345).

- Le comble est atteint quand, rappelant l'affaire du peigne aux dents brisées, il s'exalte : «*Ces moments me seront présents quand je vivrais cent mille ans.*» (I, 42).

- Auprès de Mme de Warens, il aurait «*passé [sa] vie et l'éternité même sans [s'] ennuyer un instant*» (I, 172).

On trouve de nombreux autres exemples d'hyperboles :

- Dès le texte de présentation, Rousseau s'adresse pathétiquement au lecteur : «*Je vous conjure par mes malheurs, par vos entrailles, et au nom de toute l'espèce humaine, de ne pas anéantir un ouvrage unique et utile, lequel peut servir de première pièce de comparaison pour l'étude des hommes, qui certainement est encore à commencer*», et il l'admoneste : «*Ne portez pas votre cruelle injustice jusqu'au temps où ni vous ni moi ne vivrons plus.*» (I, 20).

- Dans la déclaration liminaire du “*Livre premier*”, il proclame : «*Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur [...] Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge*» (I, 21), Dieu.

- Plus loin, il estime qu'il donna «*un exemple peut-être unique depuis qu'il existe des enfants*», affirme : «*Je crois que jamais individu de notre espèce n'eut naturellement moins de vanité que moi*» (I, 34).

- Si l'affaire du peigne cassé le mit «*dans l'état le plus affreux*», il indique : «*On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait*», et prétend : «*J'aurais souffert la mort, et j'y étais résolu.*» (I, 41).

- Cherchant encore à se définir, il s'exalte : «*Mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste [...] Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partiraient volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussé-je cent fois y périr.*» (I, 43).

- Il fut à Bossey comme «*le premier homme encore dans le paradis terrestre.*» (I, 44).

- Il qualifie d'*«horrible tragédie»* «*la grande histoire du noyer de la terrasse*» (I, 46).

- Il aurait été l'amant de Mlle Goton «*en Turc, en furieux, en tigre*» (I, 56).

- Lui et Mlle de Vulson s'écrivaient «*des lettres d'un pathétique à faire fendre les roches*» (I, 57).

- Durant son apprentissage, il passa «*de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien.*» (I, 72).

- Il vivait alors «*en vrai loup-garou*» (I, 73).

- Aux portes de Genève où il se présenta en retard, il frémît «*en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour [lui].*» (I, 76).

- Dans sa jeunesse, ses yeux «*lançaient avec force le feu dont [son] sang était embrasé.*» (I, 85).

- Il prétendit que Grimm s'amusa à «*le faire fourrer à l'Inquisition à sa place*» (I, 101) .

- Les filles qu'il trouva à l'hospice de Turin «*étaient bien les plus grandes salopes et les plus vilaines courueuses qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur.*» (I, 103).

- Le camarade libidineux présente un «*visage affreux enflammé de la plus brutale concupiscence*» (I, 113).

- Dans le récit de l'affaire du ruban volé, sont opposés l'*«angélique douceur»* de Marion qu'*«on ne pouvait voir sans l'aimer»*, «*qui aurait désarmé les démons*», et la noirceur de l'attitude de Rousseau

rendue par ces termes : «*mon barbare cœur*», «*une impudence infernale*», «*une audace diabolique*». (I, 139-140).

- Honteux, il déclare : «*J'aurais voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre*» (I, 142).
- Il donne libre cours à son immense orgueil : «*Ma place n'était pas celle qui m'était assignée par les hommes, et j'y devais parvenir par des chemins bien différents.*» (I, 160).
- Le lazaroïste du séminaire lui faisait «*signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour [lui] qu'un cachot.*» (I, 189).
- Le «*juge-mage*» est un «*petit nain*» (I, 224) qui «*n'avait assurément pas deux pieds de hauteur*» (I, 222).
- Il rend exceptionnel l'échec de son concert à Lausanne: «*Depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un semblable charivari.*» (I, 235).
- Il fait part de son émotion devant le spectacle du lac de Genève : «*Je m'attendrissais, je soupirais, et pleurais comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau !*» (I, 240-241).
- Mme de Warens, ayant décidé de le «*traiter en homme*» «*de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion*» (I, 303), il s'en glorifie : «*Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, et une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait.*» (I, 304-305). Pour lui, la situation atteignit un «*comble de singularité*» puisqu'elle lui «*donna pour y penser huit jours*» (I, 305). Il estime qu'«*ainsi s'établit entre [eux] trois [Claude Anet était aussi l'amant de Mme de Warens !] une société sans autre exemple peut-être sur la terre*» (I, 316) ! Pourtant, il nous indique que Mme de Warens «*eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience*» (I, 358-359).
- Il dit d'elle : «*Elle savait que je ne pensais, ne sentais, ne respirais que par elle*» (I, 315).
- À Rousseau, ses «*passions*» étaient «*des riens*», mais qui l'*«affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélène [de Troie] ou du trône de l'univers.*» (I, 342).
- Souffrant d'anorgasmie, il s'exclame : «*Jouir ! Ce sort est-il fait pour l'homme ? Ah ! si jamais une seule fois dans ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire ; je serais mort sur le fait.*» (I, 342).
- Il affirme que, quand il s'entraînait à jouer aux échecs, il avait «*l'air d'un déterré*», qu'*«il sentait la vie lui échapper sans l'avoir goûlée*» (I, 345).
- Comme il buvait de «*l'eau des montagnes*», il lui arriva «*un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites*» ; il sentit «*dans tout son corps une révolution subite et presque inconcevable*», la commentant ainsi : «*Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'éleva dans mon sang, et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force, que non seulement je sentais leur battement, mais que je l'entendais même, et surtout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela.*» (I, 354).
- Pour lui, «*revoir le printemps était [...] ressusciter en paradis.*» (I, 363).
- Le pont du Gard provoqua chez lui un grand étonnement, et il commente : «*On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes en un lieu où il n'en habite aucun.*» (I, 397-398).
- Alors qu'il était à Lyon chez M. de Mably, s'il avait pu revoir Mme de Warens, il serait «*mort de joie*» (I, 419).
- La retrouvant et constatant sa désaffection, il fut «*livré à la plus noire mélancolie*» (I, 420).
- Au début de la "Deuxième partie", «*le cœur serré de détresse*» (I, 428), il annonce qu'*«on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouïs*» (I, 426). Aussi déclare-t-il : «*Je voudrais pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire.*» (I, 428).
- Il prétend qu'au moment où il écrit «*les planchers sous lesquels [il est] ont des yeux, les murs qui [l'] entourent ont des oreilles.*» (I, 428).
- Pendant les «*huit ou dix jours*» où il veilla sur le fils de Mme Dupin, étant épris de celle-ci, il souffrit un «*supplice*» (I, 448).
- «*Les maladies inflammatoires*» qu'il subit lui firent «*voir la mort d'assez près pour [le] familiariser avec son image.*» (I, 449).
- Les jeunes filles des «*scuole*» de Venise lui parurent des «*anges de beauté*» (I, 482).

- Définissant le sentiment qu'il eut quand il se crut «*poivré*» par une courtisane vénitienne, il affirme : «*Rien ne peut égaler le malaise d'esprit que je souffris durant trois semaines*» (I, 485).
- Il raconte que, à Venise encore, «*se jette entre ses bras*» «*une jeune personne éblouissante*» dont «*les grands yeux noirs à l'orientale lançaient dans son cœur des traits de feu*» (I, 486-487), et que «*jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel.*» (I, 489).
- Il raconte encore : «*J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté ; j'en crus voir la divinité dans sa personne. [...] Cet objet [«cette femme»] dont je dispose est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour ; l'esprit, le corps, tout en est parfait ; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle. Les grands, les princes devraient être ses esclaves ; les sceptres devraient être à ses pieds.*» (I, 490).
- Ayant constaté que Zulietta «*avait un téton borgne*» (I, 491), il eut l'impression de tenir dans ses bras «*une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour*» (I, 492).
- Il se plaint de «*l'abîme où*» il se trouve «*aujourd'hui*» (II, 38).
- Découvrant la question posée, pour un concours, par l'académie de Dijon, il se trouva saisi, transformé : «*À l'instant de cette lecture je vis un autre univers et je devins un autre homme. [...] En arrivant à Vincennes, j'étais dans une agitation qui tenait du délire. [...] Diderot m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement [...] Mes sentiments se montèrent avec la plus inconcevable rapidité [...] Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté et de la vertu, et ce qu'il y a de plus étonnant est que cette effervescence se soutint dans mon cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun homme.*» (II, 45).
- Remporter le prix à Dijon «*acheva de mettre en fermentation dans [son] cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que [son] père et [sa] patrie, et Plutarque, y avaient mis dans [son] enfance.*» (II, 52).
- Ayant décidé de vivre sans s'«*embarrasser aucunement du jugement des hommes*», il prétend que «*son dessein était le plus grand peut-être, ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu*» (II, 61).
- Il ose encore affirmer qu'après le succès du "Devin du village", «*il n'y eut pas d'homme plus recherché que [lui] dans Paris.*» (II, 71).
- Il raconte que Grimm, amoureux d'une comédienne, «*tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler*» (II, 72).
- Pour lui, «*la description de l'incroyable effet de "La lettre sur la musique française"* serait digne de la plume de Tacite.» (II, 93).
- Au cours du voyage à Genève, Gauffrecourt, qui était pourtant «*âgé de plus soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances*», se livra à l'égard de Thérèse à des «*tentatives et des manœuvres dignes d'un satyre et d'un bouc*» (II, 102).
- Rousseau envisageait une «*tragédie en prose dont le sujet, qui n'était pas moins que Lucrèce, ne [lui] ôtait pas l'espoir d'atterrir les rieurs*» (II, 108).
- Il indique que, ayant décidé de prendre ses distances avec les «*philosophes*», il devint «*enviré de la vertu*» ; que, dans son cœur, «*le plus noble orgueil germa sur les débris de la vanité déracinée*» ; il proclame : «*Rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi*» ; un «*feu vraiment céleste*» l'*embrasait*» (II, 139-140).
- En 1756, à l'âge de quarante-quatre ans, il était «*dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien faire*», se voyait «*atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu*» (II, 153).
- Se souvenant de ses amours de jeunesse, il s'imaginait «*entouré d'un sérail de houris*», commentant : «*Voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout à coup le berger extravagant*» (II, page 154).
- Se jetant «*dans le pays des chimères*» (ce qu'il allait appeler dans "Les rêveries du promeneur solitaire", des «*êtres formés selon [son] cœur*»), il ressentait de «*continuelles extases, s'enivrait à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme*», «*se faisait des sociétés de créatures parfaites*», «*planait dans l'empyrée*», «*partait pour le monde enchanté*» (II, 155-156).

- Il claironne : «*L'amour, l'amitié, sont les deux idoles de mon cœur*» (II, 159).
- Selon lui, la polémique déclenchée par "L'encyclopédie" aurait pu «*dégénérer en guerre civile*» (II, 167-168).
- Évoquant deux lettres de "La nouvelle Héloïse", il affirme : «*Quiconque, en les lisant, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.*» (II, 172).
- Il indique qu'au moment où Mme d'Houdetot vint le voir, il «*était ivre d'amour sans objet*» (II, 174).
- Amoureux d'elle, il se vit «*cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse pour une femme dont le cœur était plein d'un autre amour.*» (II, 174).
- Il affirme le respect que lui inspirait cette femme : «*L'éclat de toutes les vertus ornait à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image eût été l'anéantir*» (II, 180).
- Il dit avoir le «*tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit*» (II, 182-183).
- Il se vante : «*On a vu, dans tout le cours de ma vie, que mon cœur, transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher durant une minute entière un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié.*» (II, 183).
- Il avait «*le cœur plein des torts multipliés*» (II, 197) de Diderot, alors qu'il «*faisait de l'amitié l'idole de son cœur*» (II, 222).
- Tronchin lui «*suscita à Genève et ailleurs*» de «*sanglantes persécutions*» (II, 220).
- Grimm, «*l'oracle*» de plusieurs sociétés (II, 236), le reçut «*en empereur romain, avec une morgue qu'il n'avait jamais vue à personne.*» (II, 221).
- «*Cet homme barbare [l'] avait plongé*» dans une «*cruelle incertitude*». Il vit dans la lettre qu'il reçut de lui «*une rupture*» dictée par «*la plus infernale haine*». Il lui permit de «*montrer la sienne à toute la terre*» (II, 236-237).
- Il écrivit à Mme d'Épinay : «*Si l'on mourait de douleur, je ne serais pas en vie.*» (II, 239).
- Racontant qu'il lui fallait quitter l'Hermitage, il prétend : «*Il fallait sortir sur-le-champ, quelque temps qu'il fût, en quelque état que je fusse, dussé-je coucher dans les bois et sur la neige, dont la terre était alors couverte*» ; il affirme : «*Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'ai été de mes jours*» (II, 242).
- Il regrette ce séjour : «*Je vivais à quatre lieues de Paris aussi séparé de cette capitale par mon incurie que je l'aurais été par les mers dans l'île de Tinian*» [elle se trouve dans l'archipel des Mariannes ; elle est mentionnée dans "La nouvelle Héloïse", comme une étape du périple autour du monde de Saint-Preux] (II, 249).
- Il évoque, dans une note, «*les mystères qui l'environnent*» au moment où il écrit (II, 250).
- Il mentionne que, invité, par M. d'Épinay, à un dîner avec lui, Saint-Lambert, Francueil et Mme d'Houdetot, il fut effrayé, la lettre lui donnant «*d'horribles battements de cœur*» (II, 260).
- Il révèle que son «*projet de retraite absolue*» (II, 285) fut contrarié quand «*le ciel, qui [lui] préparait une autre destinée, [le] jeta dans un nouveau tourbillon*» (II, 285-286), du fait de l'invitation du maréchal de Luxembourg.
- Il reconnaît que lui «*échappaient des foules de balourdises*» (II, 294).
- Si, dans la copie de "Julie" qu'il donna à la maréchale de Luxembourg, il plaça «*les aventures de mylord Édouard*» qu'il avait «*retranchées*» de l'édition parce qu'il s'y trouvait «*une marquise romaine d'un caractère très odieux*» dans laquelle elle pouvait se reconnaître, il considère que ce ne pouvait qu'être dû à «*l'aveugle fatalité qui l'entraînait à [sa] perte !*» (II, 296).
- Disposant de «*la petite maison de Montlouis*» et d'un appartement au «*petit Château*», il s'estimait «*peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé.*» (II, 299).
- M. de Malesherbes lui aurait écrit «*que la "Profession de foi du vicaire savoyard" était précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre humain*» (II, 310).
- À la lecture de «*l'odieuse pièce*» [de théâtre] de Palissot, "Les philosophes", «*ses entrailles s'émurent*» (II, 313).
- À la réception de la lettre qu'il envoya à Voltaire, celui-ci aurait fait «*semblant d'être irrité jusqu'à la fureur*» (II, 318).
- Il dit être «*perdu dans la mer immense de [ses] malheurs*», et ne pouvoir «*oublier les détails de [son] premier naufrage*» (II, 324).

- Il indique qu'il avait écrit "La nouvelle Héloïse" «dans les plus brûlantes extases» (II, 329).
- En véritable cardiologue, il nous fait savoir que, à la suite de la mort de son fils, le cœur du maréchal de Luxembourg «ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie» (II, 332) !
- Il constate : «Il était singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvais dire et faire semblait fait pour déplaire à Mme de Luxembourg» (II, 334).
- L'impression d'"Émile" étant «suspendue», il «restait dans l'incertitude du monde la plus cruelle» (II, 356).
- Quand il apprit qu'un jésuite s'intéressait à "Émile", son «imagination» partit «comme un éclair» (II, 356).
- Malade, il se sent «mourant» (II, 359).
- Il se voit menacé par «le plus noir, le plus affreux complot qui ait jamais été tramé contre la mémoire d'un homme» (II, 359).
- Il a une «prostate squirreuse et d'une grosseur surnaturelle» (II, 364).
- Il prétend avoir fait, de Choiseul, dans 'Du contrat social", «le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu» (II, 371).
- Au début du "Livre douzième", il déclare commencer ici «l'œuvre de ténèbres dans lequel [sic] depuis huit ans il se trouve enseveli», se dit être «submergé» dans un «abîme de maux», sans savoir quelle est «la main motrice», se perd «dans la route obscure et tortueuse de souterrains» (II, 388, 389).
- Lorsqu'"Émile" fut condamné par la Sorbonne et par le parlement, il considéra que «ces deux décrets furent le signal du cri de malédiction qui s'éleva contre [lui] dans toute l'Europe, avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. Toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible tocsin. Les Français surtout, ce peuple si doux, si poli, si généreux, qui se pique si fort de bienséance et d'égards pour les malheureux, oubliant tout d'un coup ses vertus favorites, se signala par le nombre et la violence des outrages dont il [l']accablait à l'envi.» (II, 390-391).
- Il proclame que l'«amour inné de la justice dévora toujours [son] cœur» (II, 393).
- Il déclare : «On sait que les méchants et les tyrans m'ont toujours pris dans la plus mortelle haine, même sans me connaître, et sur la seule lecture de mes écrits.» (II, 394).
- Devant fuir la France, il savait qu'«il serait désormais fugitif sur la terre» (II, 395).
- Il évoque «le plaisir» qu'il aurait à partager avec Thérèse son «dernier morceau de pain» (II, 395).
- Il se plaint des «traîtres qui [lui] ont ôté toutes les consolations de la vie», qui ont «profité de [son] éloignement pour abuser de la vieillesse [de «milord Keith»] et [le] défigurer à [ses] yeux» (II, 398).
- C'est de «milord Keith» «que lui viennent [ses] derniers souvenirs heureux ; tout le reste de [sa] vie n'a plus été qu'afflictions et serrements de cœur» (II, 402).
- Avec Sauttern, il eut à Pontarlier un «embrasement bien doux» qui «fut un de ces plaisirs de l'âme que les persécuteurs ne sauraient connaître, ni les ôter aux opprimés» (II, 428).
- Il se dit «celui de tous les hommes qui a toujours le plus respecté les lois.» (II, 434).
- «La seule impression» que lui ont laissée les événements récents «est celle de l'horrible mystère qui couvre leur cause, et de l'état déplorable où ils [l']ont réduit.» (II, 436).
- Il prétend qu'une «terrible explosion se fit contre cet infernal ouvrage» que sont "Les lettres écrites sur la montagne" (II, 437).
- Il s'offusque : «On parut s'étonner [...] qu'on laissât respirer un monstre tel que [lui], indigne d'être brûlé par le bourreau» (II, 438).
- À Motiers, il fut «nommé d'Antéchrist» (II, 444) et «la populace» s'anima contre lui «jusqu'à la fureur», le regarda «tout de bon comme l'Antéchrist» (II, 454).
- Il se plaint : «La populace me couvrait de fange» (II, 446).
- Il raconte avoir été attaqué dans «une feuille anonyme, qui semblait écrite, au lieu d'encre avec l'eau du Phlégeton» [dans la mythologie grecque, fleuve de feu qui coule dans les Enfers] (II, 451).
- Il se dit «enveloppé de ces profondes ténèbres à travers lesquelles il [lui] était impossible de pénétrer aucune sorte de vérité.» (II, 452).
- En s'établissant sur l'île de Saint-Pierre, il prenait «en quelque sorte congé de [son] siècle et de [ses] contemporains, faisait [ses] adieux au monde en [se] confinant dans cette île pour le reste de

[ses] jours». Entendant y «vivre sans gêne, dans un loisir éternel», il y voyait «la vie des bienheureux dans l'autre monde», son «bonheur suprême dans celui-ci» (II, 462).

- Il confie : «Dans une compagnie, il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. [...] C'est un travail de forçat.» (II, 463).

- Il pense que les lecteurs font de lui «un monstre tel qu'il n'en peut même exister.» (II, 469).

- Il souhaitait qu'on lui donne l'île de Saint-Pierre «pour prison perpétuelle» (II, 471).

- Il considère qu'«il était barbare d'expulser un homme infirme» ; il veut «ouvrir les yeux à ces hommes iniques sur leur barbarie» (II, 472), les qualifie encore de «barbares ennemis» (II, 477).

- Sommé de quitter l'île, il se voyait forcé d'«errer incessamment sur la terre» (II, 473).

- Il dénonce les «menées souterraines de [ses] secrets persécuteurs» (II, 478).

- À Bienne, il se trouva «logé de manière à périr de mélancolie en peu de jours.» (II, 484).

On peut donc comprendre que Stendhal ait pu considérer que le défaut de Rousseau est l'«exagération», désigner ainsi le puissant appareil de survalorisation qui fut toujours à l'œuvre dans sa prose.

Des comparaisons :

- À Turin, Rousseau eut à faire face à un «maudit lazarois» qui avait «un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier» ; dont les «membres jouaient comme les poulies d'un mannequin» ; qui était une «bête» qui avait des «griffes» (I, 189).

- D'un homme renvoyant son subalterne parce qu'il était l'amant de sa femme qu'il délaissait, il est dit : «C'était faire comme le chien du jardinier» (I, 191), Rousseau ayant adapté ce proverbe castillan : «Le chien du jardinier ne veut pas de sa pâtée, et grogne si les bœufs la mangent», qui s'emploie pour désigner celui qui, ne pouvant profiter d'une chose, en interdit la jouissance à autrui.

- Dans ses relations avec les deux «demoiselles», il constate que «l'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que [leurs] mots firent sur [lui]» (I, 216).

- Des «couplets» s'ajoutant les uns après les autres arrivent «comme les brancards du "Roman comique"» (I, 221), allusion à un épisode du roman de Scarron où, dans les halles du Mans, lieu de commerce public propice aux métissages les plus divers, se rencontrent quatre brancards transportant autant d'intrus, autant d'intrigues, ce qui provoque l'hilarité générale.

- Il définit «la littérature [comme] cette fleur qui jette de l'agrément» (I, 224).

- À Lausanne, il prit «un joli menuet qui courait les rues», et prétendit qu'il était de lui «tout aussi résolument que s'[il avait] parlé à des habitants de la Lune» (I, 235).

- S'intéressant à la guerre, il se moque de lui-même : «Plus bête que l'âne de la fable ['L'âne et ses maîtres' de La Fontaine], je m'inquiétais beaucoup pour savoir de quel maître j'aurais l'honneur de porter le bât.» (I, 289).

- Revenant sur ce qu'il avait écrit dans "Émile", il indique qu'il a désormais cet avis : «Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement, et saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires.» (I, 304).

- Le premier amant de Mme de Warens lui avait montré «ses devoirs auxquels elle était si attachée comme un bavardage de catéchisme fait uniquement pour amuser les enfants» (I, 309-310). À Genève, Rousseau fut traité «comme un écolier qu'on menacerait du fouet pour n'avoir pas bien dit son catéchisme.» (II, 390).

- Il nous apprend qu'il «n'a jamais été follement prodigue que par bourrasques» (I, 323).

- Lui et ses compagnons, lors du voyage vers Montpellier, faisaient «des journées de limaçon» (I, 389), progressaient donc très lentement.

- Au pont du Gard, il se perdit «comme un insecte dans cette immensité» (I, 398).

- Il considère que les femmes «sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes ; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.» (I, 443).

- Étant seul dans le lazaret de Gênes, il y fut «comme un nouveau Robinson» (I, 454).

- À Venise, l'ambassadeur «lardait impromptu quelques lignes de son estoc» dans les dépêches (I, 460), cette image d'aristocrate habile à l'escrime signifiant qu'il y introduisait des lignes de son cru.

- La «petite fille» de Venise était «blonde et douce comme un agneau» (I, 493).

- «Comme il fallait attendre qu'elle fût mûre, c'était semer beaucoup avant que de recueillir» (I, 494), ce qui n'allait pas du tout être l'avis de Nabokov (voir , dans le site, "NABOKOV, "Lolita") !
- À Chenonceau, il devint «gras comme un moine» (II, 32), image tout à fait conventionnelle car on s'est toujours moqué de l'embonpoint des gens d'Église et, en particulier, des moines qui avaient la réputation de faire les plus succulents repas.
- Quand on apprit que Rousseau s'installait à l'Hermitage, «les sarcasmes tombèrent sur [lui] comme la grêle.» (II, 113).
- Alors qu'il se jetait «dans le pays des chimères», il fut «retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant», du fait «d'une attaque assez vive de [son] mal» (II, 156).
- "L'encyclopédie" ayant d'ardents adversaires, «les deux partis, déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressemblaient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entredéchirer, qu'à des chrétiens et des philosophes» (II, 167).
- Il dit de son «cœur» qu'il est «transparent comme le cristal» (II, 183).
- Il se plaint d'être «un homme sur qui quidams et gueux venaient incessamment fondre comme des étourneaux» (II, 437).
- Il compare Frédéric II à «Coriolan», et se compare lui-même au «général des Volsques» (II, 394), Caius Marcius, Coriolan étant une figure semi-légendaire de la république romaine archaïque, qui reçut le surnom de Coriolanus pour avoir pris la cité volsque de Corioles en 493 av. J.-C..
- Rousseau dit avoir toujours été «timide et honteux comme une vierge» (II, 451).
- Comme il ne cessait de «tracasser autour de ses livres et papiers», cela devenait «l'œuvre de Pénélope» (II, 466), l'épouse d'Ulysse qui, en son absence et pour décourager les prétendants, défaisait chaque nuit la tapisserie qu'elle avait tissée le jour.

Des métaphores :

- Rousseau dit avoir été, par la nature, «jeté» dans un «moule» (I, 21), se voyant donc comme une argile formée par une volonté autre que la sienne.
- Il évoque le «souverain juge» (I, 21), Dieu.
- Il indique avoir «fait le premier pas et le plus pénible dans le labyrinthe obscur et fangeux de [ses] confessions» (I, 40) cette expression annonçant celles utilisées dans la psychologie des profondeurs où l'on entend plonger dans la complexité du monde conscient et du monde inconscient.
- S'identifiant aux chevaliers des romans courtois, il déclare : «Pour être un paladin dans les formes, il ne me manquait que d'avoir une dame.» (I, 53).
- M. Verrat, son patron, est appelé par lui «le dragon» (I, 65).
- «L'argent» est pour lui «un meuble» (I, 70), c'est-à-dire une chose mobile, qui ne doit pas être conservée, théaurisée.
- Au moment de la fermeture devant lui des portes de la ville de Genève, il mentionne des «cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour [lui].» (I, 76). Ces «cornes» du pont-levis (il s'agit du pont de l'Arve), qui le rendaient menaçant, étaient réelles (c'étaient les piliers qui soutenaient le tablier du pont), mais elles reçoivent aussi une valeur symbolique, celle d'une puissance diabolique.
- Il évoque un «premier château en Espagne» (I, 78) et la métaphore utilisée pour désigner un «projet illusoire, fou, irréalisable», allait revenir plusieurs fois : I, 101, 121, 421, 429.
- «Le bercail du Seigneur.» (I, 103) désigne, de façon traditionnelle, l'ensemble de l'Église catholique qui réunit des «brebis» dont le «Seigneur», Dieu, est «le berger».
- Apparaît la métaphore du «feu» désignant l'«ardeur du sentiment». Rousseau indique que, à Mme de Warens, il raconta son histoire «avec tout le feu qu'il avait perdu chez [son] maître» de Genève (I, 92). Mais il avoue n'avoir «jamais senti la moindre étincelle d'amour pour Thérèse» (II, 136). Il nous fait savoir que, avant que l'embrase le «feu vraiment céleste» de son éloquence, «pendant quarante ans il ne s'était pas échappé la moindre étincelle parce qu'il n'était pas encore allumé» (II, 139-140). Pour lui, les Français «sont tout feu pour entreprendre» (I, 399). Avec Mme d'Houdetot, il eut «l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumaient [ses] sens n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle» (II, 178-179).

- Étonne la mention du «*petit magasin*» qu'il avait (I, 110) : c'est le bagage de lectures qu'il avait déjà faites ; on la comprend mieux quand, plus tard, il signale que, toujours soucieux de s'instruire, il aurait voulu se «*faire un grand magasin d'idées communes*» (II, 146).

- Il se définit, alors qu'il découvre Turin, comme «*un jeune homme sortant de sa niche*» (I, 120).
- Il utilise l'image de la «*fermentation*» pour désigner une agitation, d'abord quand il évoque la «*première fermentation de patriotisme que Genève en armes excita dans [son] cœur*» (I, 338). Puis il la reprend plusieurs fois :

- Il indique que remporter le prix à Dijon «acheva de mettre en fermentation dans [son] cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que [son] père et [sa] patrie, et Plutarque, y avaient mis dans [son] enfance.» (II, 52).
- Il constate «*la fermentation croissante*» de l'admiration pour son "Devin du village" (II, 85).
- Il signale «*la fermentation*» au temps de «*la grande querelle du Parlement et du Clergé*» (II, 93).
- Il pense que «*commencèrent à germer avec ses malheurs les vertus dont la semence était au fond de son âme, que l'étude avait cultivées, et qui n'attendaient pour éclore que le ferment de l'adversité.*» (I, 410-411).
- Pour lui, avec la publication d'"*Émile*", «*la fermentation devint terrible*» (II, 370).
- Il prétend «*n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif*» (II, 384).
- Le «*baillif*» d'*"Yverdun"* eut avis de la «*fermentation*» que sa présence en Suisse provoquait à Berne (II, 392) ; cette «*fermentation*» se produisit à Motiers aussi (II, 445) où elle «*devenait plus vive*» (II, 454) ; enfin, il y eut à Bienne «*une fermentation horrible à son égard*» (II, 484).
- La «*fontaine de Héron*», moyen avec lequel il avait cru pouvoir faire fortune, devint elle-même une métaphore quand Rousseau commenta ainsi l'échec de son système de notation musicale : «*Voilà comment ma fontaine de Héron fut encore cassée.*» (I, 440).
- Il utilise plusieurs fois la métaphore du «*joug*», qui est d'abord «*la pièce de bois qu'on met sur la tête des bœufs pour les atteler*», puis désigne «*une contrainte matérielle ou morale qui pèse lourdement sur la personne qui la subit, entrave ou aliène sa liberté*» :
 - «*Son esprit était impatient de [«ne supportait pas»] toute espèce de joug*» (I, 190).
 - Il avait «*secoué le joug de l'amitié*» (II, 61).
 - Il exhortait Thérèse «*de secouer le joug*» de sa famille (II, 64).
 - En refusant la pension royale, il s'exemptait «*du joug qu'elle [lui] eût imposé*» (II, 87).
 - Il subit le «*joug*» de l'amitié de Mme d'Épinay (II, 131).
 - Il dit avoir «*secoué le joug de ses tyrans*», mais ajoute qu'il est ainsi «*libre du poids de leurs chaînes*» (II, 265), ce qui rend la métaphore plutôt boiteuse !
 - Il évoque le «*joug*» que faisaient porter les jésuites (II, 358).
- Il utilise la métaphore du «*fléau*» (d'abord, instrument avec lequel on bat les céréales pour séparer la paille du grain ; puis calamité subie) à deux occasions : d'une part, il dit que «*le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude*» (I, 316) ; d'autre part, parlant de Mme Du Deffand, il s'amuse à prétendre aimer mieux s'«*exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié*» (II, 341).
- Il indique qu'il lisait des livres avec une mauvaise méthode : «*J'enfilais une fausse route qui m'égarait dans un labyrinthe immense, et j'en sortis avant d'y être tout à fait perdu.*» (I, 365).
- Dans ses lectures, il s'enfonçait «*dans les ténèbres*» d'une d'elles, ne trouvait «*ni fond ni rive*» à une autre (I, 374). Le thème revient quand :
 - Il raconte que Grimm voulut «*élever autour de lui un édifice de ténèbres*» (II, 250), et qu'il se voyait effectivement «*environné de ténèbres impénétrables*» (II, 251).
 - Il annonce au début du "Livre douzième" : «*Ici commence l'œuvre de ténèbres dans lequel depuis huit ans je me trouve enseveli*» (II, 388).
 - Il révèle que son «*penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres*», dont il «*redoute et hait l'air noir*», et il précise bien qu'il désigne ainsi «*le mystère*» qui l'«*inquiète toujours*», son «*imagination allumée [étant] occupée à [lui] tracer des fantômes.*» (II, 355).
 - Il se dit «*enveloppé de ces profondes ténèbres à travers lesquelles il lui était impossible de pénétrer aucune sorte de vérité.*» (II, 452).

- Il voit son corps comme une «*machine*», décidant de «*passer en revue la multitude et le jeu des pièces*» qui la «*composaient*» (I, 385) ; la déclara plus loin être «*dans un désordre inconcevable*» (II, 182). Il voit aussi le gouvernement de la France comme une «*grande machine*» prête «*à couler*» ; mais, comme du même mouvement, il considère que le pays pourrait être sauvé «*si toutes les rênes du gouvernement*» se trouvaient «*dans une seule main*» (II, 355), celle de Choiseul, la métaphore est boiteuse !

- Il appelle «*bourreau*» l'ami qui lui présenta les petites filles de Venise qui lui plaisaient tant par leur chant, mais qui se révélèrent laides ! (I, 482).

- Il feint de regretter : «*La nature a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable dont elle a mis l'appétit dans mon cœur*» (I, 489).

- L'activité débordante de Vintzenried est qualifiée de «*tintamarre*» (I, 408), alors que le mot désigne en fait «un grand bruit discordant».

- S'impose la métaphore de l'«*orage*» :

- Elle désigne d'abord des états de tension psychologique : Rousseau constate son inaptitude à l'enseignement car «*l'emportement*» y mêlait «*ses orages*» (I, 414). Il craint «*les orages domestiques*» qui pourraient survenir dans sa relation avec Thérèse (II, 155). Il mentionne «*l'orage*» que Mme d'Épinay a «*suscité à Mme d'Houdetot*» (II, 186).

- La métaphore est utilisée aussi pour parler de conflits intellectuels : il regrette «*l'orage excité par "L'encyclopédie"*» (II, 167), signale que, «*outre l'orage excité contre l'"Encyclopédie", Diderot en essayait alors un très violent au sujet de sa pièce*» (II, 203).

- L'«*orage*» est enfin et surtout celui que lui a fait essuyer le complot tramé contre lui. Il se plaint de «*ce long orage*» que furent les tentatives qu'on faisait de l'*«arracher à sa solitude»* (II, 195), de «*l'orage excité contre [lui]*» (II, 405), de «*l'orage qui [l]a submergé*» (II, 125). Il pense un moment que «*nul orage ne pouvait pénétrer jusqu'à [lui]*» (II, 354). Plus tard, il entend «*les sourds mugissements qui précèdent l'orage*» (II, 369). Plus tard encore, il entend «*l'orage [qui] grondait de plus en plus*» (II, 372). À «*Yverdun*», il apprit qu'*«il s'élevait à Berne un orage contre [lui]»* (II, 392). «*Milord Keith*» prévit «*l'orage qu'on commençait à susciter contre [lui]*» (II, 434). Il insiste encore sur «*l'orage qu'on excita pour [l]e expulser de Suisse*» (II, 436). Il indique qu'on le poussa à «*s'engager à céder à l'orage*» (II, 456). À l'île de Saint-Pierre, il eut les «*pressentiments inquiétants de nouveaux orages toujours prêts à fondre sur*» lui (II, 471). Vers la fin, il se définit comme «*battu d'orages de toute espèce*» (II, 477).

- Rousseau raconte que, à Venise, il s'abandonna à une malencontreuse précipitation dans les «*familiarités*» [«*les ébats sexuels*»], qui conduisit à un «*fiasco*», et qui est rendue par ces images : «*De peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout à coup, au lieu des flammes qui me dévoraient, je sens un froid mortel courir dans mes veines.*» (I, 490).

- D'une courtisane de Venise, il dit : «*Les sceptres devraient être à ses pieds*» (I, 490), désignant ainsi en fait des porteurs de ces symboles de l'autorité suprême, rois et autres souverains.

- Il use plusieurs fois de l'image de «*l'effervescence*» :

- La métaphore désigne d'abord des états d'exaltation personnelle. La question de l'académie de Dijon, en 1749, lui fit connaître une «*effervescence [qui] se soutint dans [son] cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun homme.*» (II, 45). Il signale que, à la suite d'un accès de vertu, «*pendant quatre ans au moins [...] dura cette effervescence dans toute sa force*» (II, 139).

- La métaphore désigne aussi des états collectifs. Ainsi, provoquée par sa présence en Suisse, «*l'effervescence passa bientôt à Neuchâtel, et surtout dans le Val-de-Travers*» (II, 439).

- Le mot «*fers*» désignant autrefois ce qui servait à enchaîner un prisonnier, il aurait voulu «*briser les fers de l'opinion*» (II, 61), c'est-à-dire la contrainte qu'elle aurait voulu exercer sur lui.

- Il dit que, longtemps, il n'eut «*aucun passeport auprès de*» Duclos (II, 75), aucun moyen de s'introduire auprès de lui.

- Il qualifie «*le médecin Procope*», qui était l'auteur de pièces de théâtre, de «*petit Ésope à bonnes fortunes*» (II, 78), le comparant donc au fabuliste de l'Antiquité, qui était bossu, et lui attribuant, comme traditionnellement aux bossus, beaucoup de succès auprès des femmes.

- Il reconnaît avoir «*besoin de l'encens [...] de la ville*» (II, 113), c'est-à-dire des témoignages d'admiration, des louanges, des flatteries, qui sont comparés aux fumées de l'encens répandues dans les églises pour marquer l'adoration de Dieu. Et, en II, 300, il avoue que lui a «*porté à la tête*», «*la vapeur de cet encens*» qu'est la fascination qu'il avait pour «*les grands*».
- Il utilise plusieurs fois l'image du «*tourbillon*» ; il est provoqué par «*Paris*», «*la grande société*» (II, 117) ; par «*le plus grand monde*» (II, 249) ; par le changement dans sa vie que lui apporta le maréchal de Luxembourg (II, 286) ; par la situation de la Corse (II, 477).
- Travaillant sur les «*ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre*» pour les présenter, il voulait ainsi faire passer ses idées à lui «*sous le manteau*» (II, 127), c'est-à-dire clandestinement.
- Pour caractériser la mère de Thérèse, qu'il avait à entretenir et qui le trahissait, il recourt à cette image conventionnelle : «*Je nourrissais un serpent dans mon sein*» (II, 145).
- Évoquant son amour pour Mme d'Houdetot, qui lui parle de son amant, Saint-Lambert, il marque sa résignation : «*J'avalais la coupe empoisonnée dont je ne sentais encore que la douceur.*» (II, 174).
- Mme d'Épinay le taquine en l'appelant «*mon ours*» (II, 224), car il était peu sociable, alors que lui-même se disait entouré, à Chambéry, d'*«ours mal léchés*» (I, 327).
- Il dit être «*perdu dans la mer immense de [ses] malheurs*», et ne pouvoir «*oublier les détails de [son] premier naufrage*» (II, 324).
- Devant l'opposition de Mme de Luxembourg à l'idée de la retraite de son époux, Rousseau renonça «*à retoucher jamais la même corde*» (II, 335).
- Il se dit soucieux de tenir «*le fil de la trame*» de son récit (II, 387), un texte étant bien un tissu !
- Il prétend que, lorsqu'"*Émile*" fut condamné par la Sorbonne et par le parlement, «*toutes les gazettes, tous les journaux, toutes les brochures sonnèrent le plus terrible tocsin.*» (II, 390).
- Ne voyait-il pas ses ennemis comme des chiens affublés de hijabs (!) puisqu'il dit susciter un «*concours d'abolements dont les moteurs continuaient d'agir sous le voile*» (II, 412) ?
- Au lieu de «*faire trophée*» des "Lettres écrites sur la montagne", «*le petit Conseil de Genève*» les «*voila pour s'en faire un bouclier*» (II, 438), un bouclier de peu de consistance !

Des personnifications :

- Rousseau proclame : «*La nature a brisé le moule dans lequel elle m'a jeté.*» (I, 21).
- Il explique : «*Mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même*» (I, 74).
- Il indique : «*Mes douces chimères me tenaient compagnie.*» (I, 250).
- Il s'exalte : «*Moments précieux et si regrettés ! ah ! recommencez pour moi votre aimable cours, coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession.*» (I, 351).
- Il voit «*marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot*» (II, 359).
- Berne, d'abord considérée comme une «*terre de liberté*» (II, 386), devint une «*terre homicide*» (II, 485).

Si Rousseau prétendit (avec une fausse modestie !) qu'il n'avait «*jamais su trouver la chose qu'il avait à dire ni le mot qu'il devait employer*» (II, 140), qu'il avait du mal à exprimer les émotions qu'il avait ressenties, à reconstituer les moments passés, à faire partager au lecteur ses bonheurs les plus intenses, en fait, son usage d'une écriture d'une telle richesse et d'une telle variété atteste d'un souci d'artiste plus que de simple mémorialiste. Il veilla bien à polir ses phrases, à soigner ses descriptions, à recomposer ses discours, au risque de quitter alors le registre du vrai. Il a bien indiqué, à propos de la première partie : «*Tous les souvenirs que j'avais à me rappeler étaient autant de nouvelles jouissances. J'y revenais sans cesse avec un nouveau plaisir, et je pouvais tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content.*» (I, 428).

Il se montra, dans "Les confessions" comme dans "La nouvelle Héloïse", un magicien de la langue dont la prose, musicale, chargée d'émotions, souvent d'une émouvante beauté, et cependant simple jusqu'à la transparence, est capable de rendre présents le bonheur perdu, les paysages, les visages, les voix qui se sont tuées. On peut même considérer que, dans ce XVIII^e siècle qui avait vu un

tarissemement de la veine poétique, il fut un poète incomparable dont le lyrisme, le ton excessif, violent et désespéré, annonçaient ceux des écrivains romantiques du XIXe siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoirlitteraire.com

Vous trouverez, dans "ROUSSEAU, ‘Les confessions’, II", la seconde partie de l'étude de cette œuvre qui porte sur l'intérêt documentaire, l'intérêt psychologique, l'intérêt philosophique, la destinée de l'œuvre, des commentaires de passages.